

science fiction

31

SF

JIMMY GUIEU

demain l'apocalypse



Plon

CHAPITRE PREMIER

La Californie ?

Une atmosphère d'été ! Telle fut l'impression de Raymond Dorval en sortant du studio à air conditionné qu'il avait loué au *Verdugo Motel*. Ce mois de juillet était Torride à Los Angeles et le motel au pied des Verdugos Mountains, offrait à ses hôtes une agréable fraîcheur, à défaut de leur procurer l'air des cimes !

A une trentaine de kilomètres du cœur de l'immense cité californienne, ces montagnes – peu élevées, il faut bien le dire – avec leurs pentes plantées de pins, de mimosas, d'acacias et d'eucalyptus, constituaient pour le touriste un agréable lieu de promenade.

Mais pour les cent vingt congressistes venus de tous les coins du monde en ce district de Los Angeles, il n'était pas question de tourisme, mais bien plutôt de travail, ainsi que l'annonçait la large banderole déployée à l'entrée des jardins du motel : *International U.F.O.'s Group Convention* « Convention Internationale des Groupes d'Etude des Objets Volants Non identifiés ».

Raymond Dorval, la trentaine, blond, le teint hâlé, des yeux bleus volontiers rieurs, aurait pu passer aisément pour un moniteur de culture physique avec son allure sportive et désinvolte ; ce qui n'excluait point chez lui une discrète élégance avec son costume gris perle et sa chemise blanche à col ouvert, ainsi que l'y autorisait la chaleur de l'été !

Un attaché-case à la main, son éternel appareil photographique suspendu en sautoir, Dorval se rendit au parking afin de récupérer un dossier resté dans sa voiture – une Ford Escort louée le matin même – et revint vers le bâtiment principal du motel, dans la grande salle duquel allait se tenir la convention.

Dorval s'arrêta en pestant : une fois de plus, les lacets de ses souliers neufs s'étaient dénoués ! Il s'adossa à l'angle d'un mur, renoua les cordonnets et reçut dans le bas du dos une poussée qui faillit le faire choir ! Dorval put rétablir son équilibre et se retourna pour apostropher le maladroit venu buter sur lui : un homme d'une soixantaine d'années, le nez chaussé de lunettes dont les verres avaient dû être taillés dans un miroir de télescope ! Distract et fort myope, celui-ci se confondit en excuses puis, avisant l'appareil prolongé d'un objectif semi-grand angle suspendu sur la poitrine de sa « victime », il arbora un large sourire :

- Journaliste, sans doute ?

- Congressiste, simplement. Mon nom est Raymond Dorval ; je représente l'I.M.S.A., l'Institut Mondial des Sciences Avancées et son département O.V.N.I.¹

L'homme aux lunettes-hublots se renfrogna aussitôt, laissa retomber la main qu'il allait tendre au Français et, sans un mot, il lui tourna le dos pour se hâter vers la salle du congrès.

Dorval demeura perplexe, choqué aussi par la moue subitement dédaigneuse de l'inconnu. Un rire clair, juvénile, le fit se retourner : devant le minois amusé de cette jeune femme aux longs cheveux bruns, il décida de retrouver sa bonne humeur. Vêtue d'une minirobe pastel au large décolleté, un porte-documents sous le bras, elle s'avança et lui tendit la main :

- Monica Rimbaldi, envoyée par l'*Ufficio d'Inchiesta sui Dischi Volanti*², de Rome, fit-elle, en anglais, avec une façon très latine de prononcer les « r ».

Lorsqu'il se fut à son tour présenté, la jeune femme s'exclama, en français, cette fois :

- Enfin, un « presque » compatriote ! Je ne suis pas fâchée de pouvoir m'exprimer dans la langue qui fut celle de ma mère !

¹ L'I.M.S.A. (20 rue Nélaton, 75015 Paris) publie bimestriellement la revue L.E.M., L'Etrange & le Mystérieux dans le Monde... et Ailleurs... Tous les témoignages d'observations d'O.V.N.I., contacts, phénomènes paranormaux et autres « étrangetés » peuvent lui être adressés ; anonymat respecté.

² Bureau d'Enquête sur les Disques Volants.

- Vous parlez aussi fort bien l'anglais, Monica. Mais, dites-moi, ce n'est pas seulement parce que ce maladroit a failli me flanquer par terre que vous avez éclaté de rire ?

- Non, Raymond, convint-elle en l'appelant par son prénom, aussi amicalement qu'il l'avait fait pour elle. J'ai compris que vous ne connaissiez pas ce... maladroit et cela m'a fait rire.

- Vous le connaissez donc ?

- De réputation, tout comme vous devez le connaître, d'ailleurs, puisque vous êtes vous aussi un spécialiste en espionnage. Ce gros bonhomme à lunettes n'était autre que le Dr Horace Jokerst.

- L'animal ! rit-il à son tour. Je comprends alors sa réaction, son désir de me fuir comme un pestiféré ! Horace Jokerst, l'ennemi juré des ufologues³ du monde entier ! Le chef de file américain des anti-soucoupistes !

- Je vois que vous connaissez vos classiques, Raymond !

Un homme d'une trentaine d'années vint à leur rencontre, cheveux châtain assez longs, portant un costume de toile légère et la cravate dénouée ; tenue sans doute inélégante mais tellement excusable par cette chaleur.

- En forme, Ray, pour cette première séance de travail ? fit-il en resserrant (comme à regret !) son nœud de cravate pour saluer aussi la jeune femme.

- Tout à fait, Harry, répondit Dorval, en faisant les présentations. Harry Forrest, président de la Commission Delta pour l'étude des O.V.N.I., en Californie et organisateur de notre Convention internationale. Monica Rimbaldi, notre consœur de Rome, Italie. Rome, Italie ! En Europe, une telle précision passerait aisément pour une évidence proche de la lapalissade alors qu'aux Etats-Unis il est courant, lors des présentations, d'ajouter son lieu d'origine ; précaution non superflue si l'on sait qu'il existe aussi en Amérique des « Paris », « Rome » et « Moscou » !

- Ravi de vous rencontrer, Monica, fit l'Américain. Nous correspondons tous depuis des années, mais cette Convention va enfin nous permettre de faire connaissance les uns les autres. Le monde des ufologues est une grande famille dont les membres, hélas ! doivent la plupart du temps se contenter d'établir simplement des relations épistolaires. Soyez la bienvenue à Los Angeles, Monica.

- Merci, Harry. Je suis également enchantée à la perspective de pouvoir rencontrer ici tous nos collègues représentant les groupes d'études œuvrant sur l'ancien et le nouveau continents.

- Harry, savez-vous de qui nous disions du mal, juste avant votre arrivée ?

L'Américain releva un sourcil, étonné, et secoua négativement la tête.

- Du Dr Jokerst, le célèbre météorologiste et grand pourfendeur de soucoupistes devant l'Eternel !

Forrest releva alors les deux sourcils :

- C'est pas vrai ? Il est ici ? Mais nous ne l'avons pas invité !

- Il se sera invité lui-même, voilà tout, comptant bien, selon son habitude, flétrir les pauvres en esprit, ivrognes ou farceurs que nous sommes, ainsi qu'il nous qualifie dans ses articles et conférences !

- Comment peut-il ignorer que notre congrès est strictement privé ? s'insurgea l'Américain. C'est seulement au cours de notre dernière séance, dans trois jours, que nous ouvrirons nos portes à la presse, au public et... à nos adversaires ! Bill Howard sera d'ailleurs au contrôle, afin de refouler toute personne non munie d'une invitation nominale.

Au contrôle, effectivement, ils trouvèrent Bill Howard – vice-président de la commission Delta, un homme d'une quarantaine d'années, à la carrure de lutteur ! – qui entendait justement s'opposer à l'entrée du Dr Jokerst !

- Ah ! Tu tombes à point, Harry ! fit-il en voyant arriver son ami.

- Oui, vous tombez à point ! rechigna le Dr Jokerst. Je proteste contre l'ostracisme de votre employé qui prétend m'interdire l'accès de...

³ De « U.F.O. » : Unidentified Flying Objects (Objets Volants Non Identifiés), néologisme désignant les spécialistes en la matière.

- Bill n'est pas mon employé, docteur Jokerst ! Nos groupes de recherches ne sont pas financés par le gouvernement et leur trésorerie modeste ne leur permet pas de s'adjoindre des collaborateurs rémunérés. Bill Howard est le vice-président de la commission Delta que j'ai l'honneur de présider et le secrétaire général de notre Convention. Ce congrès est exclusivement réservé aux spécialistes en ufologie. Avez-vous une carte d'invitation à votre nom ?

- Mais bien sûr !

Et de brandir le bristol – parfaitement authentique – sur lequel loucha le président de la Convention.

- Vous ne figuriez pas sur nos listes d'invités, docteur Jokerst, comment vous êtes-vous procuré cette invitation ?

- Je ne me la suis pas *procurée*, monsieur Forrest, je l'ai reçue par la poste, dans cette enveloppe ! répliqua-t-il, outré par ces insinuations.

La chose demeurant inexplicable, Harry Forrest dut s'incliner :

- Soit... Je ne comprends pas comment cette invitation, *nominale*, a pu vous être envoyée, mais, du moment que vous l'avez, je ne puis vous interdire d'assister à nos travaux.

- Vous êtes bien bon ! grogna Jokerst en rempochant le bristol pour pénétrer, hautain, dans la grande salle.

- Un petit mystère qu'il faudra éclaircir, cette invitation ! rumina l'Américain. Tous les congressistes sont arrivés, Bill ?

- Nous n'attendons plus personne. Les autres membres du comité de la Convention sont déjà sur le podium et n'attendent plus que vous trois.

Le président Forrest, suivi par Raymond Dorval et Monica Rimbaldi, contourna le bâtiment pour emprunter une porte latérale donnant sur les coulisses. Derrière une longue table chargée de micros, ils prirent place parmi huit autres collègues et le rideau put alors se lever. L'assistance, composée des délégués des innombrables groupes d'étude envoyés par trente nations différentes, applaudit avec chaleur.

Après avoir présenté les membres du comité international de la Convention assis à ses côtés, le président Forrest fit une courte pause et ajouta, avec une joie feinte :

- Mes chers amis, avant de procéder à l'ouverture des travaux, je tiens à saluer la présence parmi nous d'une personnalité que nous connaissons bien. J'ai nommé : le Dr Horace Jokerst...

Et de s'incliner en désignant le météorologiste qui, mécontent de cette publicité dans ce milieu « hostile », ne dut pas moins se lever pour répondre d'une sèche inclination de tête au salut du président. Il recueillit de maigres, de très maigres applaudissements et se rassit avec un mouvement d'humeur.

- Le 24 juin 1947, commença Harry Forrest, l'un de nos compatriotes – Kenneth Arnold – aux commandes de son avion, observait les évolutions de neuf disques volants, au-dessus du mont Rainier, dans l'Etat de Washington. Depuis cette date, le terme de « soucoupes volantes » – que nous réprouvons tous, en raison de son petit côté dérisoire – est entré dans les mœurs, et les astronefs extra-terrestres que ce terme désigne sont entrés dans l'histoire. En trente-cinq ans d'observation, on estime *grosso modo* à cent millions le nombre des témoins oculaires dans notre pays et bien davantage dans le monde !

Mais à quoi bon vouloir diminuer ou grossir ce chiffre puisque, aujourd'hui, il ne fait plus le moindre doute que ces disques volants sont des E.S.P.I., des « Engins Spatiaux de Provenance Indéterminée », à savoir : des astronefs venus d'un autre système solaire et...

Jaillissant de sa place comme un diable de sa boîte, le météorologiste lança :

- Fariboles ! Prouvez-le !

Harry Forrest, qui s'attendait à ce genre d'interruption, conserva tout son calme pour répondre à l'interpellateur :

- Docteur Jokerst, j'ignore par quel miracle vous avez reçu l'invitation qui nous force à tolérer votre présence parmi nous. Je tiens cependant à vous rappeler ceci : notre convention internationale n'est absolument pas une réunion publique et contradictoire. Les congressistes ici présent, venus de tous les pays du monde, sont des spécialistes

avertis des problèmes qui nous préoccupent. Il ne s'agit donc pas, pour nous, d'ergoter pour savoir si oui ou non les E.S.P.I. existent, mais, bien plutôt de tenter de savoir *pourquoi* ils observent notre planète. Cela dit, je vous prie de réserver vos interventions intempestives pour les réunions électorales où les polémistes ont beau jeu de se faire remarquer !

Des applaudissements et des rires couronnèrent cette pertinente riposte et le Dr Jokerst se tint coi.

Après avoir brossé un tableau de la singulière recrudescence d'observations d'engins spatiaux enregistrée récemment de par le monde, Harry Forrest donna successivement la parole aux membres du comité international qui siégeait à ses côtés, et tout d'abord à la ravissante Monica Rimbaldi, qui fit un exposé très applaudi sur les recherches espiologiques menées en Italie et en Sicile.

Raymond Dorval lui succéda au micro et commença en ces termes :

- Conscients de l'importance planétaire des multiples problèmes soulevés par la présence des O.V.N.I. dans nos cieux, l'I.M.S.A. et les I.M.S.A.-COR, ou Associations des Correspondants de l'I.M.S.A., de par le monde, sont prêts à toute éventualité...

Car il est bien évident que si des astronefs nous observent depuis des millénaires d'une façon sporadique et *quotidiennement depuis* trente-cinq ans, ce n'est point seulement par simple curiosité. Nous sommes fondés à croire que, un jour, les occupants de ces engins établiront des rapports avec notre espèce.

Nous sommes unis, aussi, pour faire front contre nos adversaires bornés de la science officielle qui, jouissant de la considération des gouvernements, riches et influents, nous écrasent de leur morgue et de leurs sarcasmes. Nous passons même pour des escrocs ou des illuminés, ainsi que certains bouffons extravagants l'ont dit...

La salle éclata de rire et tous les regards convergèrent vers le Dr Jokerst qui fut le dernier à réaliser le jeu de mots que Raymond Dorval, maniant avec brio la langue américaine, venait de faire à ses dépens ! En effet, sa phrase « ainsi que certains bouffons extravagants l'ont dit » se traduit par « *like certain skimble-skamble jokers say* », où le terme de « jokers » signifie « bouffons ». Et de jokers à Jokerst, il n'y a phonétiquement que fort peu de différence !

Ecarlate d'indignation, le météorologiste fusa de nouveau de son siège pour riposter à l'outrage, mais un incident absolument ahurissant devait l'en empêcher et le plonger dans la même stupeur que toute l'assistance.

Le long du mur, à droite du podium, venait d'apparaître une petite boule de lumière, rougeâtre, nimbée d'une auréole jaune ! De la grosseur d'un pamplemousse, elle paraissait immatérielle et se déplaçait en silence, devant le podium, au niveau du comité international.

- Restez calmes, mes amis ! conseilla le président Forrest en suivant des yeux la sphère de lumière rouge. Ce n'est pas la première fois qu'un phénomène de cette nature se manifeste. Certes, il s'agissait alors de petits globes de lumière escortant des avions, tournoyant autour d'eux et, parfois, se matérialisant dans leur carlingue⁴, mais rien de fâcheux ne survint à ces avions ni à leurs passagers. Et ici, dans cette salle, ce même type d'objets ne doit pas présenter plus de danger...

- Il s'agit très probablement d'un dispositif d'observation rapproché, commenta Raymond Dorval en armant hâtivement son appareil pour prendre quelques clichés...

L'objectif semi-grand angle lui permettrait d'obtenir des photos montrant à la fois l'étrange apparition lumineuse et une partie de l'assistance, en arrière-plan.

- Mes amis ! lança soudain le président, excité. Que ceux qui disposent d'appareils photographiques ou de caméras sortent immédiatement ! Regardez le ciel, tâchez de repérer l'engin depuis lequel ce... cet objet est téléguidé !

En désordre et se bousculant, une trentaine d'hommes et de femmes se précipitèrent vers les portes et même les baies vitrées qu'ils ouvrirent pour sauter sur les plates-bandes fleuries et courir dans le jardin du motel ! L'un d'eux faillit même laisser choir le téléobjectif qu'il essayait – tout en courant ! – de fixer sur son appareil à cellule cadmium-nickel !

⁴ Authentique, ce dernier cas ayant été souvent observé en Russie.

Et bientôt, des cris, des exclamations parvinrent jusque dans la salle :

- Un engin, à très haute altitude !
- Un disque à reflets métalliques !
- Oui, avec un halo rouge et vert !

Les descriptions fusaient de toutes parts et le restant de l'assistance se rua vers les baies vitrées pour jouir du spectacle. La tentation était grande, pour le président et ses amis, d'imiter les spectateurs, mais Dorval, fasciné par cette petite boule de lumière écarlate qui défilait très lentement devant eux, conseilla :

- Ne bougeons pas, Harry ! Observez attentivement ce petit engin téléguidé : il a l'air d'être immatériel, mais il s'agit d'une illusion provoquée par le champ d'ionisation dont il est enveloppé... Ne remarquez-vous pas qu'il marque un léger temps d'arrêt devant chacun d'entre nous ?

- Si, je l'ai remarqué...

- Et vous en concluez quoi, Raymond ? s'enquit Monica, intriguée.

- Qu'il doit nous... photographier, nous filmer, envoyer nos images à l'astronef stationnaire à haute altitude au-dessus du motel ou des Verdugos Mountains !

Ils restèrent un instant silencieux, impressionnés par l'examen dont ils étaient l'objet puis le Français rompit le silence en fixant de ses yeux la petite sphère lumineuse :

- Je m'adresse à vous, occupants de l'astronef qui contrôlez cet appareil d'observation en forme de globe lumineux. Je ne sais si mes paroles vous parviennent ni si vous comprenez ma langue, mais si c'est bien le cas, comme je le suppose, accusez réception de mon message, d'une façon ou d'une autre.

Au-dehors, des exclamations jaillirent de la foule éparpillée dans le jardin. Surexcité, oubliant et l'anglais et le vouvoiement, Dorval cria à sa voisine :

- Vite, Monica ! Va voir ce qu'il se passe !

La jeune fille courut vers la première baie vitrée, la franchit d'un saut en ciseau et n'eut pas besoin d'aller plus loin : en levant les yeux, elle aperçut dans le ciel un disque de métal brillant, auréolé de lueurs vertes et rouges.

- L'appareil s'est mis à décrire des zigzags ! lança-t-elle d'une voix tendue par l'émotion. Il va de droite à gauche en suivant une ligne brisée.

- Continuez de l'observer...

Raymond Dorval reporta son attention sur le globe lumineux et reprit :

- Je m'adresse à vous de nouveau, à vous qui pilotez cet astronef au-dessus de Los Angeles. Si vos évolutions en ligne brisée sont bien la réponse à ma précédente question, décrivez maintenant dans le ciel un grand cercle pour confirmation...

La voix de Monica Rimbaldi leur parvint presque aussitôt :

- Ray ! Harry ! L'engin a cessé de zigzaguer ! Il tourne sur lui-même en dessinant un cercle au-dessus de nos têtes !

- Bon sang ! jubila Forrest. Ils comprennent notre langue puisqu'ils ont obéi à vos messages ! C'est... formidable !

L'Américain regarda fixement la sphère lumineuse qui repassait devant eux avec lenteur et questionna :

- Pourquoi n'établissez-vous pas un contact avec nous ? Je ne parle pas des Terriens en général mais de nous-mêmes, les spécialistes des problèmes soulevés par la présence de vos astronefs sur notre planète ? Nos recherches sont strictement désintéressées et mieux que quiconque nous sommes en mesure de vous comprendre, peut-être même de vous aider à préparer des contacts futurs avec les autorités qui, jusqu'ici, hélas ! se sont laissées berner par les savants à votre sujet...

En guise de réponse, la sphère écarlate s'éteignit, disparut, tandis qu'au-dehors s'élevaient des cris d'étonnement, Dorval et ses compagnons abandonnèrent alors le podium pour rejoindre les autres, dans le jardin. Ils arrivèrent au moment où le disque nimbé de lueurs vertes et rouges s'éloignait, grimpait à une allure vertigineuse.

- Voilà ce qui l'a fait déguerpir et nous a privés, peut-être, d'établir prochainement un contact ! grommela Forrest en désignant un chasseur à réaction qui arrivait du sud-est. Les radars de la Marc Air Force Base ont dû détecter l'astronef et lancer ce chasseur à ses trousses !

- Elle est proche d'ici, cette base ?

- Guère plus de soixante miles, Ray.

- Environ cent kilomètres, c'est suffisamment près, en effet, pour que le chasseur ait eu le temps de décoller et d'arriver en vue de l'engin. Mais celui-ci ne l'a pas attendu et a pris la tangente après avoir récupéré – peut-être par dématérialisation – la petite sphère lumineuse venue nous... observer dans la salle même du congrès !

- Eh ! Docteur Jokerst ! appela Forrest en avisant le météorologiste qui, mal à l'aise et discrètement, s'apprêtait à regagner la salle. Vous avez sûrement une « théorie » pour rendre compte de cet... incident ?

- Je pense que nous ne sommes pas à l'abri des hallucinations, voilà tout, dit-il en haussant les épaules.

- Vous niez la matérialité de ce que nous avons tous vu ?

- Non, mais je nie les conclusions que vous en tirez. Cet avion a pris, tout comme nous, une masse de gaz ionisé – du plasma, si vous préférez – pour ce que vous, vous appelez une soucoupe volante. Quant à ce globe lumineux, rougeâtre, qui traversa la salle, c'est indéniablement une manifestation de la foudre en boule.

- Ben, voyons ! fit l'Américain en levant les yeux au ciel.

Quelques minutes plus tard, les congressistes réunis de nouveau dans la grande salle, la séance reprit sur une intervention de Raymond Dorval. Joignant les mains dans un geste de prière qui amena des sourires parmi l'assistance, il proclama :

- Rendons grâce à la Providence de nous avoir délégué le Dr Jokerst sans lequel ce que nous venons d'observer serait resté un insoluble mystère. Notre savant ami vient de nous en fournir l'explication voici une minute : hallucination ou masse de plasma pour cette « apparence » de disque volant et foudre en boule pour le petit globe écarlate qui traversa lentement la salle sous notre nez.

Et, fixant son attention sur le météorologiste qui le foudroyait du regard, il enchaîna :

- Permettez-moi cependant, docteur Jokerst, de vous remettre certains faits en mémoire. Il n'y a pas tellement longtemps, vos savantissimes collègues niaient encore l'existence de la foudre en boule qu'ils expliquaient très sérieusement de la manière suivante : les chouettes ont l'habitude de se nicher au creux des arbres, et, là, des moisissures vaguement phosphorescentes se déposent alors sur leurs plumes. En s'envolant, les chouettes prennent parfois l'aspect d'une... boule lumineuse et voilà le mystère éclairci⁵. Du moins jusqu'au jour où l'on parvint à reproduire en laboratoire la foudre en boule. Dès lors, il ne fut plus question de chouettes poussiéreuses et lumineuses ; il fallut donc trouver autre chose.

Et l'on trouva non pas une mais plusieurs explications : le gaz des marais, le plasma et même l'intrusion de masses d'anti-matière dans notre atmosphère ce qui, convenons-en, nous changeait un peu des ballons-sondes, de la planète Vénus prise pour un disque volant et autres bobards accrédités par la science officielle !

Pour la troisième fois depuis l'ouverture des travaux, le Dr Jokerst se dressa en gesticulant :

- Vous maniez l'ironie, Dorval, mais rien dans vos divagations n'apporte un semblant de preuve et je vous interdis de...

- C'est moi, docteur Jokerst, qui vous interdis désormais de prendre la parole ! explosa le président de la Convention, excédé par ses multiples interventions déplacées. Nous tolérons votre présence, mais je vous préviens qu'à la prochaine tentative de perturbation, je vous fais expulser ! Et si cette perspective vous déplaît, prenez librement la porte !

Il ne prit pas la porte mais le sage parti de se taire et se laissa choir sur son siège en marmonnant.

A 17 heures 30, après avoir entendu divers exposés présentés par d'autres délégués étrangers, le président clôtura la séance et donna rendez-vous aux congressistes pour le lendemain non sans avoir toutefois recommandé à ceux qui avaient pu photographier l'engin volant de confier leurs films à Bill Howard, chargé de les développer sur l'heure.

⁵ Rigoureusement authentique. Cette explication, dont la valeur scientifique n'échappe à personne, eut de chauds partisans. Dans le monde savant, s'entend !

Après leur départ, Forrest, Dorval et Monica se retrouvèrent à l'apéritif, dans le jardin du motel, mais ils ne bavardèrent de choses sérieuses qu'après que le garçon leur eut apporté le Pernod tonic commandé.

Ils choquèrent leurs verres et le Français déclara :

- J'ai réfléchi à cette invitation que le Dr Jokerst n'aurait pas dû recevoir, Harry. Où a-t-elle été imprimée ?

- Chez Bowes, un petit imprimeur de nos amis, dans le district de Burbank, à deux pas d'ici. Bowes imprime notre bulletin mensuel et je me porte garant de cet homme, que je connais depuis des années. Il n'aurait jamais eu l'idée saugrenue de nous jouer un tour pareil ! Inviter Jokerst à notre Convention, c'est aussi impensable que d'inviter un gars de la S.P.A. à une corrida !

- Un employé de l'imprimerie, peut-être ? Histoire de faire une farce et semer la pagaille ?

- Non, Monica, je ne le crois pas davantage.

Il fit un signe au garçon, lui demanda un téléphone et, une minute plus tard, l'appareil – d'un rose bonbon agressif ! – était apporté et branché à la prise prévue à cet effet sur le pied de la table.

Le président de la Convention exposa à l'imprimeur le motif de son appel et tendit l'écouteur à Dorval. Après un instant de silence étonné, Bowes répondit :

- J'ai imprimé vos invitations il y a deux mois, Forrest, et je suis absolument sûr de mes deux employés. D'ailleurs, ceux-ci ne s'intéressent pas aux U.F.O.'s et ignorent qui est le Dr Jokerst. N'auriez-vous pas, vous-même, perdu l'une de ces invitations ? Quelqu'un aurait pu la trouver et...

- Non, Bowes. Sur les trois cents bostons commandés, nous n'en avons envoyé que deux cent soixante ; le restant est entre nos mains. Tous les congressistes des *States* sont venus ; seuls des correspondants étrangers se sont excusés. Et ils sont trop dévoués à notre cause, celle de la vérité, pour avoir commis une telle sottise ! Au reste, il n'est pas un ufologue au monde qui porte Jokerst dans son cœur, faites-moi confiance ! Le stupide aveuglement de ce prétendu savant a fait l'unanimité contre lui, à tel point qu'il s'est discrédité aux yeux mêmes de ceux qui, au sein de l'Air Force, ont utilisé ses « compétences » !

Essayez plutôt de vous rappeler, Bowes, si vous n'auriez pas gardé un exemplaire des invitations dans vos archives ?

- Bien sûr que si, Forrest, répondit l'imprimeur. Je garde toujours un exemplaire des travaux exécutés chez moi, c'est normal. Mais cet exemplaire de référence est là, dans un classeur. Attendez une minute...

Cette minute se prolongea bien au-delà de soixante secondes avant que l'imprimeur ne reprenne, au bout du fil :

- Je n'y comprends rien, Forrest ; l'exemplaire de référence a disparu ! C'est la seule chose qu'on m'ait volé !

- Comment, cela ? tiqua Dorval, l'écouteur collé à son oreille.

- Auriez-vous été cambriolé, Bowes ?

- Une histoire bizarre, oui. Il y a un mois, on a forcé la serrure de l'imprimerie. C'était du travail bien fait, de l'avis même des flics, venus enquêter le lendemain, car j'avais porté plainte. Les cambrioleurs ont visité mes ateliers sans rien abîmer ni rien voler... Il n'y avait d'ailleurs rien à prendre, sinon le plomb des caractères, mais c'était là un maigre butin. Ils cherchaient autre chose. Je n'ai jamais su quoi.

- Ne cherchez plus, Bowes, nous, nous savons. Ils ont piqué l'exemplaire de référence de nos invitations ! Merci et excusez-moi de vous avoir dérangé.

- Il n'y a pas de quoi... Eh ! lança-t-il, en réalisant à contretemps. Pourquoi ces types-là auraient-ils pris tant de risques pour faucher ce malheureux boston ?

- Ca, c'est le rébus dont il faudrait trouver la solution ! A bientôt, Bowes...

« Curieux cambriolage, vous ne trouvez-pas ? », fit-il en raccrochant.

- Très, soupira le Français. Je vois mal le Dr Jokerst se transformant en Arsène Lupin et faisant un fric-frac pour s'emparer de cette invitation.

- Moi non plus, Ray. C'est donc un tiers, bien mystérieux, qui a commis ce cambriolage à seule fin de lui envoyer ce boston. Mais dans quel but ?

- Et *qui* a pu prendre d'aussi gros risques pour une simple farce ? s'étonna la jeune fille.

- Ce n'est peut-être pas une farce, Monica, répondit Dorval. Il y a derrière tout cela une intention arrêtée de nous nuire, de discréditer notre Convention. Car vous pouvez être assurée que Jokerst va faire flèche de tout bois pour dépeindre notre congrès comme une assemblée de farfelus et de visionnaires !

Bien sûr, nous sommes deux cent soixante témoins des évolutions de ce petit globe de lumière écarlate et de celles de l'astronef observé dans le ciel, sans compter tous les gens qui, dans la ville, ont pu le voir aussi bien que nous. Il n'en demeure pas moins que cet ensemble de témoignages sera récusé en bloc par les Diafoirus dont le chef de file est l'inénarrable Jokerst !

L'Américain leva son verre de Pernod tonic et cligna de l'œil à son collègue français :

- Cela ne fait rien, Ray. Nous avons obtenu aujourd'hui une magnifique victoire en établissant d'une façon délibérée, pour la première fois au monde, un contact avec les occupants d'un astronef. Et ce, grâce à votre idée de vous adresser directement à eux par le truchement de ce globe venu nous filmer, nous observer en plein congrès !

- C'est là une grande satisfaction pour nous tous, j'en conviens, mais nous aurions préféré obtenir un contact *direct*, et non pas indirect ou à sens unique, comme ce fut le cas.

- Ayons confiance, Ray, dit la jeune Italienne. Le mystère, un jour, sera éclairci. Les Terriens ont déjà atteint la Lune et l'on prépare fébrilement l'envoi d'une fusée, avec équipage, sur Mars et sur Vénus. Dans les années à venir, nos progrès en astronautique inciteront ces êtres à entrer en rapport avec nous puisque nous serons alors amenés à les rencontrer, peut-être, dans l'espace... Votre soulier, Ray.

- Pardon ? s'étonna-t-il. Oh ! Oui, mon lacet ? Il est encore dénoué ! maugréa-t-il. Il faudra que je pense, demain, à en acheter de plus longs.

Il n'y pensa pas et devait plus tard se féliciter de cet oubli...

CHAPITRE II

Vers 19 heures 30, Bill Howard, le vice-président de la Commission Delta pour l'Etude des O.V.N.I., vint les retrouver dans le jardin du motel. A son air rieur et satisfait, ils comprirent aisément qu'il était porteur de bonnes nouvelles.

Il ouvrit sa volumineuse serviette et étala sans plus tarder sur la table une série d'agrandissements montrant, assez distinctement, l'engin discoïdal photographié par plusieurs congressistes dans le courant de l'après-midi.

- Du beau travail, Bill ! le félicita Forrest en examinant l'un des clichés pris au téléobjectif. On distingue parfaitement le corps lenticulaire de l'astronef et son dôme axial, qui semble transparent. Les contours sont évidemment flous, estompés par la luminescence rougeâtre et verte qui l'entourait.

- Cette photo n'est pas mal non plus, fit le vice-président en sortant de sa serviette un cliché de la petite sphère lumineuse que Raymond Dorval avait prise avec le semi-grand angle de son appareil, dans la salle du congrès. On reconnaît même Jokerst, là, au troisième rang...

Ils éclatèrent de rire à la vue du météorologiste qui, la bouche ouverte et ses yeux globuleux derrière ses verres énormes, ressemblait à un gros poisson rouge dans son bocal !

- Nous allons montrer tout cela à nos conspirateurs, décréta Forrest en se levant, d'excellente humeur. Vous pouvez nous accompagner, précisa-t-il à l'intention du Français et de l'Italienne.

- Vos... Conspirateurs ?

- C'est une image, Ray, vous vous en doutez ? Venez, vous allez comprendre.

Parvenu au parking, Dorval déclara :

- Je vous suivrai avec ma voiture, Harry.

- Venez plutôt dans la mienne. Nous dînerons ensuite ensemble, Ray.

Et d'ajouter aimablement à l'intention de la jeune fille :

- Naturellement, mon invitation à dîner vaut aussi pour vous, Monica.

Ils prirent place dans la Chrysler bleu turquoise de Forrest et roulèrent en direction de Stough Park. L'Américain vira dans une allée conduisant au parking du *Walnut Hotel* et, quelques minutes plus tard, tous quatre pénétraient dans le hall luxueux de cet établissement.

Forrest laissa un instant ses amis pour faire annoncer leur visite en s'adressant au réceptionniste, puis ils gagnèrent l'ascenseur. Au quatrième étage, le liftier leur indiqua le couloir B où se trouvait l'appartement 17.

Les cheveux grisonnants, un homme 'une cinquantaine d'années, portant des lunettes à grosse monture d'écaïlle, les reçut et les fit entrer dans un spacieux living où huit hommes – la plupart d'un certain âge – et une jeune femme blonde aux formes épanouies, aux yeux d'un bleu très clair, se levèrent à leur arrivée.

Raymond Dorval et Monica Rimbaldi eurent l'impression d'avoir déjà vu plusieurs d'entre eux, sans pouvoir cependant préciser ce souvenir. Sur la table, autour de laquelle ils étaient réunis, se trouvaient un magnétophone et un récepteur-radio analogue à ceux de l'armée, dans un coffret de métal.

- Permettez-moi de vous présenter le professeur Alan Hammerstein, fit l'Américain en désignant celui qui les avait accueillis.

- L'astrophysicien ! sourit Dorval. Ravi de vous connaître, professeur. Votre visage ne m'était pas inconnu, mais je n'arrivais pas à me souvenir en quelles circonstances j'avais pu vous rencontrer. C'était à Paris, il y a quelques années.

- En 1979, au Congrès International d'Astrophysique, sourit le savant. Vous étiez, à cette époque, chargé du reportage radiophonique de notre colloque pour une station périphérique, si mes souvenirs sont bons. Et ils le sont, d'ailleurs, car je n'ai pas oublié vos questions pertinentes sur les quasars ! Mais laissez-moi vous présenter mes collègues,

fit-il en se tournant d'abord vers la ravissante blonde ; Irina Taganova, géophysicienne à l'Institut de géophysique de Moscou...

Le savant présenta l'un après l'autre ses compagnons, tous hommes de science réputés, venus de pays différents et œuvrant dans les disciplines les plus diverses ; physique nucléaire, électronique, métallographie, psychologie, physiologie, sémantique, chimie organique, virologie, voire archéologie. Plus d'une fois, ces célébrités de la science avaient eu les honneurs de la presse, de la télévision, ce qui expliquait chez le Français tout comme chez la jeune Italienne cette impression de déjà vu. En revanche, cela n'expliquait pas pour eux ce que dissimulait cette rencontre, placée sous le signe de la « conspiration ».

Ils prirent place autour de la table, parmi ces hommes éminents et la ravissante Irina Taganova, tandis que le professeur Hammerstein considérait avec beaucoup de sympathie les nouveaux venus. Ce fut cependant plus particulièrement à Dorval et Monica Rimbaldi qu'il s'adressa pour commencer :

- Nous avons beaucoup apprécié les rapports que vous avez présentés, cet après-midi, à la convention internationale organisée par notre excellent ami Forrest.

Devant l'expression surprise du Français et de l'Italienne, il précisa en souriant :

- Non, nous n'avons pas cru devoir y assister, du moins, pas *directement*. Mais la sonorisation de la salle du congrès était branchée, grâce à Forrest, sur un émetteur et nous avons reçu l'émission sur ce récepteur, relié à ce magnétophone. Demain et après-demain, par ce même procédé, nous suivrons donc avec intérêt les autres séances de la Convention.

Raymond Dorval parcourut des yeux cette assemblée de savants parmi les plus réputés et hocha la tête :

- Je commence à comprendre, professeur. Vous et vos collègues, de par votre position, de par la considération dont vous jouissez au regard de la science officielle, ne pouviez en aucun cas vous... « commettre » avec les chercheurs parallèles, les francs-tireurs que nous sommes... J'en conclus donc que vous appartenez à ce que nous nommons le... *Collège invisible* !

- C'est bien cela, monsieur Dorval. Et, croyez-le, nous sommes les premiers à déplorer l'impérieuse nécessité de nous cacher comme des conspirateurs ! Malgré notre... notoriété et l'ascendant que nous pouvons avoir sur les hautes sphères de la science, nous devons cependant nous réunir clandestinement pour étudier, de concert, le problème des O.V.N.I. Ce que vous nommez la science officielle est d'autant plus dangereuse pour ceux qui luttent en faveur de la vérité qu'elle se sait trop enfoncée dans le mensonge et dans l'erreur pour en sortir, faire machine arrière et réhabiliter ce qu'elle a sali. On peut même parler d'une véritable conjuration de la science officielle, tendant, depuis trente-cinq ans, à discréditer ceux qui, relevant de son autorité, sont soupçonnés de s'intéresser *positivement* à ces astronefs venus d'ailleurs.

Ce climat de suspicion, ces méthodes quasi inquisitoriales nous contraignent au silence, à feindre l'indifférence à l'égard de ce problème, le plus important qui fût jamais posé à l'humanité. C'est donc dans la clandestinité que doit se réunir le Collège invisible⁶... en attendant des jours meilleurs.

- Sincèrement, ne pensez-vous pas que des personnalités telles que vous et vos collègues, professeur, pourraient être prises en considération si elles accordaient publiquement leur caution aux recherches sur les O.V.N.I. ? demanda la jeune Italienne.

L'astrophysicien américain secoua tristement la tête :

- Détrompez-vous, mademoiselle Rimbaldi. Nos compétences, notre respectabilité ne pèseraient pas lourd dans la campagne de dénigrement systématique que déclencherait les « ténors » de la science officielle, avec l'appui des autorités, incompetentes certes, mais toujours prêtes à entériner les décisions de ces prétendues « lumières » !

⁶ Authentique. A noter incidemment que la science française n'est pratiquement pas représentée au sein de cette respectable assemblée.

Nous sommes encore trop peu nombreux, aujourd'hui, pour encourir de tels risques. Nous devons nous armer de patience, attendre que d'autres chercheurs – respectés comme nous le sommes dans les disciplines que nous exerçons *publiquement* – viennent grossir nos rangs... Et puis, il n'y a pas que nos ennemis connus. Vous ne l'ignorez pas, il existe une organisation internationale très mystérieuse qui exerce une véritable contrainte... *jusque et y compris sur les gouvernements!* Nous ne connaissons pas les buts ultimes, les desseins de cette sinistre organisation qui n'hésite pas à recourir au meurtre camouflé en accident ou en suicide pour supprimer un homme devenu gênant par certaine découverte en matière d'U.F.O.'s!

Raymond Dorval hocha la tête, soucieux :

- Votre prudence est parfaitement compréhensible, professeur ; elle est même indispensable ! Nous ne devons pas, en effet, oublier la fin tragique de votre éminent collègue le professeur Jessup, que l'on a « suicidé »⁷.

- Et mon ami Morris K. Jessup n'est pas le seul à avoir connu un sort aussi tragique et prématuré ! confirma l'astrophysicien. Les « épidémies » de suicides, d'infarctus et de cancers galopants ont bon dos ! Vous comprenez pourquoi, dans de telles conditions, nous devons observer la plus grande discrétion ?

- Il en va de même pour nous, en Union Soviétique, renchérit Irina Taganova, la blonde géophysicienne qui avait jusqu'ici gardé le silence.

En novembre 1967, mon pays créa officiellement une commission d'enquête sur les E.S.P.I. ; la direction en fut confiée au général Anatoly Skolyarof, soit un an après la naissance de la nouvelle commission créée aux Etats-Unis par l'ex-président Johnson, laquelle devait donner des conclusions négatives qui ne surprisent personne, les autorités usant depuis toujours du mensonge en la matière.

En Russie, l'annonce officielle portant création de ce comité de recherche fit sensation ; nombre de savants qui, jusqu'ici, n'avaient pas osé manifester publiquement leur intérêt pour les « soucoupes volantes », n'hésitèrent plus à professer leurs croyances en l'origine extra-terrestre de ces engins. Las ! Il s'agissait là d'une ruse machiavélique de nos dirigeants : ceux-ci n'attendaient que ce genre d'aveux pour museler leurs auteurs qui s'étaient imprudemment découverts ! Les victimes de cette « purge » mises sous le boisseau, l'Académie des sciences de l'U.R.S.S. – emboîtant le pas aux autorités américaines ! – annonça que les « vaisselles volantes » n'étaient pas autre chose que des ballons-sondes, des illusions d'optique et autres fadaïses.

Comme quoi, sourit-elle à l'adresse d'Harry Forrest, mon gouvernement et le vôtre sont uniquement d'accord pour jeter aux orties les ufologues !

La boutade dérida l'assistance et l'Américain après cet instant de détente, ouvrit la serviette de Bill Howard pour étaler sur la table les clichés pris dans le courant de l'après-midi.

- Voilà qui va enrichir les archives, déjà abondantes, du Collège invisible, annonça-t-il avant de relater les circonstances au cours desquelles ces photos étonnantes avaient été prises.

Cette première réunion clandestine s'acheva vers 20 heures 30 et, en prenant congé, Harry Forrest déclara :

- Nous aurions été enchantés de vous inviter à dîner, vous et vos collègues, professeur Hammerstein, mais je doute que vous ayez pu accepter... de vous « compromettre » avec nous !

- Nous ne sommes pas candidats au « suicide », en effet ! rit-il. Nous sommes trop connus. En revanche, vous pouvez inviter notre collègue soviétique ; Irina Taganova n'a jamais eu les honneurs de la presse ou de la télévision, aux States, où elle vient pour la première fois.

⁷ Authentique – L'histoire du phénomène « soucoupe » est déjà marqué par treize morts mystérieuses, notamment celle de Wilbert Smith qui, au Canada, dirigea les recherches en ce domaine. Il reconnut publiquement avoir eu en main un fragment de ces astronefs et avoua que nombre de renseignements, d'analyses, avaient été communiqués à un service « très secret » ; il laissa entendre que ce « service » était étranger à la CIA, et au Pentagone. Mais nous savons aujourd'hui que la CIA est bien derrière la conspiration du silence...

- Je serais ravie de représenter le Collège invisible à ce dîner, accepta-t-elle.
- En ce cas, soyez des nôtres. Nous dînerons à la *San Rafael Inn*, à deux kilomètres du motel où se déroule notre convention ; une auberge isolée, où l'on mange fort bien.
- J'irai peut-être y faire un tour, Forrest, pour y prendre un verre après le dîner, annonça le professeur Hammerstein. Mais je n'aurai pour vous aucun regard, mes chers amis. De la sorte, je n'encourrai point de risque, même si, d'aventure, je rencontrais là-bas un collègue du mont Wilson⁸.

*

L'auberge se situait à la limite extrême de la Skyline Drive dont les lacets serpentaient au flanc des Verdugos Mountains.

Le dîner offert par Forrest se déroula dans une ambiance de gaieté et nul, parmi les clients de cet établissement, n'aurait pu soupçonner chez ces deux couples d'autres préoccupations que celles de se divertir en savourant un bon repas.

Un tourne-disques diffusait une musique douce et quelques dîneurs gagnèrent la piste de danse, au fond de la salle de restaurant. Forrest et Irina se mêlèrent à eux, précédant Monica et Dorval... retardé par la nécessité de renouer une fois de plus son lacet de chaussure !

Ils dansaient depuis un moment joue contre joue – imités en cela par l'Américain et la jeune Russe en pleine coexistence pacifique ! – lorsqu'un nouveau client arriva : le professeur Hammerstein. Celui-ci se dirigea vers le bar, après avoir jeté un coup d'œil machinal dans la salle et s'installa sur l'un des tabourets haut perchés en commandant un scotch. Il alluma tranquillement sa pipe, tandis que le barman lui servait un White Heather, et ne se soucia plus des autres clients.

Soudain, la rampe au néon du bar et les autres lumières de l'auberge tremblotèrent, se mirent à baisser ; victime de la même chute de tension, le disque « larmoya » pendant une minute environ puis cessa d'estropier le slow et les lumières reprirent leur intensité normale. Simple incident qui valut aux danseurs de perdre le rythme et d'échanger des plaisanteries sur les facéties de la distribution du courant.

Au bar, l'astrophysicien vida son White Heather et, après un salut au barman, il repartit, la pipe au bec, sans un regard pour ses amis ufologues qui ce soir-là, il faut bien le dire, ne se souciaient guère de leur spécialité ! Un nouvel incident, pourtant, n'allait pas tarder à les replonger dans leur domaine.

La porte de l'auberge venait de s'ouvrir, poussée brusquement par un homme qui se précipita vers le comptoir en commandant un scotch « bien tassé ». Etonné de le voir si pâle et en proie à une vive agitation, le barman s'inquiéta :

- Vous êtes souffrant ?... Un accident, peut-être ?

- Non, mais j'ai besoin d'un remontant ! répliqua-t-il sur un ton suffisamment haut pour être entendu des couples les plus proches qui dansaient sur la piste.

Vous n'étiez pas dehors, il y a cinq minutes ?

- Je n'ai pas bougé d'ici, dit le barman en le servant. Pourquoi ?

- Parce que, alors, vous avez raté l'occasion de voir une soucoupe !

Le barman haussa les épaules et, du geste, montra les étagères, derrière lui :

- Moi, vous savez, j'en vois et j'en tripote tous les jours, des soucoupes ! Blague à part, comment qu'elle était, la vôtre ?

Forrest, Dorval et leurs compagnes s'étaient rapprochés, intrigués et suivis peu après par d'autres danseurs. Bientôt, les clients firent cercle autour du nouvel arrivé qui expliquait, avec force gestes :

- C'était un disque énorme, rougeâtre, avec des reflets verts. Au moment précis où il s'est approché – j'ai vu sa lumière dans mon rétroviseur avant qu'il n'illumine le paysage – mon moteur a cafouillé, la radio a eu des fadings et mes phares se sont éteints ; c'est à ce moment-là que j'ai calé !

⁸ Célèbre observatoire astronomique de Californie, à 25 km du district de Glendale, Los Angeles.

- Mince, alors ! s'écria le barman. Nous aussi, nous avons subi une chute de tension ; les lumières ont baissé et le tourne-disques s'est mis à foirer ! Et votre soucoupe, elle est partie ?

- Tu parles ! Comme une flèche, pour disparaître derrière la montagne, en direction de Tojunga.

- C'est aussi la direction d'Edward⁹, fit le barman, d'un air entendu. L'Air Force doit expérimenter là-bas de drôles d'engins, croyez-moi.

- Des engins qui voleraient sans le moindre bruit et feraient chuter le courant électrique ? objecta le client, avec un mouvement d'épaules. Allons donc, ça ne tient pas debout !

Les deux couples qui avaient hâte de commenter l'événement loin des oreilles indiscretes, abandonnèrent l'auberge pour s'installer dans la Chrysler de l'Américain où ils purent échanger leurs impressions, en roulant à faible allure sur la route en lacet au flanc de la montagne.

A l'horizon, loin en contrebas, l'immense cité de Los Angeles scintillait d'une myriade de lumières. Alors que Forrest négociait un virage en épingle à cheveux, la jeune Russe assise à ses côtés se rapprocha davantage du pare-brise puis se pencha à la portière :

- Tiens, la Dodge blanche du professeur Hammerstein ! Elle est stoppée sur l'accotement du grand virage, un peu plus bas. Il a dû descendre un moment, pour admirer ce magnifique point de vue...

Ils discernèrent, assez mal à un demi-mile, une silhouette qui devait être celle de l'astrophysicien ; la silhouette réintégra la Dodge et celle-ci démarra peu après.

- Peut-être s'est-il arrêté pour nous attendre ? hasarda Monica. Ne nous voyant pas arriver, il aura décidé de poursuivre sa...

Des ratés dans le moteur l'interrompirent. Intrigué, le conducteur jeta un coup d'œil sur son tableau de bord : le réservoir accusait encore une bonne vingtaine de litres d'essence et le signal de charge de la batterie n'était pas à la cote d'alerte. Soudain, après deux ou trois « tousotements », le moteur cala et les phares s'éteignirent. L'Américain dut freiner brutalement à l'approche d'un autre virage.

- Harry ! s'exclama Dorval. Est-ce que ce ne serait pas ?...

- J'y pensais, moi aussi ! répondit-il en sortant rapidement de la voiture pour scruter le ciel avec ses amis.

- Là, regardez ! cria Irina Taganova.

Un disque auréolé d'une étrange luminosité verte, à reflets rouges, descendait à vive allure. Dans le plus parfait silence, il passa à moins de cinquante mètres au-dessus de la Chrysler et fondit en ligne droite vers le bas de la montagne.

Ils le suivirent des yeux et, muets d'émotion, aperçurent la Dodge blanche du professeur Hammerstein qui, huit cents mètres plus bas, venait elle aussi de caler ! Sans avoir marqué le moindre ralentissement, « l'objet » s'arrêta net à la verticale de la Dodge dont la carrosserie blanche prit une teinte rutilante avec d'étranges reflets verdâtres.

- Maintenant, nous devons être hors du champ énergétique de l'astronef. Essayons de démarrer ! suggéra Dorval.

Ils s'engouffrèrent dans la Chrysler dont le moteur, effectivement, répondit à la première sollicitation de l'Américain.

- Surveillez ce qui se passe, la route est trop dangereuse pour que je la quitte des yeux, fit-il en accélérant autant que le lui permettaient les lacets de la Skyline Drive.

Prenant parfois les virages à la corde dans un miaulement de pneus torturés, Forrest se rapprochait insensiblement de la Chrysler qui n'était pas bien loin : le moteur eut de nouveau des ratés et la voiture cala. Forrest donna un coup de frein et stoppa sur le bas-côté de la route en pestant :

- Cette fois, si nous ne sommes pas entrés dans le champ énergétique de l'astronef, c'est que ses occupants nous ont bloqués délibérément !

⁹ Edward Air Force Base, importante base de l'U.S. Air Force.

Ils quittèrent leur véhicule et coururent vers l'autre extrémité du virage pour se pencher enfin sur le vide. Le souffle coupé, ils virent le disque lumineux posé sur un tripode au milieu de la route, au-devant de la Dodge ! Le professeur Hammerstein avait quitté sa voiture et s'avançait vers un plan incliné qui, lentement, descendait sous la face ventrale de l'appareil. Surmontant sa surprise, Dorval conseilla :

- Harry, essayez de mettre au point mort et laissez-vous rouler : de la sorte, vous ne serez plus stoppé par le champ d'énergie. Je continue à pied ; en piquant un sprint, je devrais pouvoir rejoindre le professeur.

- Je vous accompagne, Ray !

- D'accord, Monica, mais prenez mon appareil sur la lunette arrière !

Il s'élança tandis que la jeune Italienne allait prendre l'appareil photographique, avant de le suivre au pas de course, en se félicitant d'avoir mis, ce soir-là, des chaussures sport et non point des escarpins à talons hauts !

Le flanc de la montagne était trop dangereux, avec ses éboulis et ses rochers pour qu'il pût, en pleine nuit, chercher un raccourci et éviter ainsi le lacet, qui retardait évidemment sa progression.

Il parvint enfin à une ligne droite et aperçut alors, 150 mètres plus bas, la Dodge et l'astronef dont le large dôme irradiait une vive clarté d'un blanc violacé. Comme un automate, l'astrophysicien gravissait lentement le plan incliné.

- Professeur ! Attendez, professeur !

Le savant n'eut aucune réaction, resta sourd à l'appel du Français et continua de grimper pour franchir une ouverture sombre ; le plan incliné se releva rapidement et reprit sa place sous la face ventrale de l'engin circulaire. Sa luminosité vira au rouge vif et il décolla, cependant que son tripode d'atterrissage se rétractait, s'encastrait dans des alvéoles plus sombres.

Toujours dans le plus parfait silence, le disque volant s'éleva, fonça vers le ciel à une vitesse ascensionnelle fantastique ; bientôt, il ne fut plus qu'un point brillant parmi les étoiles innombrables. De rouge, son halo lumineux était passé au vert émeraude.

Raymond Dorval se retourna au bruit des pas de la jeune Italienne qui lui tendit l'appareil :

- Quand j'ai vu le professeur gravir cette sorte de passerelle, sous l'engin, je n'ai pu résister à la tentation...

- Vrai ? Vous avez pu prendre un cliché ?

- Oui, la luminosité m'a semblé suffisante pour tenter une photo.

- Vous avez bien fait, Monica. J'utilise des films de huit cents ASA. Cette rapidité, jointe à la qualité de l'objectif bleuté, permet d'obtenir des photos remarquables... Merci.

Ils levèrent les yeux : au flanc de la montagne sur la route en lacet, des phares trouaient la nuit, le bruit du moteur devint plus distinct et, bientôt, la Chrysler s'arrêta à leur hauteur, proche de la Dodge, dont la portière était restée ouverte.

- Ahurissant ! s'exclama l'Américain. Irina et moi avons pu assister, en partie, à l'enlèvement du professeur Hammerstein ! Avez-vous pu voir l'aspect des occupants de l'astronef ?

- Rien, Harry. Au sommet de la passerelle inclinée, il y avait une ouverture sombre, une écoutille, mais aucune présence... apparente. Le professeur n'a même pas entendu mes appels. Il paraissait être sous le contrôle mental des Extra-Terrestres.

La géophysicienne russe contemplait la Dodge, vide, avec émotion. Elle en referma machinalement la portière et sursauta lorsque Forrest la rejoignit en hâte pour essayer soigneusement, avec son mouchoir, la poignée qu'elle venait de manipuler.

- Vos empreintes, Irina !

Elle le dévisagea, ébahie :

- Que voulez-vous dire, Harry ?

- Songez à la police ! Elle ne manquera pas de relever les empreintes, sur ce véhicule...

Et ce disant, il saisit la poignée puis la lâcha :

- Voilà. Ce sont mes empreintes et non pas les vôtres que les flics relèveront, après avoir enregistré nos déclarations. Appartenant au Collège invisible, vous devez rester en dehors de tout cela.

- Harry a raison, Irina, approuva le Français. L'occasion est trop belle, pour nous : l'enlèvement d'Hammerstein par des Extra-Terrestres, en présence de trois témoins – et non de quatre, puisque vous resterez à l'écart – cela va faire du bruit, dans la presse, demain ! Un événement aussi sensationnel apportera de l'eau à notre moulin.

- On ne vous croira jamais, Ray...

- Si, Irina, grâce à Monica qui a pu photographier la scène !

L'Américain et la jeune Russe s'entre-regardèrent, stupéfaits.

- Ca, c'est formidable, Monica ! Et la Dodge du professeur était également dans le champ ?

- L'appareil de Ray était équipé d'un objectif semi-grand angle. L'avant de la Dodge sera parfaitement visible, mais j'avoue avoir surtout songé à cadrer l'astronef et le professeur, qui gravissait le plan incliné.

- En couleur, votre film, Ray ?

- Non. Noir et blanc.

- Tant mieux ! jubila Forrest. Bill va pouvoir le développer lui-même immédiatement !

Remarquant alors l'expression attristée de la jeune Russe et vaguement gêné d'avoir laissé éclater sa joie, il entoura ses épaules de son bras :

- Excusez-moi, Irina. Vous étiez très liée avec le professeur Hammerstein, je le sais, mais ne vous alarmez donc pas outre mesure...

- Nous étions plus que liés, Harry. Orpheline, j'ai passé une partie de mon enfance chez lui, en Russie, où il s'était réfugié, avec sa femme, pendant la dernière guerre.

- Voyons, Irina, ne dirait-on pas que vous parlez de lui comme d'une personne... décédée ? Ce n'est pas la première fois que des Extra-Terrestres enlèvent des Terriens et...

- Oui ! Mais si peu d'entre eux sont revenus !

- Je vous l'accorde. Toutefois, même si nous ignorons presque tout de ces êtres, nous avons de bonnes raisons de penser qu'ils ne nous sont pas hostiles. Rappelez-vous l'enlèvement des Hills ? Cet homme et cette femme ont été « kidnappés » à bord d'un astronef analogue à celui que nous venons d'observer... Les Extra-Terrestres leur ont fait subir un examen physiologique très certainement minutieux, d'après ce qu'ils ont révélé par la suite sous hypnose, mais ils n'ont pas été traités en cobayes voués à la table de dissection¹⁰ !

- J'aimerais pouvoir partager votre optimisme, Harry, soupira-t-elle.

- Ho ! Venez donc voir ça ! fit Dorval, accroupi sur la route, à l'emplacement qu'avait occupé l'astronef. Apportez une torche, Harry.

Dans le bitume, sous le faisceau lumineux de la lampe électrique, ils purent examiner une empreinte, un rectangle d'une vingtaine de centimètres sur dix, creusé en nid d'abeille ; ils découvrirent deux autres empreintes, identiques, dans la terre meuble, de part et d'autre de la route. En reliant ces rectangles entre eux, l'on obtenait un triangle de sept mètres de côté.

- Ces traces ont été laissées par le train d'atterrissage du disque. Harry, orientez la torche pour me donner un éclairage rasant afin de souligner le relief et les creux de l'empreinte laissée dans le bitume.

Lorsqu'il eut obtenu l'éclairage favorable, il régla son appareil et prit deux clichés, en regrettant toutefois de n'avoir pas sous la main son fourre-tout qui lui eût permis d'employer une lentille additionnelle.

- Nous signalerons ces traces à la police, Ray. Maintenant, ne perdons plus de temps. Nous allons raccompagner Irina, confier à Bill Howard votre film et nous rendre au commissariat du district...

*

¹⁰ Authentique.

Vers trois heures du matin, Forrest, Dorval et Monica se retrouvaient sur les lieux en compagnie de l'inspecteur Donald Irwin flanqué d'un collaborateur et d'un photographe de la police.

Trapu, un pli éternellement bougon tirant vers le bas les commissures de ses lèvres, Donald Irwin fourragea dans sa tignasse poivre et sel en grommelant :

- Et vous prétendez que ces trous rectangulaires ont été laissés sur la route et dans les fossés, par le train d'atterrissage de... de la soi-disant soucoupe ?

- Nous ne le « prétendons » pas, inspecteur, nous le disons simplement, parce que c'est la vérité, répondit Forrest. Examinez ces orifices sans les toucher et...

- Je connais mon boulot, grogna-t-il, en se penchant à la portière de la Dodge pour braquer sa torche sur le tableau de bord. Ah ! Il y a une plaque... A. *Hammerstein*, *Mount Wilson*, lut-il avec une moue d'ignorance.

- Alan Hammerstein ? précisa Forrest avec une surprise parfaitement simulée.

- Vous le connaissiez donc ?

- Qui ne connaît pas le célèbre astrophysicien de l'observatoire du mont Wilson, inspecteur ?

Irwin lui jeta un regard sans aménité et répliqua :

- Je suis policier, monsieur Forrest, et j'ai d'autres sujets de préoccupations que les étoiles, vos soucoupes et vos L.G.M.¹¹ ! Joss, ordonna-t-il, prends quelques clichés de ces trous minables et grimpe ensuite sur le talus pour cadrer la route et la bagnole.

Puis, revenant aux trois témoins :

- Pas d'autres détails à me communiquer ?

- Pas pour l'instant, inspecteur. Les dépositions signées dans votre bureau sont complètes. A moins que nous ayons omis un petit détail qui nous reviendra en mémoire demain ? Si cela était, soyez assuré que nous reviendrons vous voir.

Irwin considéra son compatriote d'un air bizarre :

- Parce que vous pensez que, demain, un détail... oublié pourrait vous revenir en mémoire ?

- Qui sait, inspecteur ? La nuit ne porte-t-elle pas conseil ?

- Mouais ! grogna-t-il. Bonsoir. Je n'ai plus besoin de vous...

*

Retournant à l'aube chez Bill Howard, ils oublièrent leur fatigue et leurs tribulations lorsque celui-ci étala sous leurs yeux les agrandissements tirés du cliché pris par Monica Rimbaldi. Ainsi qu'elle l'avait estimé, la lumière émanant de l'astronef avait été amplement suffisante pour permettre de fixer la scène avec netteté. L'on distinguait sans erreur possible la silhouette du professeur Hammerstein gravissant la passerelle inclinée de l'astronef et, à droite de la photo, l'avant de sa Dodge était reconnaissable. Le large dôme lumineux était transparent mais pas assez pour avoir permis de fixer les détails de ce qu'il contenait. En revanche, le tripode d'atterrissage et les trois ombres de ses éléments portés sur le sol étaient nets.

- J'en ai tiré dix exemplaires en vingt-quatre-trente, Harry.

- Tu as bien fait, Bill. Garde le négatif et deux épreuves. Nous allons distribuer les autres agrandissements à la presse. Ils devraient pouvoir paraître dans les éditions distribuées en fin de matinée... Soit à peu près au moment où le « petit détail » oublié me reviendra et où j'irai alors en faire part à l'inspecteur Irwin, rit-il.

- Et quel est ce détail ?

- Mais, cette photo elle-même, Monica !

- Une photo qui va faire couler beaucoup d'encre, remarqua la jeune Italienne, songeuse. Je me demande cependant si le professeur Hammerstein n'est vraiment pas en danger ?

- Je persiste à croire le contraire, Monica, répondit Forrest avec optimisme. Notre ami n'est certainement pas plus en danger que nous.

¹¹ L.G.M., pour Little Green Men (Petits Hommes Verts).

Ce en quoi il se trompait.

Non point sur le sort du professeur Hammerstein, *mais sur le leur!*

CHAPITRE III

Le lendemain vers 11 h 30, l'inspecteur Donald Irwin ne fut qu'à demi surpris lorsque son adjoint lui annonça la visite des trois témoins qui, déjà dans le courant de la nuit, s'étaient spontanément présentés pour relater le « prétendu » kidnapping du professeur Hammerstein par une « prétendue » soucoupe volante.

Irwin eut dès lors le pressentiment que cette nouvelle visite ne présageait rien de bon pour sa tranquillité ! Il accueillit donc le trio avec l'aimable minois du bouledogue auquel l'on vient de chiper son os !

- Alors ? Vous vous êtes finalement souvenu d'un... « petit détail », hein ?

- Comment l'avez-vous deviné ? fit candidement Forrest en déposant sur son sous-main l'agrandissement réalisé par Bill Howard.

Pendant quelques secondes, il fut à craindre que les yeux du policier ne tombent sur le cliché tellement ils semblaient jaillir de leurs orbites ! Son visage passa de la pâleur subite au rouge de l'apoplexie et il parvint à bégayer de fureur :

- Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous aviez pris cette photo ? Vous avez délibérément soustrait à mes investigations un élément capital ! Dissimuler une telle pièce à conviction est un délit, un délit très grave et...

- Vous permettez ? fit posément Forrest. Si cette « pièce à conviction » est maintenant sur votre bureau, c'est que nous n'avons pas l'intention de la cacher, n'est-ce pas ? Avant de vous l'apporter nous-mêmes, nous tenions à nous assurer que le cliché était bon. En quoi avons-nous commis un délit, je vous le demande ?

Par la fenêtre ouverte, au rez-de-chaussée de la Police Station de Kenneth Road, leur parvint la voix excitée d'un crieur de journaux :

- Demandez l'édition spéciale ! Le professeur Hammerstein enlevé par une soucoupe volante ! Demandez l'édition spéciale ! Photo sensationnelle de l'engin et du savant disparu !...

Avec une rapidité dont on ne l'aurait point cru capable, le policier trapu et ventripotent se rua vers la fenêtre et appela le vendeur de journaux avec un rugissement qui lui fit instinctivement rentrer la tête dans les épaules !

Irwin revint avec un journal, l'ouvrit sur son bureau, compara la photo qui s'y étalait sur cinq colonnes avec l'agrandissement apporté par les témoins et se laissa choir lourdement sur son fauteuil. Il avait l'air soudain du plus malheureux des hommes et murmura, effondré :

- Vous avez fait ça ! Vous avez osé faire ça !

- Fallait pas ? s'étonna Forrest avec une candeur désarmante.

Donald Irwin serra les poings, pinça les lèvres et explosa :

- Non !

- Une nouvelle loi, sans doute, promulguée ce matin même et que nous ignorions, en toute bonne foi ? hasarda Harry Forrest, sans se départir de son calme.

Irwin prit une profonde goulée d'air, tambourina de ses doigts boudinés sur le sous-main et parvint à se maîtriser, pour répondre :

- D'accord, Forrest, il n'y a aucune loi qui interdise à un civil de donner une photo de ce genre à la presse ; mais vous auriez dû me confier d'abord le négatif pour qu'il soit examiné par les experts de l'Air Force...

- Lesquels experts se seraient empressés de le mettre à l'ombre en prétendant ensuite ne pas savoir de quoi nous voulions parler ? répliqua Forrest, non plus avec candeur, cette fois, mais avec un masque dur. Vous faites votre boulot, inspecteur, et nous faisons le nôtre qui consiste – ce n'est un secret pour personne – à dénoncer la scandaleuse politique d'étouffoir que mène l'Air Force depuis trente-cinq ans ! Grâce à Dieu, nous sommes dans un pays libre, démocratique et nous avons le droit d'exprimer notre opinion ! Nous ne nous en privons pas !

Et depuis tout ce temps, l'Air Force, s'appuie sur la caution d'hommes de science à sa solde, tente de ridiculiser le problème des U.F.O.'s, alléguant qu'il s'agit là de

fadaises¹². Nous savons qu'il n'en est rien et nous nous battons, s'il le faut, pour faire entendre notre voix !... Oh ! Bien sûr, certains services ultra-secrets peuvent nous supprimer, nous assassiner, comme ce fut le cas déjà pour de nombreux chercheurs, mais qu'importe ? Il restera toujours des hommes libres pour dénoncer cette politique criminelle !

J'ai dit que nous vivions dans un pays démocratique, c'est vrai. Mais cela ne signifie pas pour autant qu'il n'y a pas de menées occultes visant à étouffer la vérité ; peut-être à l'insu même du Président !

- Vous divaguez, Forrest, soupira l'inspecteur.

- Allez dire ça aux proches d'Edward G. Ruppelt, par exemple ! Ruppelt a dirigé pendant des années le *Project Blue Book*, la commission de l'Air Force, chargée – soi-disant – d'étudier le phénomène soucoupe. Puis, il démissionna de cette commission, écrivit un livre remarquable qui ne laissait subsister aucun doute sur sa conviction en la matérialité des faits exposés. Peu de temps après, il mourait, d'une crise cardiaque, comme beaucoup d'autres personnes devenues trop gênantes¹³.

Evidemment, à l'instar des gens que ces problèmes n'ont jamais préoccupé, vous ignorez tout des exactions commises par cet organisme mystérieux qui œuvre dans l'ombre et n'hésite pas à supprimer les spécialistes qui ont trop parlé... ou trop écrit ! Le cas des U.F.O.'s, Irwin, dissimule quelque chose d'énorme, d'insoupçonnable, même par nous qui sommes pourtant les mieux informés en ce domaine. Quelque chose de tellement extraordinaire que ledit organisme a recours au meurtre – toujours camouflé en suicide, attaque cardiaque ou cancer galopant – pour faire taire à jamais ceux qui...

Une étrange trépidation du parquet l'interrompt ; à l'exemple de ses amis et du policier, il dut se retenir à la fois au bureau et à son siège pour ne pas perdre l'équilibre. Un grondement sourd, impressionnant, accompagné de craquements semblait provenir du sous-sol de l'immeuble. La porte s'ouvrit violemment et un policeman cria :

- Un tremblement de terre, chef !

Ils n'avaient pas eu besoin de cette précision pour comprendre et s'étaient rués dans le hall. Détachés du plafond, des morceaux de plâtre tombaient sur leur tête et leurs épaules ; d'une pièce voisine leur parvint le bruit de divers objets chutant sur le parquet. Ils sortirent sur la Kenneth Road où des gens affolés s'enfuyaient en tous sens. D'autres sortaient précipitamment de chez eux, hagards, terrorisés, entraînant des enfants en pleurs. Seuls les automobilistes n'avaient pas encore pris conscience du séisme qui secouait Los Angeles.

Il y eut encore trois secousses rapprochées, de faible amplitude et le calme revint. Dans la large avenue, les buildings paraissaient intacts ; seule une lézarde apparaissait sur la façade d'un vieil immeuble. Ici et là, des morceaux de corniches s'étaient détachés et jonchaient les trottoirs ; plusieurs personnes avaient été blessées par leur chute.

- Je crois que... c'est fini, bredouilla Monica qui s'était réfugiée dans les bras de Dorval.

Ce dernier essaya de sourire à la jeune femme, très pâle :

- Oui, le grondement souterrain, les secousses ont cessé. Géologiquement, la Californie est assez instable ; les séismes n'y sont pas rares, mais, en général, leurs degrés dans l'échelle de Richter sont peu élevés. Hormis, évidemment, l'effroyable tremblement de terre qui détruisit San Francisco en 1906.

Harry Forrest avait ôté son veston et le secouait, l'époussetait pour en chasser les traces de plâtre et de gravats :

- Plus de peur que de mal. Nous avons eu aussi plus de chance que ces passants, fit-il en désignant un homme et, plus loin, deux vieilles dames qui gisaient sur le trottoir, entourées maintenant par des passants et deux policemen.

Avant de réintégrer son bureau, l'inspecteur Irwin grommela à ses visiteurs :

¹² Lire : *Les soucoupes volantes viennent d'un autre monde et Black-out sur les soucoupes volantes*, de Jimmy Guieu. (Diffusion : Dervy-Livres, Paris.)

¹³ Authentique.

- J'espère que vous n'avez pas « oublié » un autre détail, vous trois ! Je vais transmettre mon rapport – et votre cliché – aux autorités supérieures qui vous convoqueront, si elles l'estiment nécessaire...

*

Lorsque cette seconde journée de l'*International U.F.O.'s Groups Convention* s'acheva, le président Forrest, les délégués étrangers et particulièrement Dorval et Monica furent assaillis par une nuée de journalistes auxquels l'accès de la réunion d'étude avait été interdit. Le jardin du motel regorgeait de monde et les reporters, photographes ou cameramen, mitraillaient les congressistes.

Suivi par un opérateur muni d'une caméra électronique, un reporter de la chaîne N.B.C., le micro à la main, se fraya un chemin parmi la foule ; il parvint enfin à « harponner » les trois témoins de l'enlèvement du professeur Hammerstein alors qu'ils venaient de trouver une table miraculeusement libre, dans cette cohue !

- Amis téléspectateurs, commenta le reporter, nous avons pu – enfin – approcher les héros de cette fantastique aventure : j'ai nommé Monica Rimbaldi, la déléguée des groupes d'étude italiens, Harry Forrest, le président de la Convention et Ray Dorval qui, lui, représente l'I.M.S.A., c'est-à-dire l'Institut Mondial des Sciences Avancées.

Harry Forrest, voulez-vous expliquer à nos téléspectateurs comment les choses se sont passées ?

- Volontiers, mais je dois tout d'abord rectifier votre élogieuse présentation ; nous ne sommes pas les héros, mais seulement les témoins de cette aventure. Nous avons eu la chance de nous trouver au bon moment à l'endroit qu'il fallait ! notifia-t-il pour relater ensuite les circonstances de l'enlèvement.

- Et vous, Ray Dorval, vous aviez en main votre appareil photographique ?

- Non, il était resté à l'arrière de la voiture. J'ai crié à Monica de me l'apporter tandis que je courais sur la route en lacet pour me rapprocher de l'astronef...

Le commentateur présenta le micro à la jeune femme qui enchaîna :

- J'ai réalisé qu'en cherchant à apporter l'appareil à Ray, je risquais d'arriver trop tard : le professeur Hammerstein était déjà au milieu du plan incliné menant à l'écouille ventrale du disque juché sur son train d'atterrissage. J'ai alors décidé de prendre une photo, cette unique photo que la presse a publiée aujourd'hui.

- Harry Forrest, vous et vos amis n'aviez jamais rencontré le professeur Hammerstein, auparavant ?

- Jamais, mentit avec aplomb le président de la Convention. Nous connaissons de réputation cet astrophysicien éminent.

- Saviez-vous qu'il s'intéressait au problème des U.F.O.'s ?

- Pas le moins du monde. De grands savants doivent s'y intéresser, cela n'est pas douteux, malgré l'indifférence qu'ils affichent publiquement à l'égard de ces engins. Peut-être le professeur Hammerstein était-il de ceux-là ? Mais rien, en tout cas, ne me permet de l'affirmer.

- Quel sort les Extra-Terrestres pourraient-ils réserver à cet homme ?

- Nous n'en avons pas la moindre idée, répondit Dorval. Sans doute veulent-ils sonder nos connaissances et, pour ce faire, enlèvent-ils parfois des Terriens ?

- Soit, mais si ce que l'on raconte est vrai, d'autres personnes ont été enlevées qui n'étaient ni des spécialistes ni des scientifiques, objecta le reporter. Est-ce à dire que les occupants des disques volants « pêchent » parfois des « cobayes » humains ? Doit-on en conclure à une hostilité de leur part ?

- Nous ne le croyons pas, rétorqua Forrest. Il faut se garder de verser dans l'anthropocentrisme et de prêter à ces créatures des intentions qu'elles n'ont peut-être pas. Leurs actes nous paraissent souvent incompréhensibles parce que nous les jugeons avec la seule optique dont nous disposons : l'optique humaine, qui n'est pas nécessairement la leur.

Renversez le problème et astreignez-vous à juger « du point de vue de Sirius » certains travers de notre société : les famines de l'Inde où des milliers d'enfants et d'adultes

meurent de faim dans les rues... encombrées de vaches que leurs croyances stupides leur interdisent de manger ; les massacres de certaines ethnies africaines par des potentats passant allègrement du grade de juteux à celui de général ; le triomphe insolent de la pègre sur les braves gens que la police est impuissante à protéger ; les trafiquants de drogue qui empoisonnent notre jeunesse ; les politicards qui s'enrichissent sur le dos de ceux qui les ont naïvement élus, j'en passe et des meilleures !

Ces forfaitures, croyez-vous qu'elles soient compréhensibles, aux yeux d'une espèce pensante venue d'ailleurs ?

Embarrassé par la tournure de ce réquisitoire imprévu, le reporter s'empressa d'enchaîner :

- Si vous le voulez bien, parlons à présent de votre Convention qui réunit à Los Angeles les plus grands spécialistes mondiaux d'ufologie.

- Justement, nous ne le voulons pas, se dérida le président Forrest. Notre Convention, pendant trois jours, se propose de faire le point sur tous les problèmes soulevés par la venue sur la Terre de ces engins originaires d'autres systèmes solaires. Demain, à dix-sept heures, notre troisième et dernière journée d'étude s'achèvera. Une conférence de presse est prévue à ce moment-là et nous répondrons alors à toutes vos questions, mais pas avant.

Persuadé qu'il ne retirerait rien de plus de cette interview, le reporter rendit l'antenne et prit congé, imité par ses nombreux collègues qui avaient mitraillé leur groupe avec leurs appareils photographiques ou leurs caméras.

Lorsque les trois amis voulurent se rasseoir, après le départ du commentateur de la N.B.C., ils constatèrent qu'une de leur chaise avait été « empruntée » par l'un des consommateurs installés dans le jardin du motel. Dorval laissa Monica en compagnie de l'Américain et partit en quête d'un siège vacant qu'il finit par trouver. Il allait l'emporter, mais trébucha sur son lacet, une fois de plus dénoué ! En maugréant, il se baissa pour le renouer mais éprouva aussitôt une curieuse sensation : l'air s'était mis à vibrer autour de lui et, fugitivement, un bourdonnement douloureux martela ses tympans. Quand il se redressa, il vit à deux pas de lui un homme chanceler et s'affaisser. Des consommateurs s'étaient levés précipitamment pour lui porter secours ; il s'agissait d'un reporter, à en juger par l'appareil à flash électronique qu'il avait lâché en s'écroulant.

Forrest et Monica accouraient, eux aussi. Ils trouvèrent le Français penché sur le reporter, la main appliquée sur son cœur. Dorval secoua tristement la tête :

- Je crains qu'il n'y ait plus rien à faire, pour ce pauvre type.

Il s'était relevé, regardait curieusement autour de lui le jardin, puis le bâtiment principal du motel abritant au rez-de-chaussée le bar, l'office, les bureaux et, à l'étage, des chambres et des studios.

- Que cherchez-vous, Ray ?

Tiré de ses pensées, il répondit un peu hâtivement :

- Rien, Monica...

Puis il s'adressa aux clients les plus proches de la victime :

- N'avez-vous pas remarqué une chose... bizarre, une sorte de frémissement de l'air, au moment où je me suis baissé pour renouer mon lacet ?

- Si, confirma une vieille dame. J'ai éprouvé un léger malaise et mes oreilles ont bourdonné... La gauche, surtout, mais ce fut très fugitif.

- La gauche ? répéta Dorval, perplexe, en regardant le siège qu'avait occupé la vieille dame.

Il se replaça exactement où il était au moment de l'incident, c'est-à-dire à deux pas du cadavre qui le séparait du siège de la cliente, et se retourna lentement pour faire face au bâtiment du motel. Des yeux, il traça en oblique une droite partant du point qu'occupaient la tête et particulièrement l'oreille gauche de la vieille dame lorsqu'elle était assise. La ligne, en remontant, traversait sa poitrine, à lui, Dorval et aboutissait – au juger – à une fenêtre du premier étage du motel ; la quatrième en partant de la droite et la seule qui fût entrebâillée.

- Harry, conseilla-t-il, tâchez de savoir qui est cet homme ; regardez son portefeuille avant l'arrivée de Police secours. Je veux vérifier quelque chose...

Il s'élança ensuite vers le bar, gagna le bureau du motel et parla un instant avec le réceptionniste.

- La quatrième fenêtre en partant de la droite ? réfléchit celui-ci en consultant son livre des entrées. C'est une chambre qu'un M. Harold Lindsay a louée dans le courant de l'après-midi. Il vient à peine de sortir, d'ailleurs ; vous l'avez raté d'une minute.

- Lui aussi, rumina-t-il machinalement.

- Pardon ?

- Je dis que c'est dommage. Par l'entrebâillement de la fenêtre, j'ai cru reconnaître en lui une vieille connaissance... Je vous remercie.

Il rejoignit ses amis dans le jardin et Monica le fixa avec inquiétude :

- Vous avez trouvé ce que... vous cherchiez, Ray ?

- Non, pas tout à fait, répondit-il, évasif, en jetant un coup d'œil au médecin qui, appelé par la direction du motel, se relevait après avoir examiné le reporter.

- Cet homme est mort, annonça-t-il. Crise cardiaque, apparemment.

- J'ai jeté un coup d'œil à ses papiers, confia Forrest. Ce reporter travaillait au *Daily News*... Et j'ai trouvé ça dans la poche gauche de son veston, ajouta-t-il à mi-voix en donnant au Français un petit étui de cuir, oblong et plat.

L'étui renfermait un peigne et les débris d'un étroit miroir littéralement réduit en miettes infimes qui tombèrent en pluie dans le creux de la main de Dorval, lorsqu'il l'inclina.

La sirène du véhicule de Police secours créa une diversion. Dorval en profita pour faire couler les débris de verre dans l'étui qu'il empocha ensuite discrètement. Laisant le médecin s'entretenir avec les policiers et les brancardiers, Dorval entraîna ses amis vers le parking, au-delà du jardin :

- Ce reporter n'est pas mort d'une crise cardiaque *ordinaire* et vous allez comprendre pourquoi. Au premier étage du motel, une seule fenêtre est entrebâillée. En traçant une droite imaginaire depuis cette fenêtre, la droite en question passait par ma poitrine... Du moins, elle aurait dû passer par ma poitrine si je ne m'étais pas baissé pour renouer mon lacet ! A cet instant précis, le reporter, quittant la table voisine de celle de la vieille dame, se trouva entre elle et moi... et reçut alors ce qui m'était destiné !

- On aurait donc tiré sur vous avec une arme silencieuse ? s'écria la jeune femme, affolée rétrospectivement. Pas avec un pistolet, pourtant, puisque la victime ne portait aucune blessure apparente.

- En effet, Monica, ce n'était pas une arme normale. Cette arme utilisait des vibrations, en guise de projectiles ; des ultra-sons, j'imagine, qui réduisirent en miettes le petit miroir du reporter et bloquèrent son cœur, paralysant ses fibres cardiaques.

- Une arme inconnue de nous, murmura Forrest, soucieux. Vous pensez aux... Extra-Terrestres, Ray ?

- Je ne sais que penser, Harry. Tout est possible, mais Harold Lindsay, le type qui occupait la chambre du premier étage – d'où semble bien être parti ce flux ultrasonique – était un homme comme vous et moi. Il a loué cette chambre – numéro quatorze – dans le courant de l'après-midi et venait de sortir – comme par hasard – une minute après l'attentat.

- Et en voulant vous tuer, il a descendu ce journaliste qui passait malencontreusement entre vous et la table où vous étiez allé prendre la chaise ! Oh ! Ray, soupira la jeune femme en lui prenant le bras, émue. Et dire que vous pestiez depuis quarante-huit heures contre vos lacets ! Ce sont eux qui vous ont sauvé !... Mais pourquoi a-t-on voulu vous supprimer ?

- Je ne voudrais pas être un prophète de malheur, Monica, mais vous et Harry êtes aussi visés. A cause de la publication de cette photo dans la presse, je le crains. Cela m'incite à penser que le meurtrier est bel et bien né sur cette planète ! et le diagnostic du médecin sera certainement confirmé par l'autopsie : crise cardiaque. Cela ne vous dit rien ?

- Bon Dieu ! s'exclama l'Américain. C'est d'une crise cardiaque dont sont morts, ces dernières années, nombre de spécialistes en ufologie !

- Exactement, Harry ! Et allez donc chercher quelque chose d'anormal à ce genre de mort, à notre époque ! Qui songerait à une arme ultra-sonique bloquant les fibres du muscle cardiaque ?

- Le sinistre Groupe Spécial 54/12, hein ? fit l'Américain. Ce service *Top Secret* auquel Smith avait implicitement fait allusion, deux ans avant sa mort. Un livre curieux a été publié aux *States*, en mai 1964, sous le titre « *Le gouvernement invisible* », relatant la création, durant le mandat du président Eisenhower, d'un service connu sous le nom-code 54/12 et chargé des opérations les plus confidentielles, ignorées même de la CIA¹⁴. Ce groupe détiendrait la puissance cachée d'un gouvernement invisible, autorité supra-nationale qui agirait dans l'ombre du Conseil National de Sécurité, voire, à l'insu peut-être de celui-ci.

- Et la liquidation des ufologues approchant de trop près la vérité entrerait dans ses attributions, conclut Dorval.

- Si votre hypothèse est la bonne, Ray, ce ne sont pas des gilets pare-balles qui nous protégeront, dans l'éventualité où nous figurerions sur la liste du Groupe 54/12 ! Quant à nous, Monica, si vous voulez mon avis : quittez Los Angeles et même les *States*. Regagnez l'Italie ! Vous y serez sans doute plus en sécurité qu'ici.

Elle haussa les épaules, nerveuse, malgré ses efforts pour cacher son inquiétude :

- C'est vous qui le dites. En rentrant chez moi, je ne ferai que reculer l'échéance, si ce groupe a décidé de nous supprimer, tous les trois.

- Monica a raison, Harry. Le 54/12 – lui ou tout autre service chargé de ces basses besognes – opère sur la Terre entière. Wilbert Smith a été supprimé au Canada ; le Dr Olavo Fontes, professeur dans une faculté de médecine au Brésil, est mort d'un « cancer galopant »¹⁵, comme tant d'autres et notamment Waveney Girvan, à Londres, le dynamique rédacteur en chef de la *Flying Saucer Review*¹⁶. Quant au général Ailleret, qui avait annoncé son intention de créer une commission d'enquête efficace sur les soucoupes volantes, il a péri dans un accident d'avion avec sa famille. Certes, l'accident fut parfaitement « expliqué », mais il n'en demeure pas moins que le général français Ailleret n'est plus. Un accident vraiment opportun !

Et les savants, les autorités continuent de bêler, de vitupérer contre d'imaginaires soucoupes et contre ceux qui luttent pour faire triompher la vérité, sans se douter un seul instant qu'ils se rendent ainsi complices de cette mystérieuse organisation : le Groupe Spécial 54/12 !

Non, Harry, personnellement, j'ai décidé de passer une quinzaine en Californie et je n'en partirai pas avant le délai que je me suis fixé ; à moins que...

- A moins que le 54/12 hâte votre départ pour un monde meilleur ! soupira l'Américain. Je vous comprends et j'avoue qu'à votre place, j'agirais pareillement. Mais, bon Dieu ! s'emporta-t-il. Ne trouverons-nous pas le moyen de démasquer ces assassins, de jeter à la face du monde leurs agissements criminels ?

- Nous pouvons essayer, réfléchit Dorval. En profitant de notre conférence de presse, par exemple ? Les journaux publieront nos déclarations ; la radio, la télévision diffuseront nos interviews et nous ne mâcherons pas les mots. Mais, en fin de compte, de quelle preuve disposons-nous ? D'aucune ! Il y a bien ce miroir et un examen de laboratoire permettrait peut-être de déceler la nature de ce qui a provoqué sa désagrégation. Mais est-ce suffisant ?

- Peut-être pas, reconnut Forrest. Nous devons cependant rendre publiques nos conclusions ; il y va même de notre intérêt personnel. Car, en révélant le mode d'action du 54/12, celui-ci hésitera probablement à provoquer chez nous ces pseudo-infarctus !

¹⁴ Consulter à ce sujet l'article *U.F.O.'s and governmental secrecy* paru en décembre 1964 dans *Saucers News*.

¹⁵ Authentique.

¹⁶ Et dont tous les dossiers avaient disparu : simple coïncidence, bien sûr ! La revue continua cependant de paraître à son siège habituel : 21, Cecil Court, Charring Cross Road, London WC 2, England.

- Mmm, mmm, rumina Monica, dubitative. S'ils veulent vraiment se débarrasser de nous, ils trouveront autre chose. L'astrophysicien Morris Jessup n'a-t-il pas été « suicidé » ? On retrouva son corps dans sa voiture, un tuyau en plastique reliant le pot d'échappement des gaz à l'intérieur du véhicule soigneusement fermé. Le malheureux avait soi-disant laissé tourner le moteur pour s'asphyxier¹⁷. Lui qui luttait courageusement pour faire la lumière sur les disques volants ! Et après tant d'années de recherches, il se serait suicidé sans même laisser une lettre, un cri d'alarme destiné aux autres chercheurs ? C'est invraisemblable !

- Tout à fait mon avis, opina Raymond Dorval.

Il hésita, soucieux, et se décida finalement à ajouter :

- Je vais vous faire une proposition, mes amis. Si vous la jugez trop risquée, nous l'abandonnerons, mais j'en serais désolé car l'occasion est vraiment trop belle. Voilà mon plan...

*

Dix minutes plus tard, Raymond Dorval entra dans le hall du motel. Il s'enquit auprès du réceptionniste d'un courrier important attendu et tendit la main pour prendre au tableau la clé de son studio. A ce moment-là, sortant du bar d'un pas rapide, Monica heurta la table basse du hall à laquelle Forrest était installé, faisant choir son verre de scotch qui se brisa sur le carrelage.

Le Français se retourna, se hâta vers elle, tandis que les clients présents dans le hall se retournaient eux aussi, intrigués par ce vacarme.

- Vous ne vous êtes pas blessée, Monica ?

- Non, Ray. J'ai été très maladroite... Excusez-moi, Harry. Je suis navrée... Oh ! Votre pantalon ! Quelle idiote je fais !...

- Ce n'est rien, sourit-il en essayant de tordre le tissu maculé de whisky. Le bas de votre robe aussi est taché.

- Venez dans ma chambre, proposa le Français. Avec de l'eau chaude, on doit pouvoir limiter les dégâts...

Ses amis le suivirent mais, parvenus au premier étage, au lieu de gagner le studio du Français, celui-ci les entraîna vers la chambre n° 14 dont il avait discrètement pris la clé, sur le tableau de la réception, à la faveur de l'incident habilement créé par Monica. Assurés de trouver la chambre vide, ils y pénétrèrent et en refermèrent aussitôt la porte.

Une valise était posée sur la table, à côté du lit et, sur une étagère de l'armoire, ils ne trouvèrent qu'une caméra reliée par un fil en tire-bouchon à une sacoche de cuir munie d'une courroie.

- Sans intérêt, fit Dorval en refermant l'armoire. Monica, allez jeter un coup d'œil dans la salle de bains. Nous nous occupons de la valise. Si ce Harold Lindsay est un homme du 54/12, nous devrions trouver son arme... A moins qu'il ne l'ait emportée avec lui.

- Peu probable, Ray, objecta l'Américain. Une arme expulsant un flux d'ultra-sons, cela doit être beaucoup plus volumineux qu'un simple automatique.

La valise n'était pas fermée à clé. Soigneusement, sans modifier la disposition des objets qu'elle contenait, ils la fouillèrent, palpèrent les effets, le pyjama, la trousse de toilette, sans rien trouver qui ressemblât à une arme volumineuse.

Monica revint, les mains vides :

- Rien dans la salle de bains.

C'est alors qu'un déclic joua dans la mémoire de Dorval :

- Mais oui, bon sang !

Il ouvrit de nouveau l'armoire et transporta sur le lit la caméra reliée par le fil tire-bouchonné à la sacoche en cuir noir.

¹⁷ Authentique. L'auteur est de ceux avec qui M. K. Jessup correspondait et rien, dans ses lettres, n'autorisait à craindre la moindre idée de suicide. Ses proches, toutefois, notèrent chez lui, les derniers temps, une sorte d'angoisse inexplicable...

- Quelque chose me turlupinait, depuis un moment. Je viens seulement de réaliser qu'il s'agissait d'une anomalie : cette caméra n'a besoin d'être reliée à la sacoche-batterie électrique que si elle est équipée d'un flash, d'un projecteur. Et ce n'est pas le cas !

- Vous croyez que cette caméra ?...

- N'est qu'une apparence de caméra, oui, Harry, et nous allons le vérifier tout de suite. Ecartez-vous, conseilla-t-il en débloquent la paroi latérale.

Le couvercle enlevé révéla un mécanisme complexe mais aucune bobine de film, ainsi d'ailleurs qu'ils s'y attendaient. Il remit en place le rectangle de métal et étudia la poignée, la touche du déclencheur, puis la sacoche renfermant la batterie d'alimentation.

Passant la courroie de la sacoche à l'épaule et prenant en main la caméra, il gagna la salle de bains, suivi par ses amis intrigués, impatients aussi.

- Monica, soyez gentille et déposez le verre à dents par terre, près de la baignoire.

La jeune fille obéit et revint se placer derrière le Français. Celui-ci mit en circuit la batterie et surveilla la lampe-témoin rouge visible par une « fenêtre » pratiquée dans le rabat de la sacoche. Quand le voyant rouge s'alluma, il colla son œil à l'ocilleton de la caméra, visa le verre et enfonça la touche du déclencheur. Instantanément, le verre se brisa en miettes ! Le flux d'ultra-sons avait à peine fait vibrer l'air sur son passage.

- Si vous vouliez une preuve, la voilà ! C'est avec ça, avec cette arme habilement camouflée dans une caméra, que les hommes du 54/12 suppriment les gêneurs de notre espèce ! Belle pièce à conviction !

Il débrancha le câble de connexion, retourna la caméra et montra une plaque d'aluminium :

- Une inscription bien anonyme : Mod 5, Dayton, Ohio. Ce « modèle Cinq » est donc une arme, nouvelle, certes, mais parfaitement terrestre. Et Dayton, Ohio, ça ne vous dit rien, Harry ?

- Un peu, oui ! s'exclama l'Américain. C'est là le siège de l'A.T.I.C.¹⁸ et du défunt *Project Blue Book* qui, avant la création de la nouvelle commission-bidon instaurée sur ordre de l'ex-président Johnson, feignait de chercher la solution du mystère des disques volants !

- Et nous retombons là, de nouveau, sur une victime du 54/12 avec la mort – par « crise cardiaque », naturellement ! – du capitain Edward G. Ruppelt qui dirigea le *Project Blue Book* et qui eut l'imprudence, après avoir démissionné de ce service, de publier un livre sur ce sujet tabou¹⁹ !...

- Ce maudit groupe a donc à son actif une belle hécatombe ! souligna Monica, mal à l'aise en regardant avec inquiétude l'arme que le Français tenait encore dans ses mains. Vous feriez bien de cacher soigneusement cette pseudo-caméra.

- Nous l'emporterons chez moi, proposa Forrest. Venez tous les deux, nous dînerons à la fortune du pot.

- D'accord, accepta Dorval. Je vais d'abord à ma chambre récupérer mon attaché-case pour ne pas sortir du motel avec cet attirail.

Alors que, sur la pointe des pieds, ils retraversaient la chambre, un craquement léger leur parvint, très proche. Ils s'arrêtèrent net, retenant leur souffle. La poignée de la porte tournait, lentement, très lentement : Harold Lindsay, l'agent du 54/12, revenait, sur ses gardes après avoir constaté la disparition de sa clé, sur le tableau de la réception !

- Vite, cachez-vous dans la salle de bains, chuchota Monica. Laissez-moi faire. Je m'occupe de lui...

¹⁸ Aero-Space Technical Intelligence Center. (Centre de Renseignement Technique Aérospatial.)

¹⁹ Authentique.

CHAPITRE IV

Harold Lindsay, le locataire de la chambre 14, jeta un coup d'œil dans le couloir et, avec d'infinies précautions, il tourna la poignée de la porte. Dans sa main gauche, il tenait un Colt 11/25 au canon prolongé d'un silencieux.

La poignée tournée à fond, il exerça une légère pression et l'huis s'ouvrit lentement. Ce qu'il aperçut par l'entrebâillement le laissa pantois et il pouffa en silence. Fausse alerte ! Il passa dans sa ceinture l'encombrant automatique, reboutonna sa veste et observa un instant encore la jeune femme nonchalamment assise en tailleur sur son lit ! Adorable spectacle que cette jolie fille vêtue – si peu ! – d'une minirobe et se limant paisiblement les ongles en fumant une cigarette ! Ses chaussures traînaient sur la carquette et sur le lit, à côté d'elle, son sac était ouvert, laissant voir un paquet de cigarettes M.S., un tube de rouge à lèvres, un briquet, un vaporisateur Bellodgia ; rien que de bien innocent.

Lindsay entra dans sa chambre et lança d'un ton ironique :

- J'espère que je ne vous dérange pas ?

Monica cilla à peine et le gratifia d'un sourire équivoque en levant vers lui des yeux de biche aux abois :

- Pas du tout. J'ai presque terminé... Bonjour.

Et de ranger négligemment la lime à ongles dans son sac avant d'ajouter :

- A mon tour de vous demander si je ne vous dérange pas ?

L'aplomb de la jeune femme ne suffit point à le convaincre tout à fait : était-elle vraiment ce qu'elle semblait être ?

- Nous nous sommes déjà vus, non ? questionna-t-il d'une voix neutre.

Monica arrondit les épaules :

- Ça se pourrait bien. Je suis ici depuis quarante-huit heures. Le hasard de... mon métier m'a fait rencontrer un cinglé qui rêve de martiens et de soucoupes. Dans ce motel, il y a une sorte de congrès où des gars venus d'un peu partout discutent de ce genre d'histoire en proclamant leur désir d'amour cosmique avec les petits bonshommes des soucoupes. Et moi, l'amour cosmique, vous savez, fit-elle avec un geste éloquent de la main pour marquer son insouciance. Tout ça pour vous dire que j'en ai ma claque et que j'aspire à changer de crémerie ! Vous...

Elle s'interrompit et le fixa d'un air soupçonneux :

- Eh ! Ne me dites pas que, vous aussi, vous en pincez pour la vaisselle volante ?

La question le fit sourire et il secoua négativement la tête.

- Ah ! Bon, soupira-t-elle. J'aime mieux ça... Vous m'emmenez prendre un verre, au bar ?

- Nous avons tout le temps, non ?

- Sûr, mais j'ai soif.

- Qu'à cela ne tienne, mignonne, fit-il en s'approchant du téléphone mural. Je vais demander qu'on nous monte une bouteille de scotch.

Un ordre claqua dans son dos :

- Ne bougez pas, Lindsay ! Vous boirez plus tard !

Il fit volte-face en portant la main à sa ceinture mais n'acheva pas son geste : pétrifié de stupeur, il dévisageait ces deux hommes dont l'un – celui qu'il avait raté ! – le tenait en joue avec sa propre « caméra ». Monica avait sauté du lit, raflé ses chaussures et s'était précipitée vers eux.

Dorval, l'index sur le déclencheur, fixait le tueur avec, dans le regard, une lueur de haine qui l'incita à la prudence, ce qui ne l'empêcha point de crâner :

- Et vous pensez qu'en me descendant vous arrangeriez vos affaires, Dorval ?

- Avouez qu'en tout cas cette éventualité n'arrangerait pas les vôtres !

- Soit. Que proposez-vous ? questionna-t-il, impassible, à présent.

- Parlez-nous un peu de votre Groupe 54/12 ? Pourquoi avez-vous essayé de me descendre avec cette... fausse caméra ?

Il eut un rire sarcastique :

- Vous lisez trop de comics et d'histoires de soucoupes, Dorval. J'appartiens, en effet, à ce service de sécurité, mais je ne vois pas ce que vous voulez dire en m'accusant d'avoir voulu vous descendre avec cette innocente caméra. Je m'en sers pour filmer les suspects, tout simplement.

- Et les suspects cessent alors de l'être, frappés d'une crise cardiaque ! jeta Harry Forrest. Nous en connaissons un rayon, Lindsay, inutile de bluffer !

- Vous soutenez que cette caméra n'est pas une arme ultra-sonique ? ironisa le Français. Vous ne verriez donc pas d'inconvénient si je pressais le déclencheur pour vous... filmer ?

Malgré l'air conditionné de la chambre, l'agent du 54/12 sentit la sueur perler à son front et il capitula :

- OK. Vous avez eu le temps d'examiner cette caméra et avez pigé ce qu'elle dissimule. Et maintenant ? Vous fanfaronnez mais vous ne me descendrez pas : vous êtes des chercheurs, des scientifiques, dans votre genre, mais pas des assassins. Vous ne tueriez pas un homme sans défense.

- C'est vrai, mais nous agissons en état de légitime défense.

Il écarta les mains, avec une moue étonnée :

- Je ne vous menace pas !

- Non, mais vous avez tenté de m'abattre, tout à l'heure, depuis cette fenêtre ! répliqua Dorval. J'agis donc en état de légitime défense... à retardement ! Et puis, Lindsay, il y a ceux que vous ou les vôtres avez abattus de la même façon, avec ce type de caméra truquée ! Ou avec d'autres procédés qui provoquent des cancers galopants... lorsque vous ne suidez pas vos victimes... Et cessez de tripoter le bouton de votre veston ! gronda-t-il.

Monica intervint :

- Ce n'est pas son bouton qui le préoccupe, Ray, mais le pistolet à silencieux passé dans sa ceinture !

- Ah ? Vous voyez, Lindsay ? Vous cherchez à gagner du temps et comptez sur un moment d'inattention de notre part pour...

Le fameux instant d'inattention faillit bien se produire : un grondement souterrain éclata, faisant vibrer les vitres et agitant le parquet.

L'agent du 54/12 sut mettre à profit la seconde de surprise causée par ce nouveau séisme pour arracher le pistolet de sa ceinture. Mais avant qu'il ait pu le sortir complètement le Colt prolongé du silencieux, Dorval avait pressé le déclencheur de la pseudo-caméra. Frappé en pleine poitrine par le flux ultra-sonique, Lindsay ouvrit la bouche dans un râle et s'effondra, les yeux désorbités, sur la moquette.

- Fichez le camp ! ordonna le Français en se baissant pour récupérer le pistolet de l'agent spécial.

Sourde à ce sage conseil, Monica, malgré les grondements sinistres qui s'intensifiaient, malgré les trépidations des vitres et des murs, alla vider le cendrier dans la cuvette des toilettes pour faire disparaître son mégot taché de rouge à lèvres !

Dorval la prit par le bras et l'entraîna en courant :

- Tu ne pouvais pas « piquer » le mégot, au lieu de perdre des secondes précieuses à faire ce manège ?

Elle parut surprise, non point du tutoiement – ce n'était pas le premier de la part de son collègue français – mais de la justesse de sa remarque :

- Et toi, Ray, pourquoi n'y as-tu pas pensé plus tôt ?

Il négligea de répondre, bousculés qu'ils étaient dans l'escalier par des gens affolés, terrorisés par ce tremblement de terre, le second survenu dans la même journée en cette région de la Californie.

Le parking était envahi par une foule de personnes désemparées venues chercher refuge dans cette zone dépourvue de constructions. Dans l'affolement général, nul ne songeait à s'étonner de cette caméra que portait Dorval, avec son câble de connexion relié à une batterie électrique. Au reste, seul un amateur avisé aurait pu noter cette anomalie chez une caméra dont le micro-moteur alimenté par des piles incorporées, n'avait aucun besoin d'une alimentation supplémentaire ! Et un amateur

cinéaste, aussi avisé fût-il, aurait surtout songé à déguerpir dans l'affolement général suscité par ce tremblement de terre !

Ils s'installèrent dans la Chrysler bleue de Forrest et baissèrent les vitres pour regarder autour d'eux avec anxiété. Apparemment, le séisme avait cessé, mais son intensité semblait avoir été supérieure à celle du précédent. Des vitres s'étaient brisées, aux fenêtres et une enseigne publicitaire, arrachée d'un mur, s'était écrasée sur le capot d'une voiture.

- Ce coup-ci, c'était plus sérieux, grommela Forrest. En Californie, les secousses sont relativement fréquentes, mais elles n'affectent généralement que les sismographes et ne causent pratiquement pas de panique.

- Fort heureusement, ce tremblement de terre n'était pas aussi fort que celui de Frisco, en 1906, nota Raymond Dorval.

- Il y eut sept cents morts et un incendie colossal détruisa ce qui restait de la ville, précisa l'Américain. Mes grands-parents en parlaient souvent pour avoir vécu ce drame épouvantable.

- Le nôtre aura causé au moins une victime..., terrassée par une crise cardiaque dans sa chambre du *Verdugo-Motel*, fit négligemment le Français.

- Parbleu, oui ! s'exclama la jeune femme. Je n'avais pas songé à cette « incidence » qui simplifiera l'enquête de la police !

Harry Forrest se montra moins optimiste :

- Le 54/12 ne sera pas dupe, Monica. Il trouvera bizarre qu'un de ses agents soit mort d'une crise cardiaque après s'être fait voler sa caméra ! Tu ne raisonnerais pas ainsi, Ray ? fit-il en usant à son tour du tutoiement.

- C'est probable. Et cela ne nous mettra pas à l'abri des représailles. Toutefois, si nous restons vigilants, nous avons une chance, maintenant que nous possédons ce Colt... et cette machine à fabriquer des infarctus !

La nuit était tombée et les gens, peu à peu, avaient réintégré le bar ou leur chambre du motel pour se préparer à dîner.

Forrest sortit du parking et emmena chez lui ses invités. Tout en roulant, ils purent se rendre compte à quel point le séisme avait été plus important que celui de la matinée. Des fissures, des lézardes apparaissaient aux façades de certains immeubles. L'un d'eux, vétuste, s'était partiellement effondré et des équipes de secouristes fouillaient les décombres. La rue barrée par une corde tendue, ils durent faire marche arrière et emprunter un autre chemin pour gagner la San Fernando Road où demeurait l'Américain.

Au dix-neuvième étage d'un immeuble cossu, ils pénétrèrent dans l'appartement de ce dernier qui se mit à maugréer sitôt après avoir éclairé le lustre du living. Jetés à bas d'une étagère, des bibelots gisaient sur le parquet, brisés ; une vitre de la baie s'était étoilée depuis son angle inférieur droit. Au pied du bahut en chêne clair, l'Américain ramassa une très belle lanterne de fer, cylindrique, ornée de cabochons en verre coloré encastrés dans la masse du métal dont la rugosité ajoutait à l'effet décoratif de l'ensemble juché sur trois pieds.

Il remit debout le luminaire et récupéra les cigarettes M.S. éparpillées sur la table basse, hors du coffret renversé.

Le buzzer de la porte d'entrée grésilla et l'Américain annonça, en allant ouvrir :

- Ce doit être Irina. Je l'avais aussi invitée à partager notre repas, à la fortune du pot, ajouta-t-il en français.

C'était elle, en effet, plus ravissante que jamais avec ses longs cheveux blonds, ses yeux gris-bleu et vêtue d'une robe au décolleté généreux qui ne provenait sûrement pas du *Goum*²⁰. Elle embrassa du regard le living, fixa un instant les débris des statuettes éparpillées sur le sol et soupira :

- J'avoue avoir eu très peur, ce soir, lorsque la terre a de nouveau tremblé. Dans le quartier de mon hôtel, il y a quelques dégâts, aussi. Un balcon s'est détaché, tuant une personne qui s'enfuyait, malheureusement en courant sur le trottoir et non pas au

²⁰ Grand magasin de Moscou.

milieu de la chaussée. Les rues sont jonchées de débris de corniches, de gravats et j'ai eu du mal à trouver un taxi.

- Vous êtes géophysicienne, Irina, que pensez-vous de ces deux séismes dans une même journée ?

- Je ne vous l'apprends pas, Harry : la Californie est réputée pour son instabilité occasionnelle. Néanmoins, depuis la catastrophe de San Francisco en 1906, votre pays n'avait plus connu de telles secousses. Il faudra attendre les conclusions des sismologues pour être fixé sur l'épicentre ; rien ne nous dit qu'il s'agit d'un foyer superficiel situé en Californie. Peut-être est-il, tout au contraire, fort éloigné et nous avons subi le contrecoup d'un tremblement de terre dont l'épicentre est à des milliers de kilomètres d'ici.

En voyant leur hôte déboutonner sa veste, retirer de sa ceinture le Colt 11/25 et de sa poche intérieure le volumineux silencieux, la jeune Russe roula des yeux effarés :

- Harry ! Vous sortez armé, à présent ?

- Je *rentrais* armé, Irina, corrigea-t-il, allant déposer son arsenal dans un tiroir du bahut. C'est un souvenir – l'un des souvenirs ! – que nous ramenons de cette seconde journée de notre Convention. Nous vous conterons nos mésaventures tout à l'heure. Pour l'instant, je vais préparer le dîner.

Monica prit le bras de la jeune Russe et décréta :

- Le dîner, c'est une affaire de femmes ! Mais tu peux venir avec nous, Harry, à condition de ne pas nous encombrer, dans la cuisine ! Tu resteras dans un coin pour expliquer à Irina notre... petit coup de commando improvisé !

Dans un pays régi par le matriarcat, cette décision sans appel le surprit à peine !...

*

Au cours du repas, le bulletin du Journal Télévisé leur apprit que le séisme, outre des dégâts matériels relativement négligeables, avait fait cependant sept victimes à Los Angeles, auxquelles devaient s'ajouter la mort subite de nombreux cardiaques, terrassés par la peur. Sans doute Harold Lindsay, l'agent du 54/12, figurait-il au nombre de ces victimes !

L'épicentre du séisme se situait dans le Pacifique, à 500 kilomètres seulement au sud-ouest de San Diego. La plupart des villes côtières de la Californie avaient été touchées sans subir pourtant de très graves dommages. Le commentateur annonçait également que d'autres tremblements de terre avaient été enregistrés, en Afrique du Nord, mais aussi en Sicile où Taormina, Palerme et Syracuse avaient vu s'effondrer plusieurs vieux immeubles ; en Inde, l'on signalait un millier de morts et l'on était sans nouvelles d'une bourgade iranienne, partiellement détruite selon les premières observations d'un avion de reconnaissance.

- C'est tout de même curieux, cette recrudescence d'activité sismique, nota Harry Forrest, en faisant circuler son paquet de M.S.

Sa remarque resta sans écho car des parasites venaient de perturber l'image et le son du téléviseur ; conjointement, une chute de tension fit baisser la lumière du lustre. Sans s'être concertés, ils tournèrent la tête vers la baie vitrée, puis se levèrent, gagnèrent la loggia pour observer le ciel nocturne.

- Sapristi ! s'écria Dorval. Regardez vers la Grande Ourse !

Une vingtaine de disques lumineux, verdâtres, grossissaient rapidement et semblaient foncer sur Los Angeles ! Les appareils discoïdaux s'écartèrent les uns des autres pour former un immense cercle, à la verticale de la vaste cité californienne dont toutes les lumières – fenêtres, lampadaires, enseignes au néon – ne répandaient plus qu'une clarté diffuse.

De la formation circulaire, un disque s'était détaché dont la teinte émeraude virait au rouge vif tandis qu'il descendait dans le plus parfait silence. Il amorça un virage à angle droit, passa à moins de cent mètres du balcon et se dirigea vers Stough Park. Harry Forrest avait abandonné la loggia pour se précipiter dans son bureau. Il en revint muni d'un appareil photo sur lequel il vissa un téléobjectif.

- Bizarre, murmura Dorval. L'engin détaché de l'escadrille vient de s'immobiliser à la verticale de Stough Park.

- Tiens, prends mon appareil et photographie tout ce qui te paraît intéressant. J'ai un film de trente-six vues. Je vais, pendant ce temps, chercher des jumelles.

Un instant plus tard, il retrouva le Français, l'œil rivé à l'oculaire et observant à travers le téléobjectif l'appareil solitaire qui plafonnait au point fixe.

- Le disque descend lentement, Harry. Tu l'as dans tes jumelles ?

Après avoir fait la mise au point, l'Américain répondit :

- Il s'écarte du parc et descend vers Walnut Avenue !

- Walnut Avenue ? s'exclama Irina Taganova en pâlisant. Mais c'est là que se trouve notre hôtel, Harry !

- Une coïncidence, peut-être ? émit Dorval, sans grande conviction en braquant l'appareil à téléobjectif dont il se servait comme d'une longue-vue.

Ce à quoi il pensait, sans avoir osé le formuler à haute voix, se produisait : le disque volant venait de s'immobiliser sur le toit d'un immeuble en répandant autour de lui un large halo de lumière rouge.

- Pas de doute ! confirma l'Américain. C'est bien sur le toit de l'hôtel que l'engin a atterri !

La jeune Russe se mordilla les lèvres, angoissée en songeant à ses collègues du Collège invisible...

*

Les lumières faiblissaient dans le grand hall du *Walnut-Hotel* animé par le va-et-vient des clients, de même que dans le bar voisin et la salle de restaurant.

Ignorant tout de la cause de cet « incident technique », le réceptionniste esquissa un sourire d'excuse à l'adresse des deux clients qui venaient d'arriver et se pencha davantage sur son livre pour inscrire leurs noms. L'obscurité croissante le força à allumer une lampe-torche pour achever sa besogne tout en déclarant avec confiance :

- Le courant sera sûrement rétabli dans quelques minutes, Messieurs. Je vais vous demander de patienter un peu, dans le hall. L'ascenseur est naturellement hors service du fait de cette chute de tension.

Il loucha soudain sur le faisceau de la torche électrique : le cône de lumière avait pris une curieuse teinte verte ! Le réceptionniste regarda autour de lui, décontenancé : les filaments des ampoules des lustres, des appliques et même les tubes au néon – un instant plus tôt à peine rougeoyants – rayonnaient à présent cette étrange luminescence verdâtre²¹.

Les clients qui erraient, étonnés, dans le hall, s'entre-regardaient, imprégnés de la tête aux pieds par cette fantasmagorique lueur émeraude. Ils s'interpellaient, échangeaient des propos dont l'ironie factice dissimulait une sourde inquiétude. Une inquiétude qui tourna rapidement à la panique lorsqu'ils se sentirent envahis par un trouble indéfinissable. Les uns et les autres éprouvaient de la difficulté à s'exprimer ; leurs pensées devenaient confuses et, bientôt, d'un pas chancelant, ils cherchèrent à gagner les fauteuils du hall. Certains y parvinrent, s'y laissèrent choir lourdement, mais beaucoup d'autres, frappés d'un inexplicable malaise, s'affaissèrent, inertes, sur le sol.

Au quinzième étage du grand hôtel, huit portes s'étaient ouvertes, simultanément : les huit membres du Collège invisible venaient de quitter leurs chambres. Seule demeurait fermée – et pour cause ! – celle d'Irina Taganova.

Tels des automates, sans échanger un mot ni un regard, les huit hommes, en file indienne, gravirent les marches de l'escalier à demi plongé dans l'obscurité. Deux d'entre eux, en pyjama, portaient une robe de chambre ; les six autres étaient encore en tenue de ville, mais l'un d'eux avait dénoué sa cravate, ôté ses boutons de

²¹ Un phénomène analogue (mais qui affecta aussi la flamme des cierges et des bougies !) fut effectivement constaté, lors du survol d'une localité brésilienne par un O.V.N.I.

manchettes et ses chaussures. Manifestement, il avait été frappé par cette étrange hébétude alors qu'il se dévêtait et s'apprêtait à se mettre au lit.

Dans l'escalier, la cohorte silencieuse gravissait les marches, enjambait parfois le corps d'un homme ou d'une femme – client ou personnel de l'hôtel – sans paraître y prêter la moindre attention.

Parvenus au vingt-cinquième et dernier étage, les savants du Collège invisible gagnèrent le toit-terrasse et se dirigèrent alors vers l'appareil discoïdal juché sur son tripode d'atterrissage entre les éléments duquel s'étirait un plan incliné. L'ensemble rayonnait d'une vive lumière verte qui donnait à leur visage et à leurs mains un teint cadavérique. Lorsque le dernier eut franchi l'écouille rectangulaire, la passerelle se souleva, s'escamota dans son alvéole et l'astronef, avec une vibration à peine audible, décolla, puis grimpa à la verticale à une vitesse vertigineuse pour rejoindre la formation stationnaire au-dessus de Los Angeles.

Les appareils rompèrent le cercle, se regroupèrent en escadrille triangulaire et, suivant le disque-leader, ils foncèrent à une fantastique vitesse ascensionnelle pour se confondre bientôt avec les étoiles.

Au fur et à mesure de leur éloignement, les lumières de la grande ville californienne reprirent leur intensité normale tandis que, dans l'hôtel, les innombrables personnes qui avaient perdu conscience reprenaient leurs sens, éberluées, incapables de s'expliquer la cause de ce malaise associé à cette chute du courant électrique.

A un mille de là, sur le balcon d'où ils avaient pu assister à cette scène d'enlèvement peu orthodoxe, Forrest et ses compagnons demeuraient interdits. Avec émotion, la jeune Russe fut la première à rompre le silence :

- Après le professeur Hammerstein, c'est maintenant au tour de nos autres collègues d'être enlevés par les Extra-Terrestres ! Vous avez été bien avisé, Harry, de m'inviter à ce dîner. Sans cela, j'aurais partagé le sort de mes confrères !

- C'est certain, Irina. Mais pourquoi, diable, ces créatures ont-elles kidnappé ces chercheurs, ces savants éminents ? Et justement ceux du Collège invisible, le seul organisme clandestin formé par des hommes de science convaincus de l'origine extra-terrestre des U.F.O.'s ? Ce n'est pas au Dr Jokerst que pareille mésaventure serait arrivée !

- Ces êtres s'intéressent peut-être *seulement* aux savants intelligents ? persifla le Français.

La jeune Russe ne semblait pas avoir saisi le sel de la boutade ; perdue dans ses réflexions, elle fixait sans la voir, la magnifique lanterne qui ornait le bahut, proche du téléphone. Son regard se porta finalement sur le combiné, puis :

- Harry, je vais vous demander la permission d'appeler Jos Rinngold, à New York.

- Je vous en prie, Irina. S'agit-il du célèbre biologiste attaché à la N.A.S.A. ?

- Lui-même, Harry. Jos appartient aussi au Collège invisible.

Elle composa le numéro et attendit, nerveuse, en tambourinant de ses doigts aux ongles nacrés sur les cabochons polychromes de la lanterne. On décrocha enfin et, au bout du fil, une voix féminine hachée par l'émotion demanda précipitamment :

- Allô ? C'est la police ?

D'abord interloquée, Irina détrompa sa correspondante et se nomma :

- Voulez-vous me passer le professeur Rinngold ?

Un bref silence, puis :

- Le professeur n'est... pas ici, madame. Je suis la bonne du professeur Rinngold. Etes-vous... une parente ?

- Une vieille amie, mais que se passe-t-il ? Pourquoi attendiez-vous un appel de la police ?

- Parce que je viens de l'appeler pour...

La voix se brisa dans un sanglot. La géophysicienne, appréhendant le pire, insista :

- Mais parlez donc ! Qu'est-il arrivé au professeur ? Je dois savoir !

- Il vient d'être enlevé par... Vous n'allez pas me croire, madame, je ne puis vous...

- Si, vous devez me faire confiance, je vous en prie ! supplia la jeune Russe. Ecoutez, je crois pouvoir vous aider... Le professeur Rinngold aurait-il été enlevé par... un engin volant de forme circulaire ?

Après un silence, la bonne répondit avec stupeur :

- Comment pouvez-vous savoir cela ?

- Peu importe. Avez-vous assisté à l'enlèvement ?

- Oui, madame. Le professeur avait veillé très tard, en compagnie de deux messieurs qu'il s'apprêtait à raccompagner. L'un était un japonais, l'autre avait un accent espagnol prononcé ; deux savants, comme M. le professeur.

- Leurs noms ! Vous souvenez-vous de leurs noms ?

- Le Japonais, je l'ai oublié. A ce que j'ai compris, il s'occupait d'astronomie, du soleil, il me semble.

- Le professeur Tsunéo Kaïsha ? hasarda la géophysicienne, avec appréhension.

- Je crois bien que c'est ce nom-là, madame. L'autre, l'Espagnol, s'appelait M. Larrañaga. M. le professeur l'appelait par son prénom : Tino.

- C'est le diminutif d'Augustino, murmura Irina, comme pour elle-même. Augustino Larrañaga. Il n'est pas espagnol mais chilien. Dites-moi comment les choses se sont passées...

- Vers une heure du matin, expliqua la bonne, le professeur Rinngold accompagnait ses hôtes vers le garage de la villa où ils avaient laissé leurs voitures. Il y eut une chute de courant, puis un... engin lumineux est descendu du ciel pour se poser, sur trois pieds, au milieu de la pelouse du jardin. Le professeur et ses amis l'avaient regardé atterrir sans pouvoir faire un mouvement ; j'étais moi-même à demi paralysée, par la peur ou, peut-être, par... quelque chose qui provenait de cette... soucoupe ! Mon patron et ses invités, finalement, se sont mis à marcher vers une sorte de plaque en pente qui était descendue de dessous l'engin.

J'ai essayé d'appeler John – c'est mon mari, il est valet de chambre chez le professeur – mais je n'ai pas pu : aucun son ne sortait de ma gorge. Ma vue se troublait, mais j'ai tout de même pu voir – ça j'en suis sûre – M. Rinngold et ses deux amis entrer dans l'appareil par une porte, en haut de la plaque en pente. Aussitôt après, la plaque remontait et la soucoupe s'envolait. La lumière est revenue, mon malaise a cessé et j'ai aussitôt appelé la police... Excusez-moi, madame, je n'ai pas très bien saisi votre nom, tout à l'heure. Pour le cas où on me demanderait qui a appelé, vous comprenez ?

- Je comprends. Je m'appelle...

Forrest, en agitant son index d'une manière impérative, la dissuada de décliner une nouvelle fois son identité. Irina battit des paupières en signe d'acquiescement et ajouta :

- Je m'appelle Rosa Esmeralda.

Elle raccrocha aussitôt et regarda ses amis, bouleversée :

- Cela porte à douze le nombre des membres du Collège invisible enlevés par les Extra-Terrestres ! Car les deux hôtes du professeur Rinngold appartenaient aussi à notre groupe. Tsunéo Kaïsha est astronome, spécialiste du soleil. Larrañaga est volcanologue, à Antofagasta, au Chili.

- Astronomie et sismologie, deux branches opposées seulement en apparence, réfléchit Forrest, intrigué, avant de s'adresser à Dorval. C'est l'un de tes compatriotes, Ray, qui a formulé une intéressante hypothèse sur le rapport existant entre les séismes et les O.V.N.I. ?

- En effet, son auteur – Fernand Lagarde – a mis en évidence la corrélation existant entre ces engins spatiaux et les séismes, mais aussi les failles géologiques qu'ils semblent observer, étudier, voire, inventorier sur notre globe. Un chercheur australien, Fred P. Stone, arrive lui aussi et indépendamment de Fernand Lagarde, aux mêmes conclusions²².

A maintes occasions, d'étranges lueurs, des sortes de globes lumineux ont été aperçus en 1930 au Japon, en 1955 à Orléanville, en 1960 à Agadir et en d'autres parties du monde, cela juste avant ou juste après un séisme²³. En fouillant les archives des siècles écoulés, des constatations analogues ont été faites.

²² Authentique.

²³ Authentique.

L'on sait que les tremblements de terre sont toujours précédés par une variation du champ magnétique local ; il est donc permis de se demander si les occupants des O.V.N.I., ne sont pas en mesure de détecter à l'avance des micro-variations magnétiques annonciatrices de séismes ? Cela expliquerait la fréquente observation de ces disques volants au-dessus des zones qui vont subir des secousses telluriques... et rendrait compte aussi du survol de Los Angeles par plusieurs O.V.N.I., depuis vingt-quatre heures. Journée qui, justement, a été marquée ici par deux secousses, de faible intensité, fort heureusement.

Perplexe, elle aussi, Monica Rimbaldi hasarda :

- Ces engins, la chose est bien connue, occasionnent souvent des perturbations magnétiques et électriques sur leur passage. Dès lors – involontairement sans doute – ces appareils ne pourraient-ils pas être, justement, la cause de certains séismes ?

Dorval secoua la tête, sceptique :

- Je ne crois guère à cette hypothèse, Monica ; les occupants des O.V.N.I. ont prouvé qu'ils connaissaient fort bien notre globe, nos modes de vie, voire les divers dangers auxquels nous devons faire face. S'ils avaient accidentellement provoqué ces tremblements de terre, ils en auraient inmanquablement pris conscience et auraient fait en sorte de ne plus causer de tels accidents. Je ne sais que penser, exactement, de l'intérêt que portent les disques volants à la sismicité du globe... Toutefois, cette énigme a quelque chose d'inquiétant...

- C'est vrai, approuva Forrest, mais cela ne nous explique pas pourquoi le professeur Hammerstein et ses collègues du Collège invisible, logés au *Walnut-Hotel*, ont été enlevés par les Extra-Terrestres ! Sans oublier aussi les trois savants de ce groupe clandestin réunis à New York. Cette série de rapt, Irina, prouve bien que c'est tout le Collège invisible qui est visé. Et si vous ne voulez pas partager le sort de vos collègues, je vous conseille de ne plus retourner à votre hôtel.

La jeune russe cilla, angoissée :

- Mais, Harry, j'ai toutes mes affaires, là-bas ! Mes vêtements, mes...

- Des vêtements, cela se remplace, fit Dorval. Mais si vous retournez au *Walnut*, vous risquez, cette nuit même peut-être, de tomber au pouvoir de ces créatures extra-terrestres. Nous avons la conviction qu'elles ne nous sont pas hostiles, certes, mais reconnaissons honnêtement qu'il s'agit là d'une conviction, pas d'une certitude absolue.

Et puis, vous oubliez une chose : l'enlèvement de vos compagnons aura provoqué une enquête de la police... qui doit se creuser les méninges en se demandant pourquoi huit hommes ont été enlevés, dans leurs chambres ou appartement du quinzième étage et pas ailleurs ! La police aura tôt fait de constater qu'il s'agissait de savants, de chercheurs éminents et elle se posera plus encore de questions sur le motif de leur kidnapping. Tout comme elle s'en posera en constatant que vous, Irina, n'avez pas été enlevée si vous retournez à l'hôtel.

Non, Harry a raison : vous ne pouvez pas vous montrer là-bas. D'ailleurs, nous allons faire une petite expérience et vérifier si mes craintes sont exagérées. Monica, veux-tu appeler le *Walnut* et demander à parler à notre amie ?

La jeune Russe lui communiqua le numéro de l'hôtel et attendit, anxieuse, en prenant l'écouteur tandis que Monica formulait sa demande.

Après un court silence, une voix masculine succéda à celle de l'opératrice :

- Miss Taganova est souffrante, madame. Elle doit garder la chambre et ne peut vous répondre, pour l'instant, toutefois, le médecin l'a autorisée à recevoir des visites. Avez-vous un message à lui laisser ?

- Non, répondit Monica. Dites-lui simplement que son amie... Rosa Esmeralda viendra prendre de ses nouvelles, demain matin. A moins que vous ne me conseilliez de venir immédiatement ?

- Je crois que ce serait préférable, madame Esmeralda. Je lui annonce votre visite...

- C'est ça, à tout à l'heure, fit-elle avant de raccrocher pour ajouter, pince sans rire : compte là-dessus et bois de l'eau fraîche !

CHAPITRE V

La ruse de Raymond Dorval avait démontré d'éloquente façon le bien-fondé de ses soupçons. Irina Taganova paraissait atterrée de se savoir désormais suspecte et recherchée par la police, laquelle, en ce moment même, préparait à son hôtel un piège à l'intention de l'imaginaire Rosa Esmeralda !

Devant sa mine catastrophée, Harry Forrest lui prit la main, la serra doucement dans la sienne :

- Ne dramatisez pas outre mesure, Irina. Vous n'êtes pas seule ni perdue à Los Angeles : nous vous aiderons à vous cacher. En supposant le pire, si vous étiez retournée à votre hôtel, la police n'aurait tout de même pas pu vous rendre complice d'un tel enlèvement.

- Tu n'oublies qu'une chose, Harry, objecta Dorval. Outre la police, il y a le Groupe 54/12 ! Tu penses bien qu'un enlèvement aussi spectaculaire a dû avoir un nombre impressionnant de témoins, attirés tout naturellement à leurs fenêtres par cette chute de tension ! Les agents de ce groupe très spécial ne peuvent pas ne pas avoir, eux aussi, levé le nez en l'air, vu l'escadrille de disques volants dont l'un se détacha pour se poser sur le toit du *Walnut-Hotel*. La suite est facile à imaginer.

- Tu as sûrement raison, Ray, reconnut l'Américain. Et plus encore que la police, le 54/12 doit être sur la piste de notre amie !

Il hésita une seconde et finit par se résoudre à ajouter :

- Au diable les convenances, Irina ! Je vous propose de rester chez moi. J'ai deux chambres d'amis et, à condition de ne pas vous montrer sur le balcon, vous devriez pouvoir être pour un temps à l'abri des recherches. Nul ne sait que nous nous connaissons et ce n'est pas ici qu'on viendra voir si vous y êtes !

- L'idée me paraît bonne, Irina, déclara l'Italienne. Dès demain matin, je viendrai teindre tes cheveux... Les couper, d'abord, pour te faire une coiffure très courte qui modifiera ton aspect. Avec des lunettes à verres fumés, tu pourras même sortir, à condition d'être prudente.

Irina acquiesça mais ne put s'empêcher de caresser machinalement, avec une moue de regret, ses longues mèches blondes.

- Oui, j'imagine ce que vous devez éprouver, sourit l'Américain. Mais si vous êtes ravissante en blonde, pourquoi ne le seriez-vous pas, aussi, en brune ?

Dorval récupéra sur le bahut son appareil, en ôta le téléobjectif qu'il plaça dans son boîtier plastique et soupira, avec un clin d'œil complice à la jeune Italienne :

- Après une telle entrée en matière, nous n'avons plus qu'à filer sur la pointe des pieds, Monica ! Les relations russo-américaines vont sûrement connaître une période de détente !

- Idiot ! protesta – pour la forme et avec un sourire – l'Américain.

- *Douraki !* lança – également pour la forme – la géophysicienne qui ajouta à l'intention de Forrest : cela veut dire aussi idiot en russe, *daragoï*²⁴.

- Et... *daragoï* ? s'étonna-t-il en savourant les effluves de son parfum. Fleurs de Rocaille. Elle préféra attendre le départ de leurs amis pour traduire ce mot dans l'intimité...

*

Le lendemain matin, la presse se faisait l'écho du sensationnel kidnapping des huit savants par un disque volant alors que la ville de Los Angeles était plongée dans une obscurité quasi totale. Les journalistes s'interrogeaient sur les raisons de ce rapt et des événements connexes, non moins étranges, qui l'entouraient, notamment la perte de conscience de tous les occupants de l'hôtel. Les dépêches des agences de presse

²⁴ Chéri.

révélaient, par ailleurs, que, presque au même moment, à New York, trois autres savants, dont un Japonais et un Chilien, avaient subi un sort identique en présence de la bonne du professeur Ringgold, l'attaché au département biologique de la N.A.S.A.

Les journaux se posaient la même question : quelle mystérieuse réunion tenaient donc les huit scientifiques de Los Angeles et les trois de New York ? Y avait-il un rapport entre ces deux rapt et la disparition de nombreux autres chercheurs, de par le monde, durant ces dernières quarante-huit heures ? Car on avait effectivement enregistré la disparition – inexplicable, en l'absence de témoins – non seulement de savants, mais aussi de techniciens, d'ingénieurs, voire d'artistes peintres, de cinéastes ou reporters célèbres. Même les milieux religieux n'avaient pas été épargnés par cette épidémie et on signalait aussi la disparition d'un évêque, d'un rabbin et de deux pasteurs !

Une double énigme irritait notamment les enquêteurs de Los Angeles : dans la chambre de l'un des disparus avait été découvert un récepteur-radio, modèle de l'armée, connecté à un magnétophone, mais aucune bande magnétique. A quoi ces appareils avaient-ils pu servir et qu'étaient devenues les bandes enregistrées dont les boîtes, vides, se trouvaient empilées auprès du magnétophone ?

L'autre énigme concernait la géophysicienne soviétique Irina Taganova, qui logeait au même quinzième étage et appartenait, sans aucun doute, à cette équipe de savants internationaux. L'enlèvement de ces derniers avait eu de très nombreux témoins qui, des quartiers environnants, observèrent la scène à l'aide de jumelles. Aucun d'eux ne mentionnait la présence d'une femme parmi les huit personnes qui, sur le toit de l'hôtel, gravirent le plan incliné menant au cœur du disque volant. Or, la géophysicienne soviétique n'avait pas reparu au *Walnut*. Aurait-elle, de l'extérieur, suivi elle aussi les péripéties de ce kidnapping et, terrorisée à l'idée de subir le même sort, aurait-elle décidé de se cacher ? Retenant cette hypothèse, la police lançait un appel à Irina Taganova en lui enjoignant de venir sans délai se mettre sous sa protection.

Harry Forrest abandonna sur la table du living les journaux qu'il venait de lire ; il se promettait de débrancher le circuit d'émission installé dans la salle du *Verdugo Motel* où, cet après-midi, se déroulerait la conférence de presse clôturant la convention. Il ne faisait, en effet, aucun doute que la police resterait à l'écoute du fameux récepteur trouvé au *Walnut*, et ce, sur la longueur d'onde indiquée par l'aiguille du cadran !

Depuis la salle de bains lui parvint la voix de Monica Rimbaldi, venue dès neuf heures du matin pour exercer ses talents d'artiste capillaire « amateur » sur la personne d'Irina Taganova !

- Tu peux venir, Harry, l'opération – sans douleur – est terminée.

Il resta sur le seuil de la salle de bains à admirer l'étonnante métamorphose de la jeune femme qui venait de quitter le casque-séchoir. Ses longues mèches blondes n'étaient plus qu'un souvenir, éparpillées sur le carrelage. Parée d'une chevelure courte et bouclée, d'une teinte aile de corbeau, elle était différente, bien sûr, mais aussi séduisante qu'auparavant. Elle était avant tout devenue : une autre femme.

- Comment me trouves-tu, Harry ? demanda-t-elle avec un peu d'appréhension. Je suis... affreuse, n'est-ce pas ?

- Affreusement... jolie, sourit-il en s'approchant pour l'entourer de ses bras et caressant ses courtes mèches brunes. Tu n'es pas jolie, Irina, tu es belle...

Dans la glace, il vit Monica s'éclipser comiquement sur la pointe des pieds et l'interpella en riant :

- Tu n'es pas de trop, Monica ! Expliquez-moi plutôt comment tu as pu réaliser cette prouesse ? Tu n'es pas coiffeuse, que je sache ?

- Mes parents possédaient à Milan un institut de beauté ; cela m'amusait, parfois, de me mêler aux employées et d'enfiler la blouse blanche. J'ai pu acquérir ainsi quelques rudiments et...

On sonna à la porte palière, deux coups brefs suivis d'un long. Harry Forrest alla ouvrir. Raymond Dorval entra, son attaché-case d'une main et, sous son bras gauche, serrant un gros sac de papier kraft rempli de provisions.

- Voilà le ravitaillement ! lança-t-il avant de s'arrêter, interloqué, devant la jeune Russe. Harry avait raison, Irina : vous êtes aussi ravissante en brune que vous l'étiez en blonde. Mais, sapristi, quel changement ! Je suis sûr qu'avec des lunettes de soleil, vous pourrez sortir sans crainte d'être reconnue !

- Je suis heureux de te l'entendre dire, Ray, déclara Forrest. Irina pourra donc venir, cet après-midi, à notre conférence de presse, mais elle restera dans les coulisses.

- Sage précaution, car la salle sera bourrée de journalistes, photographes et cameramen, approuva le Français. Même après sa métamorphose, il est plus prudent qu'on ne la photographie pas.

*

Derrière le rideau de scène – que la jeune Russe, assise dans les coulisses, allait devoir manœuvrer – Harry Forrest, Monica, Dorval et divers représentants étrangers des groupes d'études ufologiques étaient prêts à affronter la meute des journalistes ; ceux-ci occupaient les dix premières rangées de la vaste salle, archi-comble pour cette journée de clôture de l'*International U.F.O.'s Groups Convention*.

Par l'entrebâillement, l'Américain épia l'assistance ; il s'apprêtait à donner l'ordre d'ouvrir le rideau lorsque, surgissant de la petite porte latérale qui donnait sur les coulisses, Bill Howard fit de grands gestes pour l'appeler. Comprenant qu'il ne désirait pas parler à portée des multiples micros, installés sur la table par les radio-reporters, Forrest le rejoignit dans les coulisses, imité par Dorval et Monica.

- Un pépin, Harry, et de taille ! chuchota le secrétaire de la Convention. Dans un instant, tu iras regarder, par la fente du rideau, le premier rang des journalistes. A chaque extrémité de cette rangée-là, tu verras un cameraman... équipé d'une caméra dont le câble de connexion est fixé à...

- Merde ! s'exclama Dorval. Tu veux dire que ces opérateurs...

- Sont cameramen comme je suis pape ! grinça Bill Howard. Ce sont des types du 54/12 ! Et là où ils se sont placés, ils sont vraiment aux premières loges pour vous descendre... tout naturellement en feignant de filmer votre Comité, aligné comme des cibles dans un stand de tir !

Le Français réfléchit rapidement puis, après un coup d'œil à son attaché-case laissé sur la table de conférence, il demanda :

- Bill, tu as dû cocher leurs noms, au passage, quand ils sont arrivés, puisque tu contrôlais les invitations ?

- C'est bien ce que j'ai fait, Ray, confirma-t-il en sortant de sa poche la liste des invités. Voilà, je les ai soulignés en rouge : l'un s'appelle Wilcox, du *New York Herald* et l'autre Scott, du *Washington Post*.

Dorval posa son regard sur Forrest. Un regard devenu froid, calculateur, que n'eussent point aimé les hommes du 54/12 !

- Harry, tu sais ce que ces hommes sont venus faire, n'est-ce pas ?

- Un peu ! Un panoramique sur la scène avec leur caméra et nous passerons pour avoir été frappés simultanément par une crise cardiaque !

Monica et Irina ne purent réprimer un frisson d'angoisse.

- Bill, ajouta Dorval, il n'y a pas une minute à perdre. Il faut que tu suives très exactement mes instructions. Tout d'abord, les deux gars qui t'ont aidé à contrôler les entrées, ce sont des amis sûrs, je suppose ?

- Tout à fait sûrs, Ray. Dean et Alan, de surcroît, ont des biceps !

- Bon. Va leur dire d'aller se poster à l'entrée du parking où Monica ira les rejoindre. Ensuite, voilà ce que tu vas faire...

*

Cinq minutes plus tard, du fond de la salle et d'une voix de stentor pour dominer le brouhaha des spectateurs qui s'impatientsaient, Bill Howard annonça, en consultant une petite feuille de bloc-notes :

- Messieurs Scott et Wilcox du *New York Herald* et du *Washington Post*, sont priés d'aller immédiatement changer de place leurs véhicules, au parking. Je répète : messieurs Scott et Wilcox...

Dès le premier appel, les deux pseudo-journalistes s'étaient levés, en bougonnant, pour aller déplacer leurs voitures...

Par l'entrebâillement de la porte latérale donnant accès aux coulisses, Dorval, muni de la caméra confisquée la veille au tueur qui avait tenté de l'abattre, observait l'immense parking. A gauche, dans le jardin du motel, les tables à parasols étaient pratiquement désertes. Au-delà, à l'entrée du parking, il apercevait à travers la haie de troènes les silhouettes de Monica et des deux hommes – Dean et Alan – postés là par Howard.

Le Français ne tarda pas à voir paraître les deux agents du Groupe 54/12 qui se hâtaient vers leurs voitures, sans accorder la moindre attention à la jeune femme qui bavardait en riant avec ses compagnons. L'œil collé à l'oculaire de la caméra, Dorval cadra soigneusement les pseudo-journalistes et pressa le bouton du déclencheur. Un léger ronronnement prit naissance, dans la caméra et le faisceau d'infra-sons faucha les deux « cibles » qui s'écroulèrent... terrassées par une crise cardiaque ! Aussitôt, mais non sans s'être assuré qu'aucun gêneur ne se trouvait dans les parages, la jeune Italienne et ses compagnons se dirigèrent vers la rangée de véhicules entre lesquels les agents du 54/12 s'étaient effondrés.

Quelques instants plus tard, Monica, assez pâle, retournait dans les coulisses et se blottissait contre la poitrine de Dorval en murmurant, d'une voix altérée par l'émotion :

- J'ai eu une peur affreuse, Ray !

Il la sentit frissonner, trembler dans ses bras et, pour la première fois, ils échangèrent un baiser.

Pendant une minute, Dorval oublia tout, humant la fragrance de Bellodgia qui s'harmonisait parfaitement avec la chaude carnation de la jeune femme.

- Tu ne crains plus rien, mon chou... Nous non plus ne craignons plus rien. Et les caméras ?

- Récupérées. Pendant que je revenais ici, Dean et Alan sont allés les déposer sous le siège arrière de la voiture de Forrest. Normalement, on ne devrait trouver les corps des deux tueurs qu'après la conférence de presse, quand les gens iront chercher au parking leurs véhicules.

Oh ! Ray, soupira-t-elle en se serrant contre lui, cette menace, ces tueries, cesseront-elles un jour ?

- Je ne suis pas prophète, Monica, mais une chose est certaine : nous avons atteint le point de non-retour ! La lutte est ouverte, entre nous et le Groupe 54/12. Une lutte sans merci, désormais...

*

La conférence de presse – avec un certain retard, sinon un retard certain – put enfin commencer. Ainsi qu'il fallait s'y attendre, la plupart des questions des journalistes portaient sur l'extraordinaire série d'enlèvements survenus non seulement à Los Angeles et New York, mais aussi dans le monde. De fait, depuis quarante-huit heures, la presse, la radio et la télévision de tous les pays consacraient une place de choix à ces enlèvements ou disparitions, qui coïncidaient avec des tremblements de terre enregistrés un peu partout, mais principalement en Californie.

Que répondre ? Comment expliquer les raisons de ces kidnappings spectaculaires perpétrés par des Extra-Terrestres dont les buts demeuraient inconnus ? Forrest évoqua l'hypothèse suivante, sans grande conviction, toutefois : les occupants des O.V.N.I., peut-être à la veille d'une prise de contact officielle, s'étaient emparés de ces hommes de science, de ces célébrités diverses touchant aux religions, à la littérature, à la peinture,

à la technologie, pour parfaire leurs connaissances sur le peuple terrien ? Peut-être aussi pour faire de ces hommes leurs ambassadeurs, afin de faciliter justement l'établissement de ce contact ?

Dans l'assistance, un bras se leva, s'agita, puis son propriétaire se dressa tout d'une pièce pour crier :

- Je demande la parole !

Les journalistes se retournèrent puis, reconnaissant dans l'interpellé l'ennemi juré des ufologues, ils le mitraillèrent à coups de flashes.

- Vous l'avez, docteur Jokerst, répondit le président de la Convention avec un soupir peu élogieux que retransmit fidèlement son micro !

La mine invariablement courroucée, le météorologiste proclama avec une emphase un tantinet grotesque :

- Puisque dans cette salle souffle l'esprit de déraison, qu'il me soit permis de faire entendre, au moins une fois, la voix de la raison ! Je vous en conjure, messieurs de la presse, ne vous laissez pas impressionner par certaines imaginations délirantes. Soit, j'admets que des savants ont été enlevés, ici à Los Angeles comme ailleurs. Mais de là à en conclure qu'ils ont été ravis par des Extra-Terrestres, il y a une marge qu'un cerveau équilibré ne saurait franchir !

Une dame distinguée, près de lui, le toisa avec indignation :

- Des milliers de personnes ont observé une escadrille de disques volants, sur Los Angeles et l'autre nuit, monsieur, j'étais moi-même sur mon balcon ! J'ai vu, de mes yeux vu, l'un de ces disques se poser sur le toit du *Walnut-Hotel* et...

- Permettez, madame ! fit le météorologiste. Vous et bien d'autres personnes avez vu, en effet, quelque chose qui ressemblait à un appareil discoïdal. Soit. Mais rien ne vous autorise à affirmer qu'il s'agissait d'un astronef venu d'outre-ciel. Cela pouvait être aussi bien un prototype secret, lancé par une puissance étrangère et qui, se jouant des réseaux-radars de détection, serait parvenu à survoler impunément le territoire américain pour y perpétrer ces forfaits.

Harry Forrest leva la main à son tour :

- Laissez-moi vous répondre, docteur Jokerst. Si, véritablement, des appareils ou prototypes secrets étrangers avaient pu se livrer à ces enlèvements en série, nous pouvons tenir pour assuré que le responsable de la sécurité de notre pays aurait été convoqué sans retard par le Président ! Or, le chef du Pentagone, que je sache, n'a pas été convoqué à la Maison-Blanche pour s'entendre dire des paroles bien senties ! Pas plus, d'ailleurs, qu'à aucun moment, durant les trente-cinq ans écoulés, Moscou ni Washington n'ont échangé des notes de protestation pour s'accuser réciproquement d'avoir violé leur espace aérien avec des U.F.O.'s !

L'énormité de votre hypothèse et l'indigence de vos théories, docteur Jokerst, m'obligent à vous conseiller de ne plus interrompre les débats. Les événements que nous vivons sont bien trop graves pour que nous perdions du temps à écouter des arguments tout juste bons à satisfaire les imbéciles !

L'irascible météorologiste ouvrit la bouche pour vitupérer, mais il n'émit qu'un gargouillis bizarre tandis qu'une intense stupeur se peignait sur son visage. Dans la salle, des cris, des exclamations s'élevèrent qui n'avaient point pour cause l'incident. Tous les regards convergeaient vers une sorte d'énorme bulle lumineuse qui venait d'apparaître surgie du néant ! D'une blancheur diaphane, elle vira au vert émeraude et, en son milieu, graduellement, se forma une silhouette humaine. Celle-ci s'opacifia, prit de la densité et se condensa sous les traits du professeur Hammerstein !

Le public s'était levé d'un bond à l'apparition du savant, dont la photographie avait été publiée, dans tous les journaux du monde, au lendemain de son enlèvement. Sa silhouette était fort nette, sa physionomie parfaitement reconnaissable, mais son corps demeurait assez flou.

Le savant se tourna vers Forrest et ses compagnons, leur sourit et reporta ensuite son attention sur l'assistance. Lorsqu'il parla, sa voix parvint à l'auditoire comme à travers un tunnel, réverbérée, altérée par d'étranges harmoniques :

- Mes amis, c'est mon image holographique que vous percevez, mais non pas mon corps, lequel se trouve présentement à bord d'un astronef stationnaire dans

l'ionosphère, à la verticale de Los Angeles. A l'intention des représentants de la presse, je tiens d'abord à préciser que mes compagnons et moi-même avons été traités en invités et non point en victimes ou captifs, par ceux qui nous ont enlevés. Ces êtres ne nous veulent aucun mal, bien au contraire ; mais, aujourd'hui, parler d'eux n'est pas mon propos.

J'ai le devoir de dénoncer à la presse et par-là au peuple tout entier les agissements du Groupe Spécial 54/12, une organisation redoutable, devenue autonome et n'obéissant plus depuis longtemps à la Présidence de ce pays. Ses membres sont inconnus des Services secrets et nous ignorons pour l'instant les buts qu'ils poursuivent en assassinant, comme ils l'ont souvent déjà fait, des spécialistes en ufologie. Obéissent-ils à une synarchie ? Sont-ils à la solde de certains trusts pour qui la venue sur la Terre des Extra-Terrestres mettrait fin à leurs monopoles, à l'exploitation de l'homme par l'homme, aux systèmes économiques aberrants qui sont les nôtres ?

Peu importe, pour l'instant : ces tueurs existent et nous nous efforçons de les démasquer pour les exécuter avec leurs propres armes chaque fois que nous le pouvons. *C'est ce que nous avons fait, il n'y a pas une heure, dans le parking de ce motel...*

Forrest, Dorval et Monica accusèrent le coup mais surent rester impassibles en apprenant ainsi que les Extra-Terrestres avaient suivi leurs faits et gestes ! Soucieux de les « blanchir », ils avaient trouvé cet astucieux stratagème qui consistait à s'accuser eux-mêmes de cette double exécution !

Dans son étrange « bulle » transparente, le professeur Hammerstein poursuivit en esquissant un sourire :

- Je dis « nous », machinalement, en identifiant mes compagnons et moi-même à nos amis extra-terrestres qui nous ont enlevés. Mais n'étions-nous pas déjà leurs alliés, avant même de les connaître, nous qui avons formé ce Collège invisible dont l'existence était connue des ufologues du monde entier, mais farouchement niée par les scientifiques à vue courte ou de mauvaise foi ? Au nom de ce Collège invisible, je lance un pressant appel à tous les Terriens pour que, le cas échéant, ils prêtent aide et assistance à toute personne qui, traquée par les agents du 54/12, aurait besoin d'être secourue, cachée, arrachée à leurs griffes. C'est là un devoir sacré qui touche d'ailleurs au salut de l'humanité !

Le ton pathétique du professeur Hammerstein impressionna profondément l'assistance et nombre de journalistes le harcelèrent de questions.

Le savant secoua la tête avec une expression navrée :

- Non, mes amis ; si je puis vous voir, je ne puis, en revanche, vous entendre. Pour l'heure, je dois me borner à vous révéler uniquement ce que j'ai pour mission de vous révéler.

Je vous demande, messieurs les journalistes, d'informer nos familles et nos proches : nous sommes tous en excellente santé et heureux, parmi nos amis extra-terrestres. Nous ignorons combien de temps encore nous resterons auprès d'eux. Et j'ose espérer que vos articles, vos reportages filmés seront traduits, repris en Russie afin que les parents et amis de notre jeune collègue Irina Taganova soient eux aussi rassurés sur son sort depuis sa disparition...

Dans les coulisses, la géophysicienne resta bouche bée, puis elle rit en silence : cette déclaration du professeur Hammerstein allait *ipso facto* mettre fin aux recherches de la police et des Services secrets à son endroit ! Persuadés qu'elle avait été à son tour kidnappée, ces services la laisseraient en paix !

- J'ai dit tout à l'heure, poursuivit le professeur Hammerstein, que nous avons repéré et abattu deux hommes du Groupe 54/12 avec leurs propres armes. Dissimulées dans des caméras connectées à un générateur énergétique, ces armes expulsent un flux d'ultra-sons qui bloquent net le muscle cardiaque en provoquant des lésions irréversibles ; des micro-lésions des fibres musculaires, très difficilement décelables à l'autopsie et qui font conclure à un infarctus du myocarde. L'arme idéale pour commettre des crimes parfaits !

Il fit une courte pause et rappela :

- Messieurs les journalistes, j'insiste particulièrement sur la nécessité de dénoncer les agissements du Groupe 54/12 et vous demande de ne point prêter l'oreille aux divagations des prétendus savants qui combattent les ufologues et étouffent la vérité...

Adieu... Ou au revoir, peut-être ?

Sous les regards de la foule, silencieuse et émue, la silhouette du professeur Hammerstein perdit de sa consistance, devint floue et, graduellement, la bulle immatérielle qui l'enveloppait se dilua, s'évanouit, retourna au néant.

Harry Forrest se leva, aussi bouleversé que ses compagnons :

- Mesdames, messieurs, que pourrions-nous ajouter après ce qui vient d'être dit par le professeur Hammerstein ?... Ou plutôt, par son image tridimensionnelle projetée depuis un astronef stationnaire dans l'ionosphère ?

Au fond de la salle, Bill Howard fit une entrée précipitée et courut vers les premiers rangs pour annoncer aux journalistes :

- Nous sommes allés vérifier les dires du professeur : il y a effectivement deux cadavres, dans l'une des allées du parking ! J'ai reconnu en eux Scott et Wilcox, vos collègues du *New York Herald* et du *Washington Post*. En début de séance, je les avais justement appelés après qu'un homme fut venu, en courant, m'apporter une note griffonnée avec leurs noms, sous le prétexte que leurs voitures étaient mal garées, au parking... Nous avons également cherché cet homme, mais en vain.

En bon comédien qu'il était, Bill Howard reprit son souffle et ajouta :

- On peut dire que le coup des Extra-Terrestres était bien monté !

- Cet homme, interrogea un journaliste, était-il *normal* ?

- Comment ça, normal ? s'étonna candidement Howard.

- Eh bien, oui, quoi ! Rien ne vous a frappé, dans son physique par exemple, ou dans sa voix, son accent ?

Le secrétaire de la convention se gratta l'occiput et confessa :

- A bien réfléchir, j'avoue qu'un détail en lui m'a étonné. Quand il m'a tendu ce billet griffonné, j'ai remarqué que sa main était curieusement velue. Il était aussi très essoufflé ; c'était peut-être d'avoir couru, mais cela pourrait aussi bien traduire une certaine difficulté à respirer... notre atmosphère...

Après avoir entendu ces déclarations – hautement fantaisistes ! – les journalistes se ruèrent hors de la salle en cogitant déjà la manchette de leurs papiers qui pouvait se traduire ainsi : *Un Extra-Terrestre aux mains velues abat à Los Angeles deux agents du Groupe 54/12 !*

CHAPITRE VI

Au cours du dîner qui les avait réunis chez Harry Forrest, les deux couples – auxquels s'était joint Bill Howard – avaient pu suivre à la télévision les commentaires suscités par leur conférence de presse au *Verdugo Motel*.

Filmée par les cameramen, l'étrange apparition du professeur Hammerstein avait fait sensation ; devant cette preuve irréfutable, les journalistes ne songeaient plus à tourner en dérision et les O.V.N.I., et l'enlèvement des membres du Collège invisible.

Détail qui ne manquait pas de sel ; les renseignements fournis par Bill Howard sur les mains velues et la respiration saccadée de « l'humanoïde extra-terrestre » étaient qualifiés de *témoignage d'une importance capitale* !

Evoquant cette supercherie en servant à ses hôtes un verre de White Heather, Forrest plaisanta :

- Ton canular très opportun, Bill, a été gobé comme parole d'Évangile ! Cela contribuera à nous blanchir, après l'exécution des deux tueurs par notre ami Ray. Mais si, d'aventure, les véritables Extra-Terrestres se montrent un jour et s'ils ne correspondent pas du tout à ta description fantaisiste, un autre casse-tête se posera aux enquêteurs !

- En effet, renchérit Dorval. Les services officiels se demanderont qui sont alors ces « presque humains » aux membres velus et présentant des difficultés à respirer notre atmosphère !

- En ce qui me concerne, fit la jeune Russe, je commence à mieux respirer ! Grâce au mensonge du professeur Hammerstein et puisque je suis sensée avoir été kidnappée, moi aussi, je vais pouvoir désormais sortir et mener une vie normale pendant les jours qu'il me reste à passer aux États-Unis.

Le vibreur résonna dans le hall et tous échangèrent des regards perplexes quant à cette visite tardive. Tandis que l'Américain allait ouvrir, Dorval s'empressait de glisser le Colt 11/25 dans sa ceinture en reboutonnant aussitôt son veston.

Deux hommes, d'une quarantaine d'années, solidement charpentés – le plus grand devant accuser un bon mètre quatre-vingts ! – élégants dans leur costume de gabardine claire, se tenaient sur le seuil, une carte plastifiée à la main, frappée de l'aigle américain sur l'écusson à bannière étoilée.

Sans chercher à cacher sa surprise, Forrest les fit entrer, nomma ses amis et ajouta négligemment :

- Ces messieurs appartiennent à la CIA...

- Mon nom est John Fulton, se présenta le plus grand des deux. Rudy Hines, mon adjoint... Monsieur Forrest, pouvons-nous nous asseoir ? Notre entretien risque de durer assez longtemps, mais rassurez-vous : nous ne sommes pas en état de service.

- Je vous en prie, asseyez-vous et, puisque vous n'êtes pas en service commandé, je suppose que vous accepterez de boire... à notre santé ? ironisa Forrest en apportant deux verres.

Fulton esquissa un sourire sans joie :

- A neuf heures du soir, la visite de deux agents de la CIA a de quoi vous surprendre, je l'admets volontiers, monsieur Forrest ; mais je vous garantis formellement qu'en dépit des apparences, nous n'accomplissons chez vous aucune mission *professionnelle*. Permettez-moi de vous en fournir un... début d'explication.

Il y a trois jours, l'un de nos collègues – Carl Robertson – chargé de centraliser les rapports d'enquêtes concernant les atterrissages d'U.F.O.'s sur le territoire, fut terrassé par une crise cardiaque...

L'agent de la CIA fit une pause pour juger de l'effet produit par ses déclarations sur ses interlocuteurs... qui n'avaient pas bronché.

Le silence se prolongeant, Forrest observa, sans se compromettre :

- Intéressant. Ou navrant, selon le point de vue auquel l'on se place, monsieur Fulton. Voulez-vous poursuivre ?

- Je poursuis. Le corps de Robertson fut découvert dans son appartement et l'autopsie, pratiquée quelques heures seulement après sa mort, révéla sans erreur possible la cause du décès : infarctus du myocarde. Une mort très banale... à cela près que les dossiers de Robertson avaient disparu.

Nouveau silence et nouvelle remarque, du Français, cette fois :

- Vous savez, monsieur Fulton, les maladies cardiaques sont monnaie courante, à notre époque.

- Je le sais, monsieur Dorval. Mais je sais aussi que Robertson, le matin même, avait subi un examen médical, l'examen périodique auquel se soumettent tous les agents de nos services. Or, sa fiche médicale atteste qu'il était en parfaite santé et son électrocardiogramme ne présentait pas la moindre anomalie. Il n'en demeure pas moins que, dans le courant de l'après-midi, Robertson était frappé d'une attaque cardiaque... compliquée de la disparition de toutes ses notes relatives aux atterrissages d'O.V.N.I. depuis une année !

Rudy Hines, qui n'avait jusqu'ici prononcé aucun mot, prit le relais :

- Robertson était non seulement un confrère, mais aussi un ami fidèle auquel John et moi étions très attachés. A titre *personnel* nous avons décidé de tenter d'éclaircir le mystère de son assassinat.

- Car nous avons acquis la conviction qu'il a été descendu, monsieur Forrest, tout comme l'ont été les deux agents du 54/12, cet après-midi, pendant votre conférence de presse.

Evitant de « s'emballer » sur ce revirement inattendu de la CIA ou simplement de deux de ses membres, le président de la commission Delta pour l'étude des O.V.N.I. hasarda :

- Et, selon vous, notre qualité de spécialistes en ufologie pourrait vous aider à démasquer les... Extra-Terrestres qui *auraient* tué votre collègue ?

John Fulton le considéra un instant, puis :

- Qui parle d'Extra-Terrestre ? Vous êtes bien placés pour le savoir : depuis trente-cinq ans, les occupants des disques volants n'ont jamais abattu qu'un seul homme, Inacio de Souza, un fermier brésilien qui, le 13 août 1967, tira avec sa Winchester sur l'un des trois humanoïdes dont l'astronef s'était posé à proximité de sa ferme ; immédiatement après avoir tiré sur l'humanoïde, un rayon vert fusa de l'engin et atteignit le fermier à l'épaule et à la poitrine, cela sous les yeux de Maria, son épouse. Inacio perdit connaissance... et mourut cinquante-neuf jours plus tard de leucémie²⁵. De la part de ces êtres, il s'agissait indéniablement d'un cas de légitime défense. Vous êtes bien d'accord ?

Il ne pouvait pas ne pas l'être et vérifia ainsi, une fois de plus, combien la CIA était au courant de tout ce qui concernait les O.V.N.I.

- Tout à fait d'accord, Fulton...

- Bon. Vous savez aussi que, si certains Terriens ont été enlevés par les Extra-Terrestres, ces derniers ne doivent pas être pour autant considérés comme hostiles à notre endroit. Cela étant admis, les Extra-Terrestres, brusquement, auraient décidé de descendre un agent de la CIA, et plusieurs du Groupe 54/12 ? C'est invraisemblable et je ne vous fais pas l'injure de penser que vous puissiez le croire un seul instant, Forrest. Nous sommes à peu près convaincus que Robertson a été supprimé par le Groupe 54/12... Pas vous ?

Le spécialiste américain des O.V.N.I. cilla vivement :

- Vous m'étonnez, Fulton : nous croyions sincèrement que ce groupe et vos services étaient... plus ou moins liés ?

- Absolument pas et je vous en donne ma parole ! s'anima l'agent de la CIA. Nous connaissions l'existence de ce groupe, mais ignorions tout de ses activités ; depuis les

²⁵ Rigoureusement authentique. L'enquête, extrêmement minutieuse, fut menée par les ufologues du Groupe Gaucho, du Groupe d'Itajuba et du Groupe de Belo Horizonte ; le rapport d'enquête, signé du Président du Groupe Gaucho, le professeur Felipe Machado Carrion, fut communiqué au Deuxième Colloque brésilien sur les O.V.N.I., tenu à Sao Paulo les 3 et 4 novembre 1967.

déclarations du professeur Hammerstein, nous le savons ! Nous sommes aussi persuadés que le Président lui-même ignorait tout des agissements criminels de ce groupe qui ne dépend ni du Pentagone ni de la Maison-Blanche !

Les raisons que nous venons de vous exposer, en corollaire à la mort de Robertson, vous paraissent-elles suffisantes pour justifier notre désir d'en savoir plus long ?

- C'est suffisant, en effet, approuva Forrest, aussi surpris que ses amis par ces révélations inattendues. Qu'attendez-vous de nous ?

- Que vous coopériez avec Hines et moi, Forrest. Je dis bien avec nous deux et non pas avec la CIA, qui doit rester en dehors du coup !

Dorval le considéra longuement avant de risquer cette question :

- Devons-nous en conclure, Fulton, que vous soupçonnez le Groupe 54/12 d'avoir une « antenne » au sein de la CIA ? Un ou des mouchards l'informant régulièrement de vos enquêtes sur les atterrissages d'O.V.N.I. et des conclusions *positives* de vos rapports ?

- L'exécution de Robertson le prouve, qui travaillait en grand secret à la mise au point du rapport annuel d'enquêtes, répondit Rudy Hines. Je répète donc la question de Fulton : acceptez-vous de coopérer avec nous ?

Après un regard embarrassé à ses amis, Forrest soupira :

- Je ne vois pas comment nous pourrions refuser...

- Quel enthousiasme ! grommela Fulton. Bon sang de bon sang ! Mais essayez donc de comprendre que, depuis les révélations d'Hammerstein, nous nous intéressons moins aux engins volants qu'aux activités du 54/12 ! Nous voulons savoir ce qu'il y a, derrière ce groupe ; pourquoi et pour *qui* il agit !

- Et rappelez-vous, insista Rudy Hines, cette phrase terrible du professeur Hammerstein : *il y va du salut de l'humanité...* Qu'entendait-il par là ? Un savant tel que lui n'aurait pas dit cela à la légère. Une menace existe, liée probablement aux activités du 54/12... dont nous voulons percer le secret. Alors, oui ou non, consentez-vous, tous les cinq, à faire cause commune avec nous ?

Forrest consulta des yeux ses compagnons et lut dans leurs regards une réponse unanime :

- OK, nous marchons avec vous et pour preuve de nos bonnes volontés, je vais vous faire part d'un problème qui nous intrigue. Nous n'avons jamais adressé d'invitation au Dr Jokerst ; or, celui-ci s'est présenté à notre convention muni d'une invitation établie en bonne et due forme. Cette... anomalie nous a incités à penser qu'il pouvait être, de près ou de loin, manipulé par le 54/12.

John Fulton eut une moue dubitative :

- Malgré ses titres universitaires, Jokerst est un sombre imbécile, c'est bien connu et son ouvrage tendant à discréditer les U.F.O.'s, qui fait évidemment autorité dans le monde soi-disant savant, est la plus belle somme de conneries à relents scientifiques qu'on ait jamais écrite ! Non, je ne le crois pas capable d'être l'allié de ce Groupe, mais bien plutôt d'en être le jouet ! D'une manière ou d'une autre, le 54/12 a pu se procurer l'une de vos invitations et l'aura envoyée à Jokerst, persuadé avec raison que celui-ci enfourcherait son dada et tenterait de perturber votre congrès.

- C'est aussi mon avis, abonda Rudy Hines. Jokerst appartient à cette catégorie d'hommes de science bornés qui rejettent systématiquement tout ce qui ne figure pas dans leurs manuels ! C'est d'ailleurs pourquoi l'Air Force s'est servi de lui, de sa prétendue « autorité » pour tenter de réduire les soucoupes volantes à de simples phénomènes atmosphériques²⁶. Et s'il a été manipulé ainsi par l'Air Force, il peut, à plus forte raison, l'avoir été par le groupe 54/12 !

- Votre opinion confirme donc la nôtre à ce sujet, déclara Dorval. Et puisque nous avons conclu un marché, Fulton, nous allons vous passer un tuyau : lors de son « apparition », le professeur Hammerstein a fait allusion à l'arme ultra-sonore dont se servent les tueurs de ce Groupe. Je puis vous dire qu'elle se dissimule dans une caméra dont la plaque d'origine Made in Germany a été remplacée par une plaquette comportant la mention anonyme : Dayton, Ohio.

²⁶ Tel est, en effet, l'un des mensonges des commissions d'enquêtes officielles de tous les pays.

- Dayton, hein ? rumina John Fulton, en plissant un œil. Chez vous, Dorval, quand on parle de la tour Eiffel, on pense aussitôt à Paris mais aux States, dans les milieux s'intéressant aux U.F.O.'s, quand on parle de Dayton, on pense immédiatement à l'ATIC ! Pourtant je serais bigrement surpris que ce Service de renseignements technique de l'Air Force ait quelque chose de commun avec le 54/12.

- Peut-être certains chercheurs de ce Centre ont-ils mis au point cette arme et s'en sont-ils fait piquer les plans par les hommes du 54//12 ? suggéra Forrest.

- Peut-être, répondit Fulton, l'esprit ailleurs avant de concentrer son attention sur Dorval. Je ne vous demande pas comment vous avez pu vous procurer l'une de ces pseudo-caméras ; en revanche, vous nous rendriez service en dévissant la plaquette en question afin de nous la confier : cette pièce à conviction nous sera utile pour mener l'enquête à Dayton.

Les hommes de la CIA ne pouvaient qu'aboutir à cette conclusion et Dorval le savait qui, après un coup d'œil de connivence à Forrest, alla chercher son attaché-case et l'ouvrit :

- Voilà l'objet, Fulton...

- Bravo, apprécia-t-il en examinant la pseudo-caméra dont la paroi latérale avait été enlevée par le Français. Merci, dit-il à Forrest qui venait de lui passer un petit tournevis. Cette plaquette va nous servir. En prétendant que nous l'avons trouvée sur un type mort d'une crise cardiaque, nous devrions pouvoir, à Dayton, apprendre où ces plaquettes ont été fabriquées et, par là, remonter la filière jusqu'à la « source » de ces caméras... Une enquête de routine, apparemment. Nous partirons demain pour l'Ohio... Demain ? Voire ! Nul ne pouvait se douter que, le lendemain, ce projet et bien d'autres auraient cédé le pas à des préoccupations infiniment plus urgentes...

*

Après le départ des deux agents de la CIA, Raymond Dorval, en compagnie de Monica, regagna le motel au volant de la Ford louée pour son séjour en Californie. Il roulait depuis une dizaine de minutes lorsque la jeune Italienne s'étonna :

- Nous devrions déjà être arrivés au motel, Ray. Tu es sûr de ne pas t'être trompé de chemin ? Cela n'aurait rien d'impossible dans cette immense ville que nous connaissons à peine.

- C'est délibérément que j'ai fait tous ces détours, Monica... N'as-tu pas remarqué la Pontiac qui nous suit, depuis que nous avons quitté Harry ?

Elle fronça les sourcils et s'apprêtait à tourner la tête, mais le Français l'en dissuada :

- Non ! Ne te retourne pas. Regarde plutôt dans le rétroviseur.

Elle aperçut effectivement les phares de la grosse voiture, à une cinquantaine de mètres derrière eux et constata que la Pontiac conservait scrupuleusement cet intervalle, quelles que soient les manœuvres effectuées par le Français. Celui-ci avait viré à gauche, dans une avenue bordée de magnolias et qui grimpait vers les *Verdugos Mountains*.

- Pas de doute, Ray, elle nous suit bien ! Il y a deux hommes, à bord. Qu'allons-nous faire ?

- Sûrement pas les semer. Ce genre de voiture dépasse, et de loin, la vitesse-plafond que nous pouvons atteindre.

- Des hommes du... 54/12, n'est-ce pas ? murmura-t-elle avec anxiété mais sans témoigner d'un sentiment de panique.

- Ma foi, ironisa-t-il, si ce sont des quêteurs de l'Armée du Salut, ils en mettent, du temps, à nous présenter leur marmite à oboles !

Dorval retira de sa ceinture le lourd automatique :

- Prends ça, Monica et quand je te le dirai, tu sauteras de la voiture et te cacheras. Je m'arrêterai peu après et nous essayerons alors d'avoir nos deux gars. Tu nous as donné des preuves de ton sang-froid, au motel, lorsque nous avons dû nous débarrasser d'Harold Lindsay ; je ne te demande donc pas si tu te sens capable de...

tenter le coup. *Il le faut...* Sinon, le 54/12 ajoutera deux victimes de crise cardiaque à sa liste !

- D'accord, Ray. Mais comment pourrai-je sauter en marche sans être vue ?

- Ne t'inquiète pas, mon chou. Au bout de cette allée de magnolias, nous atteindrons la route en lacet qui mène à la *San Rafael Inn*, l'auberge de montagne où nous sommes allés prendre un verre, avec Harry et Irina, la nuit où le professeur Hammerstein devait être enlevé...

- Je vois... Il doit être assez facile, à l'un des nombreux virages, de sauter de la voiture sans être vue de nos suiveurs. Je risque tout au plus des écorchures, aux genoux et aux mains. Cela est préférable à un infarctus !

Les yeux fixés sur le rétroviseur, la jeune Italienne attendit que les phares de la Pontiac disparaissent à un virage pour saisir prestement, sur le siège arrière, l'attaché-case de Dorval. Elle en sortit d'abord la sacoche contenant la batterie énergétique et, sans quitter des yeux le rétroviseur, annonça :

- Quand je te le dirai, tu lâcheras le volant de la main droite... Là ! Maintenant !

Il obéit et elle lui passa rapidement par-dessus le bras et le cou la courroie du coffret relié à la « caméra » par son câble de connexion.

- Merci. Excellente initiative, sourit Dorval. A présent, tu peux mettre en charge le condensateur.

Elle enfonça le poussoir jusqu'à la butée et, au bout de quinze secondes, le voyant rouge s'alluma.

- Ca y est, Ray.

- Bon, laisse la caméra près de moi et range l'attaché-case sur le siège arrière pour qu'il ne m'encombre pas, tout à l'heure. Au prochain virage, tu sautes...

Emue, à l'approche de l'action, elle incrusta ses doigts autour du biceps de Dorval et attendit en serrant dans l'autre main la crosse du Colt. Quand dans le rétroviseur, les phares de la Pontiac cessèrent d'être visibles, Monica ouvrit vivement la portière et sauta pour rouler dans le fossé tandis que son compagnon accélérât. Il stoppa à son tour au bord de la route, cent mètres plus loin et plongea dans le fossé au moment même où la Pontiac débouchait du virage.

L'auto ralentissait ; ses occupants devaient se demander si le couple s'était arrêté pour flirter, mais ils réalisèrent bientôt que la Ford était vide !

A plat ventre dans le fossé, l'œil rivé à l'oculaire de la caméra, Dorval attendit, l'index sur le déclencheur. La Pontiac stoppa et les deux hommes en sortirent... munis eux aussi d'une caméra ! Le Français pressa le déclencheur et le flux d'ultra-sons faucha l'homme de gauche. Mais avant qu'il ait pu viser le second, celui-ci plongeait derrière son véhicule.

Dorval dut se résoudre à ramper dans le fossé afin de le prendre à revers ; il s'arrêta au bout de quelques mètres, risqua un œil et baissa vivement la tête : l'agent du 54/12, caméra en main, attendait qu'il se montrât pour l'arroser d'ultra-sons. Le faisceau mortel rasa le bord supérieur du fossé et le Français éprouva un douloureux bourdonnement d'oreilles ! Presque immédiatement, une assourdissante détonation déchira le silence, puis une deuxième, suivie d'un râle sourd.

Emergeant du fossé, Dorval aperçut, entre les roues de la Pontiac, le corps de l'homme recroquevillé sur lui-même et sa caméra près de lui, sur le sol. La silhouette de Monica Rimbaldi, l'automatique à la main, se découpa sur le clair de lune, quittant le fossé le long duquel elle avait rampé.

Le Français se releva, se précipita vers elle. Courant l'un vers l'autre, ils s'étreignirent enfin, échangèrent un long baiser, frémissant d'une angoisse rétrospective après avoir échappé à la mort mais éprouvant aussi cette étrange griserie que confère parfois le danger auquel on fait front, avec courage et détermination.

- Nous sommes crottés de terre et de poussière, Ray, constata la jeune fille en contemplant sa robe, salie et même déchirée. J'ai hâte d'être au motel pour prendre une bonne douche.

- Il faudra remettre ce projet à plus tard, Monica. Si nous avons été suivis après avoir quitté Forrest et Irina, cela veut dire que l'immeuble était surveillé.

- Mon Dieu ! s'exclama-t-elle en portant vivement sa main à sa bouche. Ils sont peut-être tombés... dans une souricière !

*

Les craintes de Monica et de son compagnon n'étaient point superflues...

Un quart d'heure seulement après leur départ, le vibreur de la porte d'entrée avait retenti. En déshabillé de nylon, Irina sortit de la salle de bains, inquiète et se réfugia dans les bras de l'Américain :

- J'ai... affreusement peur, Harry, chuchota-t-elle. Ray et Monica auraient sonné différemment.

- Va dans notre chambre, conseilla-t-il.

Elle obéit à contrecœur et il s'approcha de la porte. On sonna un coup bref et il perçut une voix étouffée :

- Ouvrez, Forrest. C'est Fulton...

Avec un soupir de soulagement, il ouvrit..., et se trouva nez à nez avec deux hommes parfaitement étrangers aux agents de la CIA ! Les caméras qu'ils braquaient sur lui auraient d'ailleurs suffi à le convaincre qu'il s'agissait d'un subterfuge destiné à tromper sa confiance. L'un de ses visiteurs était trapu et rougeaud, vêtu d'un costume de flanelle bleu ; l'autre, plus grand, les lèvres lippues, arborait un veston pied-de-poule et un pantalon clair.

L'Américain fut brutalement repoussé dans le living et la porte refermée.

- Vous étiez très copain, avec Fulton et Hines ? ricana le gros rougeaud. Si oui, vous pouvez avoir pour eux une pensée émue : figurez-vous qu'ils viennent d'avoir une attaque cardiaque ! C'est fou ce qu'on meurt de ça, ces temps-ci... Fred, va chercher la bonne femme, ordonna-t-il à son complice.

Ce dernier ouvrit la salle de bains, puis la première chambre et y trouva la jeune Russe en train d'enfiler une robe de chambre sur son déshabillé.

- Non, habillez-vous, ordonna-t-il. Nous allons prendre l'air. Et ne perdez pas de temps ! Bouleversée, la gorge nouée par l'angoisse, Irina referma la porte tandis que son compagnon essayait de gagner du temps :

- Allez-vous m'expliquer, à la fin ? Que signifie cette...

- Ca va ! coupa le rougeaud, en gardant sa pseudo-caméra braquée sur lui. Pour vous expliquer, on va vous expliquer, mais pas ici. Nous voulons avoir une petite conversation... qui risque d'être bruyante, par votre faute, si vous refusez de parler. Et comme nous avons beaucoup de respect pour le sommeil de vos voisins, dès que votre femme sera prête, nous vous emmènerons faire un tour. Restez où vous êtes ! gronda-t-il en le voyant s'approcher du bahut.

Forrest haussa les épaules et, du menton, désigna une boîte pharmaceutique, posée à côté de la lanterne en fer forgé offerte par Dorval :

- Vous ne croyez tout de même pas que ce remède dissimule une arme ? J'allais prendre un comprimé, quand vous avez sonné.

- Ca va, prenez-là donc, votre mixture, car vous n'aurez plus l'occasion d'en prendre de sitôt !

Il croqua donc un comprimé – simple tablette d'aspirine – reposa la boîte d'un geste naturel, puis saisit la lourde lanterne de ferronnerie et la lança de toutes ses forces sur le plus proche des tueurs avant de plonger. Sa tête percuta la poitrine de l'agent du 54/12 qui partit à la renverse mais, avant même d'avoir pu le ceinturer, son complice fonça sur lui et abattit le tranchant de sa main sur sa nuque. Etourdi, l'Américain s'écroula.

Attirée par ce tumulte, Irina, qui s'était rhabillée, sortit de la chambre et poussa un cri en découvrant son compagnon sur le sol.

- Fermez-la ! gronda le dénommé Fred. Je n'ai pas cogné fort ; dans une minute, il aura récupéré et nous pourrons lever l'ancre.

Le gros s'était relevé en se massant l'estomac avec une méchante grimace de douleur, pour décocher un violent coup de pied dans les côtes de Forrest qui commençait à remuer.

- Allons, debout ! Nous avons assez perdu de temps comme ça !

L'Américain se mit péniblement sur un coude et ses yeux tombèrent sur la lanterne mais, avant qu'il n'ait réalisé, le pied du rougeaud l'envoya rouler contre le mur.

- Une fois suffit ! ricana l'autre. Ne nous obligez pas à vous assommer tout à fait ! Nous avons besoin que vous marchiez, pour sortir de l'immeuble, sans cela, si nous croisons d'éventuels noctambules, ils pourraient s'étonner de nous voir trimbaler un gars sur l'épaule ! Vous allez bien gentiment nous précéder jusqu'à la porte de l'immeuble. Là, nous vous dirons comment il faudra sortir...

CHAPITRE VII

La fausse caméra à la main, la batterie suspendue à l'épaule, l'agent du 54/12 aux lèvres lippues parut sur le seuil de l'immeuble et jeta un regard circulaire avant d'aller ouvrir la portière arrière de la Buick Electra, arrêtée en bordure du trottoir désert.

La circulation était assez réduite à cette heure de la nuit et les rares automobilistes pressés de rentrer chez eux, n'avaient aucune raison de s'étonner de voir cet homme ouvrir la portière à l'approche de ce couple qui sortait de l'immeuble. Fermant la marche, le second individu porteur de caméra venait de paraître.

Forrest s'effaça pour laisser entrer la jeune femme, puis il se baissa pour franchir à son tour la portière. C'est alors que deux coups de feu claquèrent, tout proches, assourdissants.

Les deux agents du 54/12 s'écroulèrent, touchés à la poitrine, tandis que Dorval, garé à une dizaine de mètres de l'autre côté de l'avenue, lançait son moteur.

Des volets s'ouvrirent, à la façade des immeubles voisins mais la jeune Russe et son compagnon ne s'en souciaient guère. Ils sortirent précipitamment de la Buick et virent accourir Monica qui leur cria :

- Les caméras ! Récupérez les caméras !

Ils arrachèrent aux deux tueurs leur harnachement et s'engouffrèrent ensuite dans la Ford qui démarra sur-le-champ avant même que ne fussent refermées les portières !

Aux fenêtres, de plus en plus nombreuses à s'ouvrir, des gens apparaissaient, alarmés par ces coups de feu ; une femme se mit à hurler comme une hystérique. Au loin, un sifflet de policeman lui fit écho...

Dorval avait emprunté la première rue à gauche, tandis que Forrest s'exclamait :

- Merci, Ray ! Sans toi et Monica, nous avons droit à notre dernière promenade !

- Nous aussi, Harry, nous avons bien failli avoir droit à une... crise cardiaque ! fit Monica en narrant brièvement leurs propres mésaventures.

Dorval roulait à grande vitesse, changeait fréquemment de direction afin de dérouter d'éventuels poursuivants.

- As-tu une idée du quartier où nous sommes, Harry ?

- Tu viens de traverser le Brand Boulevard ; l'avenue où tu t'engages, qui grimpe raide, c'est la *Mountain Street*, nous sommes donc au nord du district de Glendale. A gauche, par-delà les immeubles, on aperçoit le versant est des *Verdugo Mountains*.

Débouchant à un carrefour à une vitesse fortement déconseillée par le code de la route, la Ford faillit télescoper un véhicule arrivant de la droite ! S'il s'était agi du véhicule d'un particulier, celui-ci se fût contenté sans doute d'abreuver d'injures ce « chauffard », mais il s'agissait d'une voiture de la police ! Ses occupants ne semblant guère avoir apprécié cette façon de conduire, ils se lancèrent aussitôt à la poursuite de l'auteur du délit !

- Manquait plus que ça ! grommela le Français en virant à gauche pour s'engager dans une avenue grimpante, bordée de villas.

Sirène hurlante, la voiture de la police apparut au virage...

- Ils nous collent au train, Ray ! cria Forrest, anxieux. Accélère !

- Combien sont-ils ?

- Trois.

- Pas question alors d'essayer de tirer dans leurs pneus.

- D'autant plus qu'il ne doit rester que deux ou trois balles dans le chargeur, nota Monica. Et nous ne pouvons tout de même pas abattre ces hommes avec les caméras !

- Ils gagnent du terrain, Ray !

- Merde ! jura le Français. Etre coincé pour une infraction au code, ce serait vraiment du dernier comique ! Surtout après les dangers auxquels nous venons d'échapper...

La voiture fit soudain une embardée qui la déporta sur la gauche. Ray tenta de redresser son véhicule mais, inexplicablement, celui-ci répondit mal à la manœuvre et

glissa vers la droite pour heurter le trottoir. L'enjoliveur fut arraché et la Ford, de nouveau, dérapa, vers le côté gauche de l'avenue, cette fois.

- Attention !

Le hurlement démentiel poussé par Monica n'était guère explicite et le Français s'affola un instant :

- Quoi ? Attention à quoi, bon sang ? Tu...

Secoué par les mouvements désordonnés de la Ford, il n'acheva pas, sidéré en se demandant s'il n'était pas victime d'une hallucination : les villas bordant l'avenue étaient soumises à d'étranges mouvements d'oscillation ! Il y eut un craquement assourdissant et, dans le rétroviseur, il vit derrière eux un immeuble s'effondrer sur la voiture des policemen !

- Oh ! Non ! gémit Irina en serrant convulsivement la main de son compagnon. Un tremblement de terre !

- Mais oui ! grommela Dorval. C'est une série de violentes secousses qui nous a balancés d'un côté à l'autre de l'avenue !

Autour d'eux, les luxueuses villas à deux, à trois étages parfois, s'effondraient dans un vacarme épouvantable en soulevant d'immenses nuages de poussières.

- Fonce tout droit, Ray ! Quelques centaines de mètres encore et c'est la montagne ! Fonce, il n'y a pas d'autre moyen !

- Facile à dire, Harry !

Effectivement, la chose était malaisée. Déjà affectés par les séismes des jours écoulés, ces villas, ces immeubles de ce quartier résidentiel s'effondraient les uns après les autres, déversant sur la chaussée des monceaux de décombres.

La Ford roulait au pas, et devait exécuter un véritable slalom pour progresser, déportée de surcroît par de nouvelles secousses. Ses phares dessinaient un double pinceau lumineux dans l'épaisse poussière qui envahissait le paysage au point de le masquer presque entièrement. Ballottée en tous sens, la voiture fut projetée contre un amas de décombres d'où émergeait une cornière à béton qui fit éclater son pneu avant gauche !

- Cette fois, nous sommes condamnés au footing ! sacra le Français. Il faut grimper cette avenue et gagner le flanc de la montagne. De là-haut nous dominerons le nuage de poussière et pourrons juger de l'importance des dégâts infligés par ce nouveau séisme à Los Angeles.

Il prit dans la boîte à gants la torche électrique, passa autour du cou la courroie de son appareil et saisit son attaché-case renfermant la pseudo-caméra avant d'abandonner la voiture. Forrest, Irina et Monica, eux, s'étaient chargés des autres caméras récupérées sur l'adversaire et ce fut dans cet équipage qu'ils se mirent en marche, toussant et pestant contre la poussière qui les aveuglait. Malgré la torche de Dorval qui ouvrait la marche, ils butaient sur les décombres, sur les blocs de maçonnerie arrachés aux façades éventrées.

Loin en contrebas, l'immense ville californienne était masquée par la poussière qui s'élevait de toutes parts ; l'on ne distinguait plus les lumières, les câbles distributeurs de courant ayant été rompus par les secousses tectoniques, par les fractures du sol, ce qui impliquait des dévastations considérables. Aux grondements souterrains s'ajoutait un tumulte confus, atténué par la distance, où l'on percevait parfois des cris, des hurlements, des sirènes de police, d'ambulances ou le klaxon des pompiers.

Tout proche, un enfant pleurait ; ils s'arrêtèrent, le cœur serré. Dorval promena autour de lui le faisceau de sa torche, localisa les restes d'une villa dont la façade écroulée dévoilait, en un écorché sinistre, la disposition des pièces. Dans le cône de lumière où tourbillonnait la poussière, il distingua la silhouette d'un bambin de quatre à cinq ans, vêtu d'un pyjama bleu, juste au bord de ce qui avait été le parquet de sa chambre ! Cassé en son milieu, ledit parquet formait à présent une sorte de cuvette inclinée sur le vide ! Le petit lit avait glissé pour buter dans ce creux.

Aveuglé par la lumière, l'enfant tendait les bras, s'avançait vers le bord extrême du parquet incliné, inconscient du danger.

- Ne bouge pas ! cria Dorval en donnant vivement la torche à Monica pour escalader en hâte les décombres.

Il trébucha, se releva, parvint enfin à gravir le monticule de matériaux constitué par la façade effondrée. Maintenant, le bambin n'était plus qu'à deux mètres au-dessus de lui.

- Abaisse un peu la torche, Monica... Là, ça va, le gosse n'est plus aveuglé.

Pitoyable dans son pyjama couvert de poussière, sa tignasse blanche de plâtre, l'enfant, les yeux remplis de larmes, le regardait en sanglotant.

- Saute, mon petit ! Saute ! ordonna-t-il après s'être assuré que ses pieds ne reposaient pas sur des décombres instables.

Hébété, choqué par la terrible émotion due à ce cataclysme qu'il ne comprenait pas, le gamin se laissa tomber plus qu'il ne sauta. Dorval le reçut dans ses bras et, sous le choc, faillit perdre l'équilibre. Serrant ce pauvre enfant contre sa poitrine, il dévala le monticule et rejoignit ses amis.

- Où est Harry ?

- Il fouille les ruines, Ray, de l'autre côté de la villa, répondit Irina en caressant les cheveux du bambin qui, entre deux sanglots, appelait sa mère, son père.

Forrest reparut et secoua tristement la tête en murmurant, en français :

- Rien à faire, Ray. J'ai vu deux corps, celui d'un homme et d'une femme, broyés sous les décombres. Les parents, sans doute...

Le sol se remit à trembler, avec une violence telle qu'ils furent jetés pêle-mêle au pied des ruines. Dans un fracas assourdissant, ce qui restait de la villa s'effondra ; ils se relevèrent pour fuir tant bien que mal vers le milieu de l'avenue, courant avec peine sur ce sol qui se dérobaît. Une atroce impression de panique, de terreur irraisonnée s'emparaît d'eux devant ce phénomène d'instabilité du sol qui heurtait l'esprit, conditionné par son immobilité apparemment immuable.

La torche électrique en main, Monica ouvrait la marche, suivie par Raymond Dorval qui avait juché le petit rescapé sur ses épaules. D'une voix enrouée par les sanglots, celui-ci ne cessait de réclamer ses parents dont les cadavres gisaient sous les ruines de leur villa.

Monica lui parla doucement, tenta de le rassurer par un mensonge :

- Nous avons vu tes parents s'enfuir à ta recherche, croyant que tu avais pu t'échapper. Nous les reverrons plus tard. N'aie pas peur ; tu es en sécurité, avec nous.

- Comment t'appelles-tu ? demanda Irina en lui tapotant affectueusement la jambe.

- Tom, pleurnicha-t-il en s'efforçant de tourner la tête en arrière, vers ce qui avait été sa maison, vers le bas de l'avenue envahie par la poussière où il imaginait ses parents, courant pour le retrouver.

Ils marchèrent en silence, lentement ; les villas ravagées se faisaient plus rares et, bientôt ils parvinrent à respirer plus librement. La poussière se dissipait au fur et à mesure qu'ils s'enfonçaient dans la campagne. Le chemin n'était plus qu'un sentier, grimpant au flanc des Verdugos Mountains.

Au bout d'une demi-heure, ils s'arrêtèrent, essouffés, les poumons en feu d'avoir respiré ces matériaux pulvérulents faits de terre, de plâtre et de ciment en suspension dans l'air.

Forrest ôta sa veste, l'étendit sur l'herbe au pied d'un massif de mimosas et Dorval y déposa l'enfant :

- Tu vas essayer de dormir, Tom. Nous restons avec toi et, demain, nous irons chercher tes parents.

Monica s'installa à ses côtés, lui prit la main, la caressa, lui parla à voix basse pour tenter d'apaiser son chagrin, son angoisse de se sentir perdu avec des étrangers, loin des siens.

Les deux hommes et la jeune Russe s'étaient écartés, avaient grimpé sur un petit promontoire qui dominait le sentier et leurs regards se portèrent vers Los Angeles ; Los Angeles qu'un immense nuage de poussière enveloppait, troué çà et là par des foyers d'incendies. De toutes parts, des langues de flammes illuminaient les ruines, dissipant localement les ténèbres de la ville meurtrie privée de courant. La plupart des quartiers étaient éprouvés ; des buildings avaient disparu, écrasant dans leur chute des maisons plus basses, obstruant les avenues.

Très loin, vers l'ouest, un éclair éblouissant illumina fugitivement le champ de ruines qu'était devenue la fière cité californienne. A l'endroit précis de l'éclair éphémère, une boule de feu fusa dans l'atmosphère et enfla, terrifiante. Une formidable explosion lui succéda, qui se prolongea par des grondements assourdissants.

- Qu'est-ce que c'est ? questionna la jeune Russe, bouleversée, en se rapprochant de l'Américain.

- Probablement les gazomètres de Nordhoff qui viennent d'exploser !

Six autres éclairs trouèrent la nuit, précédant le jaillissement de formidables boules de feu. Les explosions, telle une salve d'artillerie, leur parvinrent au bout de plusieurs secondes et tout l'horizon s'embrasa dans un enfer de flammes tourbillonnantes !

Il y eut une nouvelle secousse, aussi forte que les précédentes et sous leurs pieds, le sol de la montagne tressauta, les projeta dans les buissons. Un peu plus bas, le gamin qui s'était endormi dans les bras de Monica se réveilla en hurlant d'épouvante.

Emue aux larmes devant l'ampleur de cette catastrophe, Irina Taganova se blottit contre l'Américain :

- J'ai vu un film sur Valdivia²⁷, à l'Institut de Géophysique de Moscou. Ce n'était rien, comparé à ce que nous avons sous les yeux ! Et dire que nous devons certainement la vie à ces tueurs du 54/12...

- C'est vrai, approuva Forrest. Au début du séisme, nous aurions pu peut-être leur échapper... pour périr ensuite dans l'effondrement des immeubles !

- Eh ! s'écria Dorval. Que se passe-t-il, là-bas ?

Au loin, les quartiers ravagés par les flammes, à la suite de l'explosion des gazomètres, venaient d'être subitement plongés dans l'obscurité.

- Je ne comprends pas, avoua l'Américain. On dirait que ce gigantesque incendie a été littéralement soufflé, d'un seul coup !

Il resta un instant bouche bée, puis réalisa :

- Mais oui, ce doit être ça ! A cinq ou six cents mètres des gazomètres, sur la butte de Chestworth, se trouve l'un des réservoirs d'eau de la ville, le plus important. La dernière secousse a dû éventrer cette butte, disloquer les digues et précipiter des millions de mètres cubes d'eau sur les quartiers en contrebas ; la violence de ce torrent liquide a soufflé le sinistre, noyé les foyers d'incendie... mais aussi tous les gens qui avaient pu en réchapper !

- Eu égard à l'étendue de la cité, ce n'est pourtant qu'une goutte d'eau et, dans les autres quartiers, le feu poursuivra ses ravages ! observa Dorval.

Ils imaginaient la panique effroyable des survivants, balayés par ce raz de marée, fracassés contre les pans de murs ou simplement noyés comme tous ceux qui, blessés, demeuraient prisonniers des décombres.

Le miaulement des réacteurs d'un avion leur fit lever la tête : un Boeing passa à moins d'un mile, ses hublots éclairés, ses feux de position jetant dans la nuit des éclairs verts et rouges. L'équipage et les passagers devaient être épouvantés à la vue de ce chaos parsemé de foyers d'incendies. Les tours de contrôle des multiples aérodromes de la ville ne devaient plus répondre aux appels du radio de bord demandant la permission d'atterrir. L'avion amorça un lent virage, descendit, survola les ruines fumantes, puis il remit le cap au nord-ouest, sans doute pour atteindre les aérodromes secondaires d'Adelanto ou de Victorville, en bordure du désert Mojave.

Ils suivirent des yeux les feux de signalisation du Boeing qui s'amenuisaient à l'horizon et, soudain, ils se figèrent : dans les premières lueurs de l'aube, deux points lumineux venaient d'apparaître, d'un étrange vert émeraude. Dorval et ses amis contemplaient, avec une émotion toujours renouvelée, l'approche de ces « objets » dits non identifiés.

- Une fois encore, les U.F.O.'s viennent observer les effets d'un séisme, murmura pensivement Dorval. C'est tout de même curieux cet intérêt manifesté par les Extra-Terrestres à l'endroit des zones dévastées ou qui vont être dévastées par un tremblement de terre. Le fait a été constaté à Agadir, à Orléansville, en Afrique du Nord, à Skopljié en Yougoslavie et en d'autres régions du globe à haute sismicité²⁸.

²⁷ Ville du Chili, ravagée par le séisme du 22 mai 1960, qui fit dans le pays près de 10 000 morts.

²⁸ Authentique.

Les deux disques lumineux se rapprochaient, perdaient de l'altitude.

- Monica ! lança soudain Dorval. Fais des signaux avec la torche, vite ! Ils vont passer à la verticale de notre position !

Et, se tournant vers ses amis avec une moue sceptique malgré tout, il ajouta :

- Il y a peu de chance, en vérité, pour qu'ils remarquent nos signaux. Leur attention doit se concentrer sur l'extraordinaire spectacle de cette cité en ruine dévorée par les flammes... Mais on ne sait jamais.

Surmontés d'un grand dôme hémisphérique, les deux astronefs les survolèrent et poursuivirent leur route silencieuse. Irina Taganova soupira :

- C'eût été trop beau, Ray, qu'ils nous aperçoivent. Et puis, même en distinguant nos signaux, crois-tu qu'ils auraient pu tenter quoi que ce soit pour nous ? La violence de ce tremblement de terre a dû affecter bien d'autres villes de Californie et, en ce moment même, des millions de gens sont dans notre cas, fuyant leurs cités, fous de terreur à l'idée qu'une nouvelle secousse vienne jeter à bas ce qui a pu être épargné. Pourquoi les occupants de ces deux astronefs s'intéresseraient-ils davantage à notre sort qu'au leur ?

- Tu as sans doute raison, Irina, fit-il avec lassitude. Allons, rejoignons Monica et ce pauvre gosse... Qu'allons-nous faire de lui ? Les services publics – du moins ce qu'il en reste – doivent être débordés, dépassés par l'ampleur de la catastrophe. A qui pourrions-nous bien le confier, dans ces conditions ?

- Nous le garderons avec nous tant que nous n'aurons pas trouvé une famille qui consente à le recueillir, décréta la jeune Russe.

- Bien sûr, Irina, bien sûr, approuva-t-il, sans conviction, en se demandant comment ils allaient subsister, trouver des vivres et surtout de l'eau, dans l'immédiat.

Tous trois s'étaient laissé choir sur l'herbe, aux côtés de Monica et de Tom qui s'était endormi, d'un sommeil agité, peuplé de cauchemars, des cauchemars non point issus de son subconscient mais de l'horrible réalité.

Au loin, les deux disques volants plafonnaient au point fixe, au-dessus de Los Angeles. Les premières lueurs du jour atténuaient l'éclat sinistre des incendies et dissipait peu à peu les ténèbres des autres quartiers encore épargnés par le feu. De noirs nuages de fumée montaient vers le ciel, se mêlant à la chape de poussière qui recouvrait la ville.

Un battement de pales d'hélicoptères se fit entendre : deux énormes Sikorski de la Navy cinglaient vers la cité. L'un se dirigea vers le nord-ouest et l'autre mit le cap sur le sud-ouest, vers Beverly Hills et Santa Monica.

A leur approche, les disques volants s'élevèrent ; leur teinte passa du vert émeraude au rouge rubis pour prendre la tangente. Décrivant un arc de cercle, ils s'immobilisèrent à moins d'un mille, à vol d'oiseau, du flanc des Verdugos Mountains où les deux couples s'étaient réfugiés, avec le garçonnet que le vrombissement des pales avait réveillé.

- Ray, s'écria soudain l'Américain. J'ai aperçu une corniche, un peu plus haut, lorsque nous étions sur l'éperon, tout à l'heure. Nous ne risquons rien d'y aller, pour tenter de refaire des signaux...

- Nous ne risquons rien, en effet, agréa Raymond Dorval. Mais il fait presque jour et l'éclat de la torche ne portera pratiquement pas.

- A quoi bon, Ray ? soupira la jeune Italienne, avec découragement.

Il l'aida à se lever, l'embrassa et répondit, tout en juchant le gamin à califourchon sur ses épaules :

- Ces êtres ont enlevé la plupart des membres du Collège invisible ; il y a à cela une raison, Monica, une raison capitale qui nous échappe. Nous n'appartenons pas à ce groupe clandestin, c'est vrai, mais nous poursuivons – depuis beaucoup plus longtemps que lui – les mêmes buts. Viens, ma chérie, il faut essayer une fois encore d'établir le contact.

Ils gravirent le sentier, dépassèrent le promontoire rocheux et se hissèrent finalement sur une étendue plate, une large corniche qui s'étirait au flanc de la montagne. Tom déposé sur le sol, Dorval examina la corniche : vingt mètres de large sur plusieurs

centaines de mètres de longueur. Un sol pierreux, nu, adossé perpendiculairement au versant ouest des Verdugos Mountains.

- Allons couper des branches de pins, ordonna-t-il. Dépêchons-nous !

Ils redescendirent vers la pente boisée, ramassant des pommes de pin, coupant des branches mortes et, pourvus chacun d'une ample brassée, ils remontèrent aussi vite qu'ils le purent sur la corniche.

- Faites trois tas séparés de plusieurs mètres et disposés en triangle. Allumez-les et retournez chercher d'autres branches pour alimenter les feux.

Au bout d'un quart d'heure de va-et-vient, les trois « bûchers » de résineux s'allumèrent enfin pour répandre leurs flammes et leur fumée, probablement visibles d'assez loin.

- Ne les laissons pas s'éteindre ! Il faut les alimenter sans relâche.

Les allées et venues, depuis les pentes boisées jusqu'aux trois foyers se poursuivirent plus d'une heure durant ; tâche épuisante après les émotions et la fatigue de cette nuit de cataclysme. Et soudain, une bouffée d'espoir leur fit oublier leur lassitude : les deux disques volants, rigoureusement immobiles jusqu'ici, venaient de « décrocher » et, après un curieux mouvement d'oscillation, ils se dirigeaient droit sur la montagne.

Dorval et Forrest firent alors tournoyer leurs vestes au-dessus de leur tête tandis que leurs compagnes gesticulaient, criaient, sous les yeux effarés du bambin. Celui-ci finit par comprendre que tous ces feux et ces signaux s'adressaient à ces étranges disques volants. Oubliant un instant les affres de la nuit, Tom sourit, se dressa sur ses petites jambes, ôta sa veste de pyjama et, en riant, il imita ses nouveaux amis, la fit tournoyer à bout de bras.

Les astronefs décrivirent une courbe pour s'immobiliser de nouveau, mais cette fois à une centaine de mètres seulement des rescapés.

- Ils nous ont vus, Ray ! Ils nous ont vus ! cria Monica, les larmes aux yeux, en sautant de joie sans cesser d'agiter les bras.

Avec une lenteur majestueuse et un silence total, les disques auréolés de vert se rapprochèrent. Sous leur face ventrale, des alvéoles sombres apparurent, libérant les éléments télescopiques d'un tripode d'atterrissage. Les deux appareils, attirés par le triangle de feu, allèrent se poser en douceur un peu plus loin.

- Les caméras ! N'oubliez pas les caméras ! jeta Dorval en récupérant la sienne, son appareil et en prenant la main de Tom pour courir vers le premier astronef dont le plan incliné s'était rabaissé vers le sol.

Sans la moindre hésitation, ils gravirent au pas de course la passerelle et ne ralentirent qu'à l'approche de l'écoutille rectangulaire. Il n'y avait personne, au seuil de celle-ci et ils se décidèrent à la franchir pour s'avancer dans une coursive dont la cloison galbée épousait la courbe de l'astronef. Derrière eux, l'écoutille se referma avec un glissement feutré et une vibration légère prit naissance, s'amplifia pendant quelques secondes et s'évanouit.

Ils progressèrent dans la coursive et furent arrêtés par un panneau, lisse, lequel coulissa silencieusement pour révéler un plan incliné, d'apparence métallique mais souple et spongieux lorsqu'ils y posèrent le pied.

- C'est un avion, dis ? questionna Tom, en levant sa petite tête vers Monica.

- Oui, c'est un avion, mon chéri...

Ils gravirent le plan incliné et se retrouvèrent dans une cabine circulaire de cinq mètres de diamètre, coiffée d'un dôme transparent. En son milieu se dressait un poste de commande, également circulaire, autour duquel s'affairaient... des nains ! Des humanoïdes nains revêtus d'une jaquette orange et d'une espèce de short noir qui paraissait trop grand pour leurs jambes grêles. Humanoïdes, certes, mais au faciès étrange avec ces yeux obliques, très écartés l'un de l'autre et tirés sur les tempes.

- Des yeux de lapin ! songea Dorval, sidéré.

L'un d'eux avait abandonné le poste de commande et s'était avancé. Sa bouche, réduite à un simple trait, pratiquement dépourvue de lèvres, esquissait ce qui devait être un sourire. Il inclina par deux fois la tête et, d'une voix curieusement aiguë, déclara dans un anglais parfait :

- Soyez les bienvenus à bord de notre appareil, amis. Je suis le commandant Thorg.

Il s'inclina de nouveau et poursuivit :

- Nous avons failli ne pas apercevoir vos signaux. Vous auriez dû vous éloigner davantage de la ville en ruine ; mais peut-être n'en avez-vous pas eu le temps ?... Pas de blessés, parmi vous ?

- Heu !... Non, répondit Forrest, bouleversé autant que ses compagnons par ce premier contact avec des Extra-Terrestres.

Tom, lui, ne paraissait pas le moins du monde bouleversé mais bien plutôt intrigué, voire, amusé par ces êtres qui n'étaient guère plus hauts que lui !

- Nous étions sur le point d'abandonner nos recherches en vol, lorsque nous avons enfin aperçu vos signaux, Harry Forrest.

L'Américain cilla, estomaqué :

- Vous parlez couramment l'anglais et vous savez mon nom ?

- Et aussi celui de vos compagnons, oui, répondit le commandant Thorg en regardant tour à tour les Terriens.

Il considéra un instant le bambin, entre Dorval et Monica, puis :

- Votre enfant ?

- Non, commandant, le détrompa le Français. Nous l'avons recueilli dans les ruines de sa maison. Il s'appelle Tom...

L'Extra-Terrestre hocha la tête et une lueur attristée passa dans ses yeux étranges :

- Je comprends... Mais ne vous étonnez pas que je connaisse vos noms et votre aspect physique, fit-il en revenant sans transition à leurs premiers propos. *Notre mission était de vous enlever*, grâce au professeur Hammerstein qui nous communiqua les coordonnées de l'immeuble d'Harry Forrest. Le professeur pensait qu'Irina Taganova devait se dissimuler chez lui ; par eux, nous pouvions espérer vous atteindre sans trop de difficultés, Raymond Dorval et vous, Monica Rimbaldi...

- Nous enlever, répéta le Français, vivement intéressé. Nous allons donc savoir enfin pourquoi nos amis du Collège invisible...

- Désolé, Dorval, l'interrompit le commandant Thorg, mais il ne m'appartient pas de vous renseigner personnellement sur ce point. Avant longtemps, nous aurons rejoint notre quartier général où vous retrouverez tous vos amis du Collège invisible. Et puisque la première partie de notre mission a réussi, nous devons nous efforcer à présent d'accomplir la seconde : récupérer Bill Howard et tous les ufologues venus à la Convention de Los Angeles... Du moins, ceux qui auront pu survivre à ce terrible séisme.

A la base du dôme transparent s'alignaient des casiers, de dimensions diverses, un peu semblables à ceux des consignes automatiques que l'on trouve dans les gares. L'Extra-Terrestre en ouvrit un et conseilla :

- Vous pouvez vous débarrasser de ces... pseudo-caméras. Ici, vous êtes hors d'atteinte des hommes du 54/12 et n'avez rien à redouter.

Tandis qu'ils déposaient dans le casier les caméras « prises à l'ennemi », dont l'être de petite taille ne semblait rien ignorer, ce dernier s'adressa à l'Américain :

- Nous possédons un plan de votre ville, Forrest, néanmoins, en raison des dévastations qu'elle a subies, vous nous serez d'un précieux secours pour localiser les immeubles où vivaient vos amis.

- Je l'espère, commandant Thorg. Cependant, le repérage ne sera pas facile, à cause justement de ces dévastations. Où est ce plan ?

Il l'entraîna vers le tableau de commande circulaire où cinq autres créatures de petite taille manipulaient des manettes, des boutons, en suivant attentivement les indications lumineuses qui s'inscrivaient sur des cadrans. Thorg s'installa sur un siège – à sa taille – devant un grand écran incliné à quarante-cinq degrés et enfonça une touche : l'écran s'alluma et il fit défiler successivement les secteurs d'un plan, manifestement usagé, de Los Angeles.

- Mais, c'est un plan que l'on trouve couramment dans le commerce ! s'étonna Irina Taganova.

- Il appartient au professeur Hammerstein, répondit la créature en tournant curieusement son œil gauche vers elle, sans remuer la tête.

- J'ai faim, dis ! se plaignit le gamin en tirant sur la jupe de Monica.

Le commandant Thorg fit pivoter son siège, lança un ordre à l'un des « hommes » de son équipage et s'approcha de l'enfant :

- Nous allons te donner à manger, Tom. Tu verras, cela a le goût de l'orange. Tu aimes les oranges, au moins ?

Le gamin considéra la créature qui ne le dépassait que d'une tête et fit la moue :

- Sûr, c'est pas mauvais... Mais tu aurais pas du chocolat ?

La bouche linéaire de l'Extra-Terrestre se fendit en un « large » sourire, tout comme celle de ses passagers, d'ailleurs :

- Non, Tom. Désolé, pas de chocolat, ici. Mais tu en auras plus tard, quand nous rentrerons à... notre base.

- Et maman ? Et papa ? La dame, fit-il en montrant Monica, a dit qu'on allait les chercher. Tu vas les prendre, hein, avec ton avion ?

Refoulant son émotion, la jeune Italienne prit l'enfant dans ses bras et s'efforça de lui montrer une mine enjouée :

- Ne t'inquiète pas, Tom. Nous irons à leur recherche... bientôt. Viens, nous allons regarder tous les deux le tableau de bord de... l'avion.

Ce projet visant à distraire le gamin fut remis à plus tard : l'un des membres de l'équipage revenait distribuer aux Terriens des sachets plastiques remplis d'une gelée violine, substance nutritive ayant un agréable goût d'orange.

En « têtant » son petit déjeuner, Forrest revint auprès du commandant Thorg installé devant l'écran sur lequel s'étalait le plan de la ville.

- Là, indiqua-t-il, à l'intersection de Camarillo Street et de Cartwright Avenue. C'est là qu'habite Bill Howard.

Thorg donna quelques ordres à l'équipage et l'astronef s'inclina sur son assiette pour voler dans cette position oblique. Instinctivement, les Terriens avaient écarté les bras, à la recherche d'un point d'appui pour éviter de perdre l'équilibre mais, à leur grande surprise, ils restèrent tout à fait perpendiculaires au plancher de métal sans même avoir l'impression de risquer une chute ! Sur leur droite, à travers le cockpit transparent, ils apercevaient le ciel bleu ; sur leur gauche, en revanche, ils découvraient – depuis la très haute altitude où évoluait l'astronef – la tache claire de Los Angeles et l'immensité du Pacifique voilés çà et là de nuages.

De son œil « latéral » gauche, le commandant Thorg avait remarqué l'instinctif mouvement de désarroi de ses passagers qu'il rassura en ces termes :

- Le champ gravito-magnétique de ces appareils oriente en permanence la direction intérieure de la pesanteur artificielle ; nous pourrions tout aussi bien voler « sur le dos » et vous ne tomberiez pas davantage.

L'inclination de l'astronef qui descendait rapidement leur permettait d'embrasser l'étendue de la ville maintenant baignée de soleil ; une ville aux trois quarts détruite, jonchée de ruines, ravagée par d'innombrables incendies, tout comme si elle avait subi un bombardement systématique, un pilonnage d'artillerie lourde !

- Quel désastre épouvantable ! gémit Monica, bouleversée, après avoir déposé le gamin sur le parquet pour lui éviter cette vision d'horreur.

L'Américain secoua la tête, désespéré :

- Je crains bien de ne plus m'y reconnaître, Thorg. Il n'y a plus que des ruines ! Des quartiers complets ont été jetés à bas, réduits en monceaux de décombres... Il faudra suivre, remonter le cours de la Los Angeles river en guise de repère. Quand nous serons parvenus à sa source, aux abords de Vineland Avenue, nous volerons en droite ligne vers le carrefour de Camarillo Street.

- Une rivière est toujours un bon repère, approuva Thorg en manipulant ses commandes tout en suivant, sur un écran auxiliaire de télévision, le ruban grisâtre de la Los Angeles river qui serpentait à travers l'immense champ de ruines.

L'astronef s'immobilisa enfin à la verticale de la source du cours d'eau, très étroit au cœur de la cité. La rivière paraissait jaillir d'un colossal amas de décombres, au creux de Valley Heart, à l'amorce du grand Vineland Boulevard jalonné de buildings en partie effondrés.

- Un peu plus au nord-ouest, conseilla l'Américain, terriblement inquiet en observant une colonne de tanks, de puissants chars d'assaut qui achevaient de démolir les pans de murs trop menaçant et qui risquaient de s'écrouler.

- Là, Thorg, c'est là ! cria-t-il, la gorge nouée par l'émotion tandis que l'appareil s'immobilisait une fois encore, seulement à deux cents mètres de haut, à la verticale du carrefour précédemment localisé sur le plan.

C'était là, rectifia-t-il, qu'habitait Bill Howard. Là, sous cette montagne de décombres !...

CHAPITRE VIII

Après avoir confié Tom à l'un des membres de l'équipage, le commandant Thorg rejoignit ses passagers qui, à travers le dôme transparent, contemplaient cette pyramide de blocs de béton, de ciment, de poussière, d'où émergeaient des poutrelles, des morceaux de meubles disloqués, brisés : par endroits, des débris humains étaient indiscernables, auréolés de rouge sombre, leur sang dont la terre, la poussière s'étaient imbibées. C'est là tout ce qui restait des occupants de ce building broyé comme par un titanesque marteau-pilon !

Autour de ces ruines, des gens hébétés s'efforçaient vainement de fouiller les décombres à la recherche d'éventuels survivants ensevelis. Des ambulances sillonnaient tant bien que mal les rares artères encore praticables. Certains de ces rescapés avaient aperçu l'astronef qui plafonnait maintenant à moins d'une centaine de mètres au-dessus de leur tête. Ils s'interpellaient, s'agitaient, inquiets peut-être à la vue de ce disque métallique rayonnant une luminescence verte.

Soudain, parmi ceux qui erraient autour des ruines, un homme se mit à agiter frénétiquement les bras, manifestement à l'intention des silhouettes qu'il apercevait à travers le dôme transparent du disque fortement incliné.

- Seigneur ! balbutia l'Américain. C'est... Je jurerais que c'est Bill, Thorg ! Rapprochez-nous du sol, vite !

L'Extra-Terrestre donna un ordre bref à l'équipage ; le disque volant perdit de l'altitude, glissa vers la droite pour s'immobiliser au pied de l'amoncellement de décombres.

- C'est lui ! C'est bien lui ! cria Monica, reconnaissant parfaitement en cet homme aux vêtements maculés de terre, déchirés, le second de Forrest.

Howard, stupéfié lui aussi, avait reconnu les visages amis qui l'observaient derrière la paroi du cockpit en métal-plastex. Il se mit à courir, passa sous le bord annulaire de l'astronef et cessa d'être visible.

- Allez à sa rencontre, conseilla Thorg. Nous amenons la passerelle d'accès ; je vous rejoins.

Ils se précipitèrent le long du couloir galbé et s'arrêtèrent au seuil de l'écoutille tandis que le plan incliné s'abaissait vers le sol. Sous les regards effarés des gens qui fouillaient les ruines, Bill Howard sauta sur cette rampe et courut à la rencontre de ses amis. Sans chercher à cacher leur émotion, lui et Forrest tombèrent dans les bras l'un de l'autre en se donnant de grandes tapes dans le dos !

- Mon vieux Bill ! J'ai bien cru que tu étais là-dessous ! fit l'Américain en désignant du menton l'amas de décombres.

- L'autre nuit, en sortant de chez toi, Harry, le fait de n'avoir pas sommeil m'a sauvé la vie ! Je suis allé...

Il laissa sa phrase en suspens, médusé à la vue de cette petite créature aux yeux très écartés, relevés en oblique sur les tempes, qui venait d'apparaître au seuil de l'écoutille.

- Le commandant Thorg, le présenta Forrest.

L'Extra-Terrestre inclina la tête par deux fois :

- Soyez le bienvenu à bord, Bill Howard... Permettez-moi de répondre à l'étonnement que vous avez manifesté en m'apercevant, ce qui renseignera d'ailleurs aussi vos amis. Nous venons du système solaire que vous connaissez sous l'appellation d'Antarès... Ignorant les innombrables badauds qui, maintenant, accouraient de toutes parts et levaient le nez vers cet étrange appareil juché sur son tripode d'atterrissage, Thorg enchaîna :

- Nous parlerons de nous plus tard, Bill, voulez-vous continuer vos explications ? Vous disiez qu'en quittant le domicile de Forrest...

- Je suis allé chercher Aileen, à la station de télévision K.G.F. de Griffith Park. Aileen était de service et j'ai attendu la fin de son émission, à deux heures du matin, pour la raccompagner.

- Votre épouse, sans doute ?

- Pas tout à fait, sourit-il. Du moins, pas encore. Bon, en quittant la station, les premières secousses ont commencé et nous nous sommes réfugiés dans le parc, où d'innombrables personnes affluèrent bientôt, terrorisées par le séisme. Nous y avons passé la nuit et ce matin, nous nous sommes rendus chez elle. Du moins dans ce qui reste de son quartier. L'immeuble était debout, mais sérieusement touché et évacué par ses occupants. Nous avons pu récupérer quelques affaires et Aileen est retournée aux studios, qui n'ont pas trop souffert. Je dois aller la chercher à midi au Griffith Park. J'ai pu joindre Carter et Brown ; ils s'efforcent de rechercher les autres survivants de notre Commission Delta... s'il y en a. Nous avons tous rendez-vous à midi au Griffith. Oui, c'est le point de ralliement car, à la suite de ce cataclysme, il faut plus que jamais nous regrouper, former une équipe prête à toute éventualité. Je songe au Groupe 54/12 qui, peut-être, n'aura pas désarmé pour autant.

- Ces gens, Bill, avec lesquels vous avez rendez-vous, sont-ils membres de votre commission d'enquête ? interrogea l'Extra-Terrestre.

- Oui, à l'exception d'Aileen, productrice à la télévision mais qui se passionne pour nos recherches et les fait connaître, à travers ses émissions. Carter, Brown et nos autres membres, en dehors de leur fonction dans notre commission, sont à peu près tous des techniciens : électronique, chimie, biologie, astrophysique...

- Pourriez-vous les joindre rapidement pour leur demander d'amener leur famille, au Griffith Park où vous devez vous retrouver ?

La question de l'Antarien le surprit :

- Sans doute, encore que les liaisons téléphoniques sont quasi impossibles et la plupart des rues impraticables. Avec un peu... *beaucoup* de chance, corrigea-t-il, nous devrions pouvoir, les uns les autres, faire circuler cette consigne. Mais pourquoi, réunir nos familles ?

- Il le faut, Bill. Mes chefs vous en donneront la raison. Maintenant, partez et faites vraiment l'impossible pour réunir vos amis, leurs femmes, leurs enfants... et tous les techniciens, spécialistes, chercheurs qu'ils pourront trouver. Même si ces personnes n'appartiennent pas à votre Commission Delta et même si elles n'ont jamais cru en la matérialité de notre existence ; l'important est qu'elles soient très compétentes, professionnellement parlant.

Les trois hommes échangèrent un regard où la stupeur le disputait à l'incrédulité : cette consigne inattendue, ils croyaient pouvoir en déceler la signification. Un doute affreux s'insinuait en eux, qu'ils hésitaient à faire partager à leurs compagnes. Mais celles-ci, intuitivement, avaient percé le sens de cette impérative recommandation de l'Antarien. Par une sorte d'accord muet, ils surmontèrent leur angoisse et n'osèrent point se communiquer leurs impressions...

- A midi, au Griffith Park, lança Howard, comme pour écourter cet instant pénible, lourd de menaces informulées.

Les gens qui faisaient cercle, à distance respectueuse, s'écartèrent vivement pour le laisser passer, abasourdis par la présence de l'astronef et de cette petite créature « aux yeux de lapin » qui paraissait au mieux avec ces deux couples portant des vêtements déchirés, couverts de terre et de poussière.

Un instant plus tard, quand l'engin décolla, les badauds effrayés se débandèrent en trébuchant sur les décombres.

Dans le poste de pilotage, les Terriens promenaient un regard attristé sur la cité meurtrie : de toutes parts les incendies faisaient rage. Des flammes monstrueuses léchaient les façades encore debout, d'autres fusaient par les fenêtres, tourbillonnaient dans les « puits » laissés dans ces immeubles par l'effondrement de leur toiture et des planchers qui avaient enseveli, broyé leurs occupants.

Les services d'ordre étaient débordés, la vie désorganisée, les hôpitaux, les cliniques ou bien détruits ou alors submergés de blessés. Le transport, l'évacuation de ces derniers posaient d'ailleurs de sérieux problèmes en raison de l'état quasi impraticable de la plupart des rues et des artères de moyenne importance. Seuls les larges boulevards, les grandes avenues permettaient aux véhicules de faire du « slalom » entre les amas de décombres qui jonchaient la chaussée.

Quant à la lutte contre le feu, la rupture des canalisations d'eau la rendait pratiquement impossible au-delà du périmètre de la Los Angeles river où quelques motopompes plongeaient leurs manchons d'aspiration destinés à alimenter de puissants « canons » Mercator. A cette situation catastrophique s'ajoutait la destruction des conduites de gaz qui, rompues avant l'explosion des gazomètres, avaient causé d'innombrables sinistres.

L'astronef grimpait à une vitesse vertigineuse et, à son bord, les Terriens découvraient l'ère de destruction qui s'étendait à perte de vue, depuis les quartiers nord de San Fernando jusqu'à San Diego, la ville méridionale jumelle pareillement dévastée. Seules les zones suburbaines de l'est avaient moins souffert.

- Les tremblements de terre ont affecté toute la région de Los Angeles et jusqu'aux villes du nord et de l'est ! constata Harry Forrest, atterré.

De sa place, aux commandes de l'appareil, le commandant Thorg ajouta, comme à regret :

- Nous allons remonter vers le nord, le long de la côte du Pacifique et vous jugerez alors de l'ampleur véritable de ces tremblements de terre qui se succèdent depuis trois jours...

Une accélération brutale, néanmoins sans effet sur leur personne, amena bientôt l'astronef aux abords de San Francisco. Le souffle coupé, les Terriens contemplèrent avec effarement ce qui avait été Frisco. L'énorme pont jeté par-dessus Treasure Island, entre la ville et Oakland, sa voisine, s'était effondré. L'île elle-même était aux trois quarts submergée à la suite d'un affaissement sous-marin ; seules subsistaient les installations disloquées de la Station Navale. A l'ouest, le célèbre Golden Gate Bridge – le Pont de la Porte d'or – avait lui aussi disparu. Quant à la ville proprement dite, toute sa partie occidentale avait littéralement basculé dans le Pacifique, depuis la Porte d'or jusqu'à San Matteo !

- C'est horrible ! murmura la géophysicienne russe. Il y a eu dislocation, cassure de la côte ouest qui s'est abîmée dans l'océan ! Le contour des côtes n'est plus le même. La catastrophe est sans commune mesure avec celle de 1906.

- L'intensité du séisme a atteint le degré onze, dans l'échelle de Richter, expliqua Thorg. Nous avons capté l'information, peu avant de vous recueillir, en provenance d'une station radio de Salt Lake City.

- L'échelle de Richter, commenta Irina Taganova, comporte douze degrés pour définir la gravité des tremblements de terre. Le degré douze signifie donc : destruction *totale*. A Los Angeles et à San Francisco, l'avant-dernier degré fut atteint ; cette zone côtière est très instable, géologiquement parlant, parce que située sur la longue faille de San Andréas qui passe sous San Francisco et s'étire vers le sud et Los Angeles.

En 1906, lors du séisme de San Francisco, des failles nouvelles se produisirent, d'énormes portions du territoire furent soulevées de plusieurs mètres, coupant des routes, des voies de chemin de fer. Quelques années plus tôt, en 1899 en Alaska, la côte de la baie du Désenchantement s'éleva brusquement de quatorze mètres ; un « bloc » côtier, long de soixante-treize kilomètres, large de trente, se détacha et fut précipité dans les flots²⁹.

Aujourd'hui, la longue faille de San Andréas s'est remise en mouvement, entraînant la destruction de la plupart des villes sous lesquelles elle chemine pour se prolonger vers le nord au-delà de Seattle.

Le commandant Thorg confirma :

- Seattle présente le même aspect que Los Angeles, San Francisco et de nombreuses villes de la Californie. Mais, depuis hier, d'autres pays du globe ont été affectés par les tremblements de terre : le Japon, le Kamtchatka, la Turquie, la Grèce, l'Inde septentrionale, l'Afrique du Nord, la Sicile, l'Italie, où Naples n'est plus qu'un immense champ de ruines.

Monica avait pâli :

- Savez-vous si Turin a été touché, commandant ? Ma famille y demeure.

²⁹ Authentique.

- Je ne sais pas, Monica. Les émissions-radio que nous captions à bord sont fragmentaires ; nous n'avons d'ailleurs pas pour vocation de suivre systématiquement les informations diffusées par les stations terrestres. Cela est du ressort de notre base.

Changeant délibérément de sujet de conversation, l'Antarien questionna :

- Quelle heure est-il, Harry ?

- Onze heures.

- Nous disposons d'une heure encore avant notre rendez-vous au Griffith Park. Je vais vous demander de m'aider à l'accomplissement d'une première... mission. Connaissez-vous le secteur de Marineland ?

- Fort bien, Thorg. L'un des membres de notre Commission Delta est biologiste à cette station de recherches marines située au sud-sud-ouest de Los Angeles.

- J'espère que votre ami s'y trouvera et qu'il vous sera possible de le rencontrer. La dispersion des laboratoires de Marineland aura probablement minimisé le nombre des victimes...

- Sans doute, car les constructions, de surcroît, sont peu élevées. Vous voulez, là aussi, récupérer certains chercheurs ?

- C'est cela même, Forrest, et en une heure, nous devrions pouvoir mener à bien cette première mission...

*

Après avoir décrit une large boucle au-dessus des installations de Marineland, en bordure de l'océan, les deux astronefs se posèrent sur une pelouse, non loin d'un vaste bassin circulaire alimenté par l'eau de mer et où s'ébattaient des dauphins.

Appelés par les premiers témoins de cet atterrissage, un assez grand nombre d'hommes et de femmes, pour la plupart en blouse blanche, quittèrent les laboratoires et les pavillons voisins où ils étaient logés pour converger vers les engins auréolés de lumière verte.

Forrest, Dorval et leurs compagnes empruntèrent le plan incliné pour s'approcher des chercheurs de Marineland qui s'étaient rassemblés, intrigués et inquiets devant ce spectacle « fantastique » pour eux.

De ce groupe d'une quarantaine de personnes, un homme se détacha, grand et blond, le teint hâlé par le soleil. Il pouvait avoir une trentaine d'années et s'avavançait, hésitant à en croire ses yeux.

- Ed ! s'écria l'Américain. C'est toi que nous cherchions !

Edward Bright dévisagea son ami, leva de nouveau les yeux sur les deux astronefs qui projetaient leur ombre sur la pelouse, puis il murmura, interdit :

- Harry ! C'est... pas possible ? Tu étais *vraiment* à bord de ces...

- Oui, Ed, mais nous n'avons que très peu de temps et je ne puis absolument pas répondre à tes questions. Veux-tu immédiatement rassembler les divers chefs de laboratoire et leurs assistants ?

- Les... rassembler ? Mais ils sont *déjà* rassemblés, Harry ! fit-il en levant le pouce par-dessus son épaule pour désigner ses collègues. Marineland n'a pas trop souffert du dernier séisme et tout le personnel ou presque est là. Pourquoi veux-tu les...

- Pas le temps de t'expliquer, Ed, je te l'ai dit, fit-il avec une certaine agitation destinée à masquer son embarras. Je dois m'adresser aux chefs de labo et à leurs assistants...

- C'est facile, Harry, fit-il en se tournant vers ses collègues pour ajouter : vous avez entendu ce que mon ami Forrest vient d'annoncer ? Je n'en sais pas plus que vous...

Une vingtaine d'hommes et une huitaine de jeunes femmes s'avancèrent, intrigués. Forrest hésita une seconde et se décida à leur parler :

- Je ne puis vous informer des mobiles qui nous font agir mais je vous demande instamment de me faire confiance. Le cataclysme qui vient de s'abattre sur la Californie exige votre concours, votre présence à bord de ces appareils où vous recevrez les explications qu'ici je n'ai point le temps de vous donner.

Puis, s'adressant maintenant aux autres collaborateurs du Centre d'Etudes marines restés en arrière, il ajouta :

- Je vous demande également de nous aider à rassembler ici même, ce soir à dix-neuf heures, tous les chercheurs, techniciens, spécialistes que vous pourrez trouver, même si leurs disciplines sont fort étrangères à vos travaux. Nous aurons aussi besoin de leur aide dans les journées qui viennent. Nous comptons tous sur votre aimable coopération et vous en remercions par avance très sincèrement.

Forrest poursuivit, à l'intention cette fois, du groupe réunissant les personnes qui avaient répondu à l'appel d'Edward Bright :

- Veuillez immédiatement gagner le second appareil. Votre absence ne sera pas de longue durée...

Après un moment d'hésitation, ils se résolurent à faire confiance à cet homme – n'était-il pas un « Terrien », tout comme eux, même s'il voyageait à bord d'un aussi étrange appareil ? Alors qu'ils se dirigeaient vers le plan incliné, entre les éléments du tripode d'atterrissage, deux jeunes femmes abandonnèrent précipitamment leur groupe pour s'enfuir, prises d'une terreur irraisonnée. En revanche, parmi ceux qui n'avaient pas été appelés, une jeune fille, les yeux voilés de larmes, s'élança en criant :

- Bud ! Bud ! Je ne veux pas te laisser !

L'interpellé s'était retourné, revenait sur ses pas pour étreindre la jeune fille bouleversée par cette séparation qui présageait pour elle une obscure menace.

Bright expliqua brièvement à son ami :

- Viola est laborantine, Harry. Bud et elle devaient se marier le mois prochain et...

- D'accord, Ed. Ils peuvent embarquer tous les deux, mais je t'en conjure, dis-leur de se dépêcher !

Impressionné par le ton pathétique de son ami, le biologiste questionna à mi-voix :

- Que se passe-t-il, Harry ? Tu as l'air... anxieux et gêné à la fois. Mes travaux ici m'ont empêché de participer à la Convention, mais j'écoute la radio et suis les informations, à la télé ; je n'ignore rien par conséquent de l'extraordinaire enlèvement du Collège invisible... *Notre tour est donc venu d'être enlevés ?*

- Pour l'amour du ciel, Eddy, va rejoindre tes collègues ! Nous parlerons de ce problème plus tard ; je te supplie de me faire confiance.

- J'ai deux gosses, une femme, dans notre pavillon, à trois milles d'ici. Ils ont échappé au séisme et je ne voudrais pas...

- Tu iras les chercher ce soir, Ed, je t'en donne ma parole. Tes collègues devront aussi, très bientôt, réunir leur famille. Maintenant, je dois te laisser ; nous nous reverrons dans quelques heures...

Edward Bright, en proie à une sensation indéfinissable, à une angoisse larvée, obéit et embarqua avec les autres dans le second appareil qui ne tarda pas à décoller pour foncer vers le ciel, presque à la verticale et disparaître dans les nuages. L'astronef où avaient pris place Dorval et ses compagnons, lui, se dirigea vers Griffith Park.

Dans ce chaos de ruines dévorées par de multiples incendies, l'immense étendue verte du parc offrait l'aspect d'une oasis... qu'une foule considérable de rescapés avaient envahie, attirés par ce havre de grâce où ils ne risquaient plus d'être ensevelis par un nouveau séisme.

- Bonté divine ! grommela Dorval. Nous n'avions pas songé à ça !

Par milliers des hommes, des femmes, des enfants bivouaquaient, encombrés de paquets, de valises, d'objets hétéroclites qu'ils avaient pu sauver du désastre.

- Bill et Aileen se seront certainement donnés rendez-vous dans le secteur du parc le plus proche de la station de télévision, fit Monica.

- Cela paraît logique, approuva Forrest. Nous allons survoler la foule à basse altitude et repérer, dans ce secteur, ceux qui pourraient nous faire signe...

Voire ! Ils n'avaient pas, non plus, prévu la réaction de la foule : à la vue de cet étrange disque volant nimbé d'une luminescence verte, des centaines et des centaines de personnes levaient la tête, agitaient les bras ! Comment, dans cette cohue, parviendraient-ils à reconnaître ceux qu'ils cherchaient ?

- C'est invraisemblable ! pesta Forrest. Nous n'avons pas songé un instant à ce rassemblement de population... qui était pourtant prévisible. Un rendez-vous à Griffith Park ! Folie ! Celui-ci fait plus d'un mille de long et abrite maintenant peut-être dix mille personnes !

- Et presque toutes agitent leurs bras en même temps !

- Pauvres gens, murmura la jeune Russe en contemplant cette foule vêtue à la diable. Les uns sont en pyjama, en robe de chambre et d'autres à demi nus, surpris qu'ils ont été, en pleine nuit, par les terribles secousses et ne songeant qu'à fuir leurs immeubles ébranlés, leurs maisons qui craquaient de toutes parts !

Le commandant Thorg fit prendre de l'altitude à l'appareil afin d'obtenir une vue globale du parc, vaste rectangle de verdure orienté nord-sud et sillonné par de longues avenues dont les méandres le traversaient en oblique.

A la pointe nord-ouest de ce rectangle, en bordure de la Los Angeles river, s'élevait une épaisse fumée.

- C'est peut-être un signal, Thorg !

L'Antarien fit plonger son appareil dans cette direction et l'immobilisa en l'inclinant sur sa tranche. A travers le cockpit, ils purent enfin reconnaître, auprès d'un feu de branchages, Bill Howard qu'entouraient une vingtaine de personnes dont plusieurs alimentaient ce signal. Emue, une jeune femme brune – Aileen – s'était rapprochée de Bill, lui avait pris le bras et suivait la manœuvre de l'astronef qui se remettait en mouvement, descendait davantage et libérait de son alvéole la passerelle d'accès.

- Nous ne pouvons pas nous poser, expliqua l'Antarien. La jetée s'est effondrée dans la rivière et le sol, le long des berges, est fissuré ; il est peut-être instable et risque de ne pas supporter le poids de l'astronef si nous déployons les éléments du train d'atterrissage. Nous stationnerons au point fixe...

L'engin s'était donc stabilisé à cinq mètres du sol et l'extrémité de sa passerelle effleurait à peine l'herbe. Bill Howard et sa fiancée sautèrent les premiers sur le plan incliné, suivis par les ufologues et leurs familles rescapés réunis grâce à la diligence du vice-président de la Commission Delta.

Autour d'eux, dans le parc, les réfugiés avaient assisté bouche bée à cette scène « d'enlèvement consenti » !

Ayant pris à son bord ces hommes, ces femmes et leurs enfants, l'astronef décolla et grimpa en chandelle à une allure folle pour infléchir ensuite sa trajectoire vers l'est.

Sous la conduite de Thorg, accompagné de Forrest, les nouveaux venus furent répartis dans le poste de pilotage et dans la soute axiale de l'appareil.

Sans paraître se soucier de la curiosité dont il était l'objet, l'Antarien précisa :

- Vous n'aurez pas à supporter longtemps cet inconfort. Vous allez être transférés dans notre base où vous pourrez vous restaurer et recevoir des vêtements. Nous devons retourner dans le poste de pilotage et je vous demande seulement quelques minutes de patience...

Revenus au poste de commande, Forrest et ses compagnons, pour la première fois de leur vie, eurent le privilège rare de contempler l'espace à l'instar des cosmonautes à travers les hublots de leurs capsules spatiales, à la différence près que, à bord de l'astronef, le dôme en métallo-plastex leur offrait un champ de vision absolument parfait, nullement limité.

Sous leurs pieds – notion purement conventionnelle, dans l'espace – la Terre s'éloignait, énorme sphère bleutée moirée de masses nuageuses.

- Oh ! s'exclama la jeune Russe. Venez donc regarder par ici !

Ils la rejoignirent, de l'autre côté du dôme transparent et Bill Howard et Aileen restèrent, plus encore que leurs compagnons, pétrifiés de stupeur. Suspendu dans le vide clouté d'astres innombrables, un monstrueux engin en forme de toupie tournoyait lentement ! Un engin colossal, hérissé d'antennes, percé à son « équateur » d'un grand nombre d'ouvertures rectangulaires, les unes sombres, les autres éclairées d'une lumière jaune, assez vive. Fréquemment, des astronefs lenticulaires, analogues au leur, franchissaient ces ouvertures et disparaissaient ; d'autres en sortaient, fusant alors dans l'espace à une vitesse fantastique, telles des bulles de lumières qui ne tardaient pas à s'amenuiser, à s'estomper dans la lumière réfléchie par la surface terrestre vers laquelle ils se dirigeaient.

- Notre base spatiale, annonça le commandant Thorg, une sorte de satellite artificiel géant qui, depuis des années, orbite autour de votre planète.

- Le... *Chevalier Noir* ? hasarda Raymond Dorval.

- Oui, c'est ainsi que vous l'avez baptisé. Cette base spatiale a causé bien des migraines à vos astronomes. Divers centres d'écoutes terrestres ont capté certains de nos signaux ; des observatoires l'ont repéré dans leurs télescopes et les astronomes, devant ses évolutions « aberrantes » – changements d'orbite, disparitions, réapparitions –, n'ont pas eu le courage d'avouer publiquement son existence. Seuls les ufologues ont eu l'honnêteté de le révéler³⁰.

Le Chevalier Noir, répéta-t-il, songeur. Un nom très poétique pour cette base qui, selon notre... humeur, réfléchit ou ne réfléchit pas les ondes-radars !

- Ses proportions sont effarantes !

- Environ dix-sept cents mètres entre ses « pôles » et près de neuf cents à son « équateur », indiqua-t-il en manipulant ses commandes.

L'astronef réduisit sa vitesse et franchit l'une de ces larges ouvertures rectangulaires dont les parois rayonnaient cette lumière jaune, qu'ils avaient déjà remarquée à leur approche de la base spatiale. Disposés de place en place dans les murs géants s'ouvraient des alvéoles de trois mètres de diamètre. De l'un de ces orifices s'étira une tubulure annelée qui vint se plaquer contre une écoutille auxiliaire, à la partie ventrale de l'astronef, pour y adhérer avec une étanchéité parfaite afin d'assurer l'évacuation des passagers sans devoir pour cela refermer le sas géant et y rétablir une pression d'air.

Sous la conduite de l'Antarien, ils empruntèrent ce « boyau » métallique éclairé d'une pâle fluorescence bleuâtre et sautèrent ensuite sur un tapis roulant qui les emporta le long d'un couloir.

- Notre base est soumise à une gravitation artificielle qui évite à ses occupants les inconvénients de l'apesanteur. Attention, nous allons quitter le tapis roulant...

Un panneau coulissa et ils pénétrèrent dans une immense salle circulaire comprenant des centaines de gradins occupés par des Terriens des deux sexes revêtus de tuniques aux coloris variés. Les nouveaux arrivés eurent la joie – ce n'était point en fait une véritable surprise – de se voir accueillir par le professeur Hammerstein à qui une tunique jaune paille conférait un peu de cette dignité que l'on prête volontiers aux sages de l'Antiquité ! Il étreignit paternellement la jeune Russe et serra avec effusion les mains de ses compagnons :

- C'est un grand bonheur pour moi de vous savoir vivants, mes chers amis. Nous avons réceptionné tout à l'heure les chercheurs de Marineland, tout aussi estomaqués que nous l'avions été nous-mêmes après notre enlèvement !

- Et ces gens, ces adolescents aussi, qui garnissent les gradins ? commença le Français.

- Ce sont naturellement des Terriens que nos amis Antariens ont « kidnappés » depuis plusieurs jours, un peu partout dans le monde. Dans leur diversité, ils représentent à peu près l'ensemble des connaissances humaines en matière technique, scientifique et autres. Mais je ne suis pas là pour vous tenir un discours ; venez, prenez place parmi nous.

Il les conduisit au bas des gradins, cependant qu'à leur passage, la nombreuse assistance les considérait avec une sympathie curieuse. Thorg les avait abandonnés, après un amical salut de la main, pour aller prendre place, avec d'autres Antariens, sur une estrade au bas de l'hémicycle.

Au centre de ce podium, de part et d'autre duquel siégeaient les « nains » sur des fauteuils à leur mesure, dix sièges restaient vides, mais de taille normale, eux, ce qui ne laissa pas d'intriguer Dorval et ses compagnons.

- Qui attend-on ? questionna le Français.

- Sanorsh Vaxhan, le chef de cette base et le représentant de l'empire antarien dans ce secteur de la galaxie. Il va arriver avec son état-major.

- Mais... Ces sièges sont trop grands, pour des Antariens ! remarqua Monica, surprise.

L'astrophysicien n'eut pas le loisir de lui répondre : au bas de l'hémicycle, un panneau s'ouvrait. Un « homme » au teint cuivré, de haute stature, drapé dans une tunique blanche, parut, arborant sur la poitrine un écusson rouge frappé d'un idéogramme

³⁰ Cf. : *Les soucoupes volantes viennent d'un autre monde* et *Black-out sur les soucoupes volantes*, ouvrages documentaires de Jimmy Guieu. Réédition diffusée par Dervy-Livres, Paris.

bizarre ; neuf autres personnages de semblable apparence l'escortaient et prirent place à ses côtés sur le podium.

Très grand, les cheveux d'un blond cendré, les yeux immenses, légèrement écartés, Sanorsh Vaxhan et les membres de son état-major saluèrent l'assistance d'une inclinaison du buste avant de s'asseoir.

- Je vous souhaite la bienvenue à bord de notre base spatiale, amis terriens.

Nul micro ni haut-parleur n'était visible ; pourtant, la voix au timbre grave – s'exprimant dans un anglais châtié – donnait à chacun l'impression d'être proche, de s'adresser individuellement à ces hommes, ces femmes et ces adolescents qui s'entassaient sur les gradins.

- Nombre d'entre vous sont nouvellement arrivés, ici ; je me dois de les renseigner sur la genèse des événements qui nous ont déterminés à les enlever. Mon nom est Sanorsh Vaxhan et le Conseil des Sages formant notre état-major a bien voulu me désigner pour présider aux destinées de cette base antarienne dans votre système solaire.

Les missions d'enlèvement – ou de... récupération – furent confiées à nos amis les Xarls, ajouta-t-il en faisant allusion aux êtres de petite taille, aux yeux obliques étirés vers les tempes, installés de part et d'autres du podium. Les Xarls, de temps immémoriaux, sont nos alliés fidèles au sein du vaste empire antarien groupant une infinité de races et d'espèces vivant en bonne intelligence. Cette parfaite union a incité les membres de notre Confédération Interstellaire à adopter le nom générique d'Antariens, puisque le soleil de notre système central a nom Antarès, du moins selon votre terminologie astronomique.

L'un des traits particuliers de certaines espèces antariennes est d'avoir des fonctions physiologiques, biologiques, identiques aux vôtres, comme vous avez pu le constater dans cette base ou à bord de nos astronefs où règne une atmosphère chimiquement analogue à celle de la Terre. Il existe d'ailleurs, dans notre Confédération, une dizaine de systèmes solaires comportant au moins une planète de type terroïde.

Cela posé, abordons les raisons qui nous ont fait vous enlever...

- Depuis trente-cinq de vos années, nos appareils observent systématiquement votre globe. Par des procédés qui auraient pu être à la portée de votre technologie dans moins d'un siècle, nous avons pu assimiler la plupart de vos langues, étudier vos structures sociales, vos modes de vie, vos habitudes – vos défauts aussi – avec la même facilité qu'aurait pu nous conférer un séjour prolongé parmi vous.

Certains chercheurs en matière d'ufologie – je déplore tout comme vous ce néologisme barbare, mais il n'existe, hélas ! aucun équivalent – ont pu, en recensant les apparitions de nos astronefs, aboutir à cette conclusion : les disques volants semblent s'intéresser tout particulièrement aux failles géologiques. La répartition, la multitude de celles-ci ont fait dire à plus d'un observateur qu'il s'agissait là d'une pure coïncidence ; un engin volant, quel qu'il soit, ne pouvant pas ne pas survoler un assez grand nombre de ces failles.

Pourtant, c'était bel et bien ces failles qui nous intéressaient ; notamment les failles géantes, celle de San Andréas, en Californie, celles des Caraïbes et du Japon pour ne citer que les principales. De leur étude méthodique, de leur évolution lente, mais constante, de l'analyse des variations géomagnétiques liées à d'autres phénomènes cycliques dont votre soleil est le siège, nous avons acquis cette certitude : la sismicité du globe va aller croissant ; les tremblements de terre vont s'intensifier, devenir de plus en plus dévastateurs.

Vous tous, ici, vous avez été enlevés des diverses régions dangereusement menacées... Je ne puis vous cacher la vérité, amis terriens, fit-il en parcourant des yeux ces hommes, ces femmes, ces jeunes gens dont les visages exprimaient une angoisse, une horreur grandissante.

Nos savants, géophysiciens ou astrophysiciens qui étudient ces problèmes depuis des années sont formels : ces tremblements de terre d'une intensité croissante et leur généralisation sur tous les continents sont un signe qui ne trompe pas... *Un épouvantable cataclysme se prépare et vous vivez les derniers moments de ce prélude à l'Apocalypse...*

CHAPITRE IX

A l'annonce de l'effroyable catastrophe qui allait s'abattre sur la Terre, un sursaut d'affolement agita l'assistance et des femmes, des hommes même, sur les gradins, ne purent retenir leurs larmes, déchirés de savoir nombre de leurs parents et amis irrémédiablement condamnés.

Sanorsh Vaxhan fit une pause, respectant la violente émotion suscitée par ses paroles, puis il leva la main pour manifester son désir de poursuivre :

- Je sais combien cette pénible révélation vous affecte, mes amis, néanmoins, vous devez être réalistes : aucune technologie des races pensantes de l'univers ne pourrait éviter ce cataclysme. La seule chose en notre pouvoir est de sauver un maximum de Terriens... judicieusement sélectionnés. Sur le plan de la morale absolue, ce choix paraîtra arbitraire qui abandonnera à une mort certaine la majorité de la population, cependant, impuissants à évacuer tous les habitants de la Terre, nous sommes bien forcés de procéder à ce choix.

Les critères adoptés se fondent sur la nécessité première de garantir la survie de l'espèce humaine et la poursuite de son évolution – sans hiatus – sur le monde que nous lui destinons. Pour cela, il convient de sauver d'abord tous ceux qui, de par leur formation, leurs spécialités, leur savoir, seront en mesure d'éduquer, d'enseigner, d'administrer un embryon de colonie implantée sur la planète Terra Deux ; ainsi avons-nous baptisé le monde où vous allez être évacués. Un monde vierge, aux inépuisables richesses naturelles et où nous avons édifié Nohapolis, une grande cité prête à vous accueillir. C'est de là, de cette métropole actuellement sans âme, que vous rayonnerez pour explorer puis exploiter les autres territoires. En cela, vous pourrez compter, bien entendu, sur notre aide technique et matérielle complète.

Depuis près d'une semaine, nous avons enlevé des chercheurs, savants, techniciens, hommes de lettres, journalistes, artistes, juristes, administrateurs et bien d'autres représentants de l'*intelligentia* humaine, mais cette sélection est loin d'être suffisante. Il conviendra de rassembler aussi des hommes, des femmes, des familles jeunes de toutes les couches de la population qui constitueront le ferment de la société nouvelle.

Pour mener à bien ce deuxième stade de la sélection, puis de l'évacuation vers notre base, c'est à nos amis du Collège invisible et des groupes de recherches en ufologie que nous ferons appel, aujourd'hui même.

Il parcourut des yeux l'assistance, silencieuse et encore sous le coup de l'émotion, avant de préciser :

- Pour exécuter ce plan, il vous faudra retourner sur la Terre. Il est superflu de vous rappeler quels dangers vous allez affronter, en cette période de sismicité croissante. Je sais pouvoir compter sur vous, sur votre abnégation, votre sens du civisme pour réaliser cette tâche périlleuse dont les risques ne sauraient être minimisés... Naturellement, le silence le plus absolu devra être gardé sur les cataclysmes qui, de jour en jour, s'abattront sur le globe. Certains géophysiciens et volcanologues ne peuvent pas ne pas l'avoir compris : ceux-là savent que l'humanité est condamnée. Puissent-ils, devant le caractère inéluctable de cette Apocalypse, avoir la sagesse de se taire afin de ne pas ajouter à la mortelle angoisse qui étreint déjà les Terriens.

J'ose espérer enfin que, informés par vos soins, les chefs des gouvernements mettront tout en œuvre pour coopérer au sauvetage des pionniers destinés à perpétuer l'espèce sur Terra Deux.

A bord de notre base spatiale se trouvent rassemblés cinq cents astronefs identiques à ceux qui vous ont enlevés. Sur la face cachée de la Lune stationnent, par ailleurs, dix mille cosmonefs de transport pouvant recevoir, chacun, un bon millier de passagers. Logiquement, si rien ne vient modifier nos plans... et si la catastrophe finale ne survient pas prématurément, nous devrions donc pouvoir évacuer environ dix millions de personnes.

Parmi les dangers qui vous guettent, sur la Terre, il faut, je crois, pratiquement exclure celui du groupe 54/12, désorganisé par les séismes à l'instar de la plupart des services officiels de Californie. Ce groupe, dont le contrôle échappe au gouvernement américain, est à la solde d'un « méta-trust », un regroupement secret de trusts industriels ayant des filiales plus ou moins occultes en d'autres pays. Voici une vingtaine d'années, ce super-cartel acquit la certitude qu'une espèce pensante observait la Terre à bord d'astronefs appelés « soucoupes volantes » avec une pointe d'ironie pour les ignorants. Ce « méta-trust » *crut comprendre* qu'un jour, un contact officiel s'établirait entre cette espèce pensante et les Terriens. Tablant sur l'hypothèse de nos intentions pacifiques, les chefs de cette synarchie industrielle et financière commencèrent à redouter le pire pour leur hégémonie : n'allions-nous pas, en fournissant par exemple aux Terriens une aide technique supérieure à la technologie existante, provoquer des bouleversements économiques et entraîner ainsi l'effondrement des trusts ?

A défaut de pouvoir empêcher cet effondrement, il fallait à tout le moins en reculer au maximum l'échéance en discréditant pour commencer les « soucoupes volantes » et les « fous » qui les identifiaient à des astronefs venus d'outre-ciel. Sur le modèle du Groupe 54/12, déjà existant et chargé, sous le mandat de l'ex-président Eisenhower, de missions très spéciales, relevant du contre-espionnage, les chefs du « méta-trust » *constituèrent un Groupe 54/12 parallèle, dont ils purent orchestrer et contrôler minutieusement les activités*. Ainsi furent financées de vastes campagnes de dénigrement avec, de façon plus discrète, un corollaire inattendu pour les ufologues : l'assassinat, camouflé en suicide ou en crise cardiaque, de ceux d'entre eux qui devenaient trop gênants !

Cette politique d'étouffer reçut une aide précieuse – mais involontaire, il faut bien le dire – de la part de nombreux savants bien-pensants dont l'étroitesse d'esprit leur interdisait d'admettre pour vraie notre venue sur la Terre. Victimes d'un blocage psychologique, ils avaient décrété, une fois pour toute, que nous n'existions pas !

Oublions donc le Groupe 54/12 pour parler, à présent, de votre mission... Car elle sera *votre* mission bien que, pour l'accomplir, nous soyons à vos côtés...

*

Ces dernières vingt-quatre heures, Raymond Dorval et ses compagnons n'avaient guère eu le loisir de se reposer, aussi s'étaient-ils prêtés volontiers, sur le conseil de Sanorsh Vaxhan, à une séance de relaxation assortie d'une irradiation régénératrice. Une heure plus tard, en quittant le centre bio-régénérateur de la station orbitale, ils ne ressentaient plus rien de leur fatigue ni de leur insomnie.

Tom, le gamin sauvé la nuit précédente par leurs soins, s'était vu confié à une famille de chimistes dont les deux enfants, à peu près du même âge, l'avaient adopté avec joie ; insouciance de l'enfance qui, fort heureusement, ignorait les affres des adultes en ce « prélude à l'Apocalypse ».

Dorval, Forrest et leurs compagnes, outre le professeur Hammerstein, avaient reçu la délicate mission de prendre contact avec le Président des Etats-Unis. Le souci de ce choix reposait sur une évidence : devenus mondialement célèbres à la suite de la conférence de presse qui avait clôturé la Convention, ils étaient tout désignés pour obtenir une audience et entraîner la conviction de l'autorité suprême de ce pays.

A Sanorsh Vaxhan, qui dirigeait leur groupe d'opération, Forrest avait fait remarquer, non sans pertinence :

- De toute manière, n'importe quels Terriens « moyens » débarquant à vos côtés d'un astronef luminescent auraient eu l'assurance d'être pris en considération ! Ce n'est pas tous les jours, en effet, qu'une soucoupe volante vient écraser les pâquerettes devant la Maison-Blanche !

*

Acquiesçant à la demande des Terriens, Sanorsh Vaxhan consentit à survoler la côte du Pacifique avant de mettre le cap sur le district de Colombie et Washington.

Aux trois quarts détruit, Los Angeles laissait apercevoir d'innombrables foyers d'incendie qui n'avaient pu être circonscrits en raison de la rupture des canalisations d'eau. Les stations-service, leurs réservoirs d'essence éventrés, avaient littéralement explosé ; le feu faisait rage de toutes parts, consumant ce qui pouvait l'être encore dans ce chaos de ruines.

Le grand carrefour de Sunset Boulevard et Figueroa Street avait disparu et cédé la place à un lac formé par la Los Angeles River ! Sortie de son lit à la suite d'un brusque exhaussement de terrain, la rivière avait noyé l'Elysean Park et les quartiers-est d'Hollywood !

Au fur et à mesure que l'astronef s'éloignait de la côte pour progresser vers l'intérieur, les villes survolées présentaient de moins en moins de traces de destruction. La zone la plus affectée par les séismes – du moins aux Etats-Unis – suivait donc bien la faille de San Andréas qui cisailait du nord au sud la Californie. Ils en eurent confirmation en survolant le Kansas, le Missouri, le Kentucky et la Virginie pour gagner le district de Colombie. Les cités entrevues le long de cette trajectoire ne paraissaient pas avoir sérieusement souffert des tremblements de terre. Cela était particulièrement vrai pour Washington qui ne possédait presque pas de gratte-ciel analogues à ceux des métropoles – New York notamment – de la côte-est.

Au poste de pilotage, le commandant Thorg avait abordé la capitale fédérale par le nord, évitant ainsi le survol du Pentagone.

- Malgré cette manœuvre, vous ne craignez pas d'être pris en chasse par les escadrilles d'Andrews Field, basée sur l'autre rive du Potomac ? s'inquiéta Forrest.

Sanorsh Vaxhan le détrompa en souriant :

- Nous avons mis en circuit nos écrans d'absorption des ondes-radar, afin justement de ne point provoquer l'alerte générale. Notre repérage visuel est seul possible et va faire pleuvoir une avalanche d'appels téléphoniques sur les tours de contrôle et les services publics, mais avant que ceux-ci aient réagi, nous aurons atterri.

Evoluant avec une lenteur délibérée, l'astronef survola le Lafayette Park, descendit au point de frôler la Maison-Blanche et se posa en douceur sur l'immense pelouse, à une vingtaine de mètres seulement des colonnades de sa grande façade.

Armés de carabines à répétition, de mitraillettes Thompson ou de Colt 11/25, des hommes en uniformes jaillirent des bâtiments et se déployèrent en cercle autour de cet engin qu'ils considéraient avec une stupeur incrédule. A travers le cockpit, Dorval et ses compagnons virent apparaître d'autres hommes, en civil ceux-là, sur le perron de la Maison-Blanche, à droite des colonnes. Parmi eux se trouvait le Président des Etats-Unis en personne, tout aussi médusé que ses collaborateurs directs, alertés par le service de sécurité.

Sanorsh Vaxhan se tourna vers le professeur Hammerstein :

- A vous de jouer, professeur. Nous attendrons votre signe pour débarquer. Je ne pense pas que ces hommes fassent usage de leurs armes en vous voyant paraître ; de toute manière, nous les tiendrons dans le collimateur de nos canons paralysants...

L'astrophysicien abandonna l'appareil et se dirigea bientôt vers le cordon de gardes qui le mirent en joue, en roulant des yeux aussi effarés que s'ils avaient vu surgir l'un de ces monstres hideux imaginés par les illustrateurs de bandes dessinées !

Moins de dix mètres séparaient le savant des marches au sommet desquelles le Président des Etats-Unis et ses collaborateurs observaient la scène. Le visage du chef d'Etat exprima soudain une intense surprise : il venait, dans cet homme en tunique jaune paille, de reconnaître le professeur Hammerstein et lançait un ordre au cordon de gardes qui laissèrent le savant s'approcher, expliquer les raisons de cet atterrissage intempestif ! Bientôt, le professeur Hammerstein se retourna, fit un geste d'appel et, une minute après, Sanorsh Vaxhan et ses compagnons empruntaient le plan incliné pour venir le rejoindre au bas des marches.

A côté de l'Antarien, le commandant Thorg paraissait plus petit encore ; bien qu'humanoïde, son étrange faciès aux yeux quasi latéraux soulevait une curiosité, un ébahissement complet chez les gardes qui avaient abaissé leurs armes.

Les Terriens et leurs amis de l'espace s'inclinèrent devant le Président qui les dévisagea en silence un assez long moment, puis, s'arrachant à cette contemplation éberluée, il cilla et les invita enfin à le suivre pour leur offrir bientôt des sièges autour d'une longue table à tapis vert jouxtant son bureau présidentiel.

L'astrophysicien présenta successivement ses compagnons et crut bon d'ajouter ces propos liminaires :

- L'extrême gravité du message dont nous sommes porteurs va nous contraindre à être brefs, monsieur le Président. Je vais laisser à Sanorsh Vaxhan, le chef de la base spatiale antarienne dans notre système solaire, le soin de vous résumer les motifs dramatiques de notre intrusion...

Une fois informés du terrible danger qui menaçait le monde, le Président et ses proches collaborateurs s'entre-regardèrent, atterrés.

- Je suis régulièrement tenu au courant des séismes et de leurs ravages de par le monde, Excellence, répondit l'homme d'Etat en s'adressant à l'Antarien, comme il l'eût fait pour un ambassadeur. Je n'ignore rien de leur gravité, de la situation alarmante qui en découle, cependant, ne croyez-vous pas que vos craintes... pourraient être exagérées ? Etes-vous certain, formellement certain, de l'issue fatale de ces cataclysmes ?

- Monsieur le Président, pensez-vous sérieusement que nous aurions enlevé tant de savants, de chercheurs, de techniciens, de personnes éminentes depuis une semaine dans le seul but de bavarder avec eux ? Je vous en conjure, chaque heure écoulée nous rapproche de l'instant fatidique ! Nous ne sommes pas des surhommes et ne pourrions sauver qu'une minorité d'habitants de la Terre, afin que la civilisation de ce globe se poursuive sur Terra Deux. Et vous devez, monsieur le Président, mettre tout en œuvre pour nous permettre d'accomplir ce sauvetage.

Naturellement, si les préparatifs de cet exode ne peuvent être cachés, du moins devront-ils être présentés sous un jour mensonger afin de ne pas déclencher la panique. Les buts, les mobiles de cette vaste opération resteront secret...

*

Escortés par des motards aux sirènes hurlantes, les voitures officielles qui transportaient le Président des U.S.A. et la « Délégation terro-antarienne » soulevèrent une vive curiosité sur leur passage et un attroupement se forma devant la station C.B.S. de télévision où le cortège venait de s'arrêter.

Dix minutes plus tard, la téléspeakerine de service, abandonnant son habituel sourire, annonçait l'interruption du programme en cours pour permettre au Président de prononcer une allocution d'une extrême importance. Elle précisait, en outre, que cette allocution, simultanément kinescopée, serait diffusée sans interruption toutes les heures et son enregistrement sonore repris par les chaînes radiophoniques sur l'ensemble des Etats-Unis.

Dans le studio principal rapidement évacué et sur un décor de variétés qui ne convenait guère à la gravité du moment, le Président attendit le « top » du chef de plateau pour commencer :

- Mesdames et Messieurs, ce n'est pas, vous l'imaginez, sans une raison capitale que je m'adresse à vous aussi inopinément. Dans un instant, les caméras vont vous montrer le professeur Alan Hammerstein ; vous le connaissez tous depuis son extraordinaire apparition lors de la Convention Internationale tenue à Los Angeles par les groupes d'études sur les U.F.O's : ces disques volants que nous avons eu tort, je le reconnais un peu tardivement, de ridiculiser car ces appareils existent : ce sont des astronefs venus d'un autre monde et la preuve vous en sera administrée en cours d'émission...

La lampe rouge surmontant la caméra s'éteignit, indiquant au Président qu'en ce moment même sa propre image allait céder la place à celle de l'astrophysicien et

de ses compagnons. Un coup d'œil sur l'écran de contrôle le lui confirma et il put alors enchaîner, commenter ces images :

- Voici donc le professeur Hammerstein et, à sa droite, Sanorsh Vaxhan, l'Extra-Terrestre originaire d'une planète du système Antarès dont les escadres spatiales opèrent dans notre système solaire. A sa droite, cet être de petite taille – le commandant Thorg – est un Xarl, représentant d'une espèce alliée des Antariens. Ces deux couples, enfin, sont respectivement Harry Forrest, Irina Taganova, Raymond Dorval et Monica Rimbaldi, que vous connaissez également pour les avoir vus sur vos écrans lors de la conférence de presse clôturant la Convention de Los Angeles.

L'extrême urgence des consignes que je vais vous communiquer m'interdit d'entrer dans les détails et de vous exposer la chronologie des faits ; demain, la presse, la radio, la télévision se chargeront de vous en informer. Durant la seconde diffusion de cette allocution, des images vous montreront l'astronef de Sanorsh Vaxhan qui s'est posé, il n'y a pas une heure, devant la Maison-Blanche.

Les terribles séismes qui viennent d'endeuiller la région californienne, mais aussi de nombreux autres pays, ont causé des destructions telles que notre technologie ne permettrait pas de les réparer en un temps compatible avec la survie des populations des zones dévastées.

Observant notre globe depuis des décennies, les Antariens viennent de m'informer – tout comme d'autres émissaires le font ou vont le faire auprès des autres chefs d'Etat – qu'ils sont décidés à nous venir en aide. Pour assurer la mise en place de leur plan de secours, il convient de réunir dans les plus brefs délais tous les corps de métiers disponibles afin de constituer de nombreuses équipes dont le transport sur les lieux sera assuré en un temps-record par nos amis antariens.

Tous ces ouvriers, ces techniciens devront s'installer sur place pour une assez longue période. A cet effet, ils sont expressément invités à partir avec leur famille. Le corps du génie des forces antariennes a d'ores et déjà construit sur place des habitations préfabriquées, provisoires, mais décentes et confortables pour les accueillir. Eu égard à l'urgence de ce rassemblement, les personnes concernées par ce long déplacement ne devront emporter avec elles que le strict nécessaire ; leurs meubles et leurs biens seront transportés à nos frais ultérieurement.

Les syndicats des diverses corporations doivent établir sur l'heure les listes des techniciens, ouvriers qualifiés ou spécialisés ; en ce moment même, les services du secrétariat d'Etat à la main-d'œuvre communiquent d'ailleurs des consignes précises à tous les syndicats. Les travailleurs concernés devront répondre à l'appel et se rendre immédiatement sur les lieux de rassemblement qui leur seront indiqués. Je dis bien *immédiatement !*

Dans une heure, donc à partir de seize heures trente, des astronefs de transport se poseront devant la Maison-Blanche et sur toute l'étendue des parcs, depuis le Washington Monument jusqu'au Lincoln Memorial, en bordure du Potomac. Dans toutes les grandes villes américaines, aux emplacements qui seront désignés par les stations locales de radio et de télévision, des astronefs antariens viendront recueillir les ouvriers, techniciens, spécialistes et leurs familles. Il en ira de même partout dans le monde, dans chaque capitale et autres grandes villes épargnées par les tremblements de terre.

Je tiens cependant à rassurer ces familles : nul problème financier ne se posera pour elles. Dès leur arrivée sur les lieux, une somme substantielle leur sera accordée – c'est-à-dire *donnée*, sans qu'il soit question d'en rembourser un cent – pour faciliter leur installation. Les salaires subiront parallèlement une augmentation importante.

Priorité absolue sera donnée à l'exécution de ce plan de sauvetage qui nécessite l'application de l'état d'urgence sur tout le territoire. Toute personne qui tenterait d'entraver sa mise en place sera passible d'une lourde peine d'emprisonnement. Les régions sinistrées sont décrétées zones interdites pour permettre la seule circulation des véhicules utilitaires entrant dans l'accomplissement de ce plan de sauvetage.

Je fais appel à votre sens du devoir, à votre esprit de solidarité pour m'aider à mener à bien cette tâche immense qui ne saurait souffrir aucun retard. En vous, repose le salut de centaines de milliers d'êtres qui souffrent, qui ont faim et qu'il serait criminel

de ne pas secourir. Je signale également à vous tous que les frais de cette opération-survie seront exclusivement à la charge de l'Etat et que nulle quête, nulle collecte ne seront entreprises, cela pour vous mettre en garde contre certains escrocs toujours prêts à abuser – à leur seul profit – de la bonté ou de la charité des braves gens.

Mesdames, messieurs, la catastrophe qui vient de s'abattre sur la Californie, celles qui ont ravagé d'autres contrées du globe doivent nous faire prendre conscience de cette vérité : devant la souffrance et la mort, que les hommes soient blancs, noirs ou jaunes, ils sont égaux en fraternité. Et frères, ils *doivent* s'entraider. Merci.

Ces derniers mots, le Président des Etats-Unis les avait prononcés d'une voix pathétique et vibrante. Et lorsque le signal rouge des caméras s'éteignit, accablé par ce drame affreux qu'il était l'un des rares à connaître *réellement*, dans ce studio, il ferma un instant les yeux, immobile, la gorge nouée par l'émotion, adressant peut-être une prière muette, une invocation à ce Grand Architecte de l'Univers qui défait ici ce qu'il rebâtira ailleurs...

Sanorsh Vaxhan se leva, vint poser sa main sur son épaule et murmura :

- Merci, monsieur le Président.

Ce dernier leva vers lui un regard bouleversé :

- Non, Sanorsh Vaxhan, c'est *moi* qui doit vous exprimer ma gratitude pour tout ce que vous allez faire, pour ce témoignage d'altruisme et de sublime abnégation grâce auxquels tant de gens pourront être sauvés.

L'Antarien inclina silencieusement la tête et ses yeux reflétèrent une immense pitié. L'allocution du Président, certes, était un tissu de mensonges, mais comment exécuter cette opération-survie, dans les délais dont nul ne pouvait connaître la limite, si l'horrible vérité avait été divulguée ?...

*

Dans l'heure qui suivit, toutes les stations de radio et de télévision suspendirent leurs programmes pour mettre leurs antennes au service de ce vaste plan de sauvetage. Les divers membres du Collège invisible avaient reçu pour mission d'adresser des messages aux savants du monde entier ; ceux qui n'avaient pu être contactés directement par téléphone étaient appelés sans relâche sur l'antenne.

Basés jusqu'ici sur la face cachée de la Lune, les cosmonefs géants avaient atterri dans les parcs, sur les terrains de sports, sur les aérodromes des grandes cités afin d'embarquer les nombreux corps de métiers et les familles de leurs membres auxquels ces appels étaient destinés.

La pathétique allocution présidentielle, captée aussi à l'étranger grâce aux satellites-relais, suscitait bien des commentaires, optimistes chez les uns, pessimistes chez d'autres qui redoutaient de nouvelles catastrophes sismiques. Il y avait aussi les enthousiastes qui, répondant spontanément à l'appel et sans attendre les consignes syndicales, se dirigeaient avec leur femme et leurs enfants vers les points de ralliement ; mais il y avait également les velléitaires qui remettaient au lendemain leur décision ou qui appréhendaient de partir à l'aveuglette, malgré les affirmations apaisantes du chef de l'Etat. Il y avait, enfin – étrangers aux nobles sentiments de la majorité – des hommes trop heureux de fuir impunément une épouse acariâtre ou des femmes ravies de quitter un mari volage ou grincheux et qui s'empressaient alors de faire leur valise ! Travers anecdotiques en marge de la tragédie qui se jouait à l'insu de tous...

D'heure en heure, cependant, sur l'ensemble du territoire, le nombre des candidats s'accroissait de façon satisfaisante ; plusieurs astronefs déjà avaient décollé, emportant hommes, femmes et enfants vers ce qu'ils croyaient être des villes-champignons dont les installations de fortune leur garantiraient toutefois une vie décente dans les jours à venir. Alléger les souffrances des victimes des zones sinistrées ne valait-il pas quelques sacrifices ?

Durant les minutes qui suivirent ces départs, les passagers ne se doutèrent pas un instant qu'ils quittaient la Terre pour toujours. La vérité leur serait révélée, cruelle, atroce, mais seulement lorsque les gigantesques spatonefs vogueraient dans l'espace...

Pendant ce temps, l'astronef de Sanorsh Vaxhan et de ses compagnons terriens accomplissait un long périple avec escales à Londres, Paris, Rome, Berlin et Moscou ; escales au cours desquelles les mêmes contacts furent pris avec les chefs de gouvernement. Ces derniers – avisés par leurs ambassades à Washington – s'attendaient à l'arrivée imminente de cet appareil venu d'un autre monde. De ce fait, la délégation terro-antarienne fut non seulement accueillie sans difficulté, mais avec gratitude. Et tous les chefs d'Etat, informés du péril mortel qui menaçait la Terre, se firent un devoir de cacher la vérité au peuple afin d'aider au sauvetage d'une élite intellectuelle, technicienne et ouvrière capable d'assurer, sur Terra Deux, la continuité de la civilisation condamnée.

Partout où les ligues compagnonniques avaient droit de cité – principalement en Europe et notamment en France – les Compagnons, ouvriers et techniciens habiles s'il en fût, pétris d'une tradition millénaire prônant l'amour du travail, de la « belle œuvre », répondirent les premiers à l'appel. Partout également où existaient des groupes d'études privés sur les O.V.N.I., leurs membres, gagnant les points de ralliement, se mirent à la disposition des Xarls et des Antariens. Mais, à la différence du commun des mortels, la plupart d'entre eux avaient soupçonné, sinon compris, la signification véritable de cette gigantesque opération de sauvetage. Instruits de longue date sur les activités des disques volants, sur leurs survols systématiques des zones de cassures, de failles de l'écorce terrestre, ils avaient été confirmés dans leurs craintes par la venue massive des Antariens presque immédiatement après les cataclysmes ! Et leur volonté de rester jusqu'à l'ultime limite sur la Terre, pour aider à l'évacuation des exilés, n'en était que plus méritoire dans la mesure où, justement, ladite limite ne pouvait être fixée par quiconque !

Sanorsh Vaxhan devait abandonner Dorval et ses compagnons à Moscou pour prendre place à bord du premier des cosmonefs géants qui, sur la place Rouge, embarquaient les milliers de familles rassemblées par les syndicats. La coordination globale des opérations d'évacuation exigeait en effet sa présence à bord de la base spatiale.

- Retournez en Californie, avait-il recommandé à ses amis, et tâchez de recueillir le plus grand nombre de vos collègues ufologues. Bloqués par les séismes, ils n'ont pas dû survivre et ces esprits ouverts, plus clairvoyants que nombre de savants contre lesquels ils ont lutté pour défendre la vérité, auront leur place dans la nouvelle société que nous vous aiderons à édifier sur Terra Deux.

Cet astronef de reconnaissance possède divers équipements individuels dont Thorg vous expliquera la destination exacte ; vous en aurez besoin pour tenter ces sauvetages. Bonne chance, amis. Nous nous reverrons bientôt, à la base spatiale ou sur Terra Deux...

Piloté par le commandant Thorg et son équipage, l'astronef avait donc décollé de Moscou pour cingler vers l'est et rallier l'Amérique par-dessus l'Asie.

- En raison de la différence des fuseaux horaires, annonça Thorg, nous arriverons à Los Angeles en pleine nuit et nous ne pourrons pas entreprendre les recherches avant l'aube. Nous nous poserons, pour attendre, à l'endroit même où vous aviez allumé ces feux pour signaler votre présence, au flanc de cette petite montagne. Maintenant, vous devriez aller vous reposer. Cet appareil ne comporte que deux cabines, en dehors de la soute centrale, mais elles sont « à l'échelle » des Antariens, sourit-il, pas à celle des Xarls, rassurez-vous...

*

En bras de chemise, fumant une M.S. après l'autre, Eric Maxden, le directeur du New York News, aboya un « non » catégorique à son rédacteur en chef :

- Je n'ai pas de temps à perdre avec les illuminés, Rex ! Foutez-moi ce type dehors et...

Des cris de frayeur, une bousculade dans le bureau voisin et la porte s'ouvrit avec fracas sur un homme armé d'un revolver. Les yeux brillants de colère, en proie à une

agitation inquiétante, l'inconnu s'avança, dents serrées. Son barillet, pointé vers le directeur du grand quotidien new-yorkais, tremblait dans sa main.

- Vous allez m'écouter ! menaçait-il en jetant une grande enveloppe sur le bureau. Et je ne vous conseille pas d'appuyer sur le bouton d'alarme qui doit être dissimulé à portée de vos pieds, Maxden ! Je ne veux pas vous descendre, rassurez-vous ; je veux seulement que vous m'écoutez et que vous lisiez ce mémoire, là, dans l'enveloppe. Mon nom est Horace Fergusson ; je suis géophysicien à l'université de New York et voici mes papiers, pour le cas où vous en douteriez, fit-il en lançant vers lui son portefeuille.

- OK, monsieur Fergusson, je vous écoute, mais soyez bref ! grommela le directeur du journal en revenant peu à peu de sa frayeur première.

- Depuis trois jours, je me suis livré à l'étude minutieuse de sismogrammes recueillis non seulement aux States, mais aussi dans divers pays étrangers affectés par les séismes. Vous trouverez dans mes notes des chiffres, des graphiques, une étude comparative et systématique des tremblements de terre qui secouent notre planète. Je vous épargne ces détails, mais vous pouvez me faire confiance : tout est exact, pesé, vérifié, contrôlé. Tout est dramatiquement exact, Maxden ! La Terre ne va peut-être pas sauter, *mais l'humanité est condamnée, du moins dans sa majorité !* La crise de sismicité ira en s'aggravant et des continents entiers risquent de disparaître ! Et s'ils ne s'engloutissent pas dans un effroyable cataclysme géologique, les secousses que nous allons vivre – quel euphémisme ! ricana-t-il – seront d'une telle violence que celles de Los Angeles passeront pour un aimable frisson !

- Allons donc, vous divaguez ! fit Maxden en haussant les épaules. Vous exagérez certainement, car ni notre Président ni aucun chef d'Etat n'ont laissé entendre l'approche de l'Apocalypse. Même pas le pape qui, vous l'avouerez, a quelques accointances avec le Père Eternel, essaya-t-il d'ironiser.

- Imbécile ! rugit le géophysicien, les yeux révoltés par la fureur et suant d'angoisse. Vous êtes peut-être un bon directeur de canard, Maxden, mais vous êtes un imbécile quand même ! Croyez-vous que le Président et ses homologues des autres pays, informés de la vérité, l'auraient criée sur les toits ?

- Bon, bon, fit Maxden, conciliant et surtout inquiet de le voir brandir son revolver. Comment expliquez-vous, alors, l'intervention des Antariens, l'arrivée massive de leurs astronefs – vous regardez la télé, non ? – pour transporter les ouvriers et techniciens sur...

- Vous êtes plus qu'imbécile, Maxden, vous êtes aveugle ! J'arrive de Los Angeles. A bord d'un avion-taxi, j'ai survolé toutes les zones sinistrées, j'ai scruté leurs environs sur des dizaines et des dizaines de kilomètres. Je n'ai pas vu la moindre ville-champignon, pas le moindre camp de toiles, pas le moindre baraquement *susceptible de recevoir les équipes de travailleurs et leurs familles !*

Rien ! Il n'y avait rien... que du bluff !

Le directeur du New York News déglutit avec peine et se laissa choir sur son fauteuil de cuir, abasourdi. Puis, il ordonna à son rédacteur en chef, d'une voix qui se voulait ferme :

- Vous allez immédiatement envoyer un reporter et un photographe vers les zones sinistrées de Californie ; l'avion du journal devra décoller au plus tard dans une demi-heure. Je veux que vos gars fassent une enquête et me communiquent les premiers résultats par radio. Allez, Rex, et grouillez-vous !

- A la bonne heure ! ricana Fergusson en s'éloignant à reculons. Vous avez enfin compris, Maxden. Tout est bidon, dans cette affaire et ni vous, ni moi, hélas ! n'y pouvons rien. Mais je ne veux pas crever avant d'avoir dénoncé le mensonge criminel du Président et de ses complices qui règnent à l'étranger !

- Eh ! cria Maxden. Votre portefeuille !

Le géophysicien haussa les épaules et sortit en courant, semant l'effroi parmi les secrétaires et les dactylos. Alors qu'il atteignait l'ascenseur, une violente secousse ébranla l'immeuble : un tremblement de terre agitait New York, peu grave encore, mais semblant devoir confirmer les sinistres prédictions que le directeur du journal venait de recevoir.

De toutes parts, des dactylos, des secrétaires, des rédacteurs envahissaient les couloirs dans un tumulte de cris et de bousculade.

Fergusson partit d'un grand éclat de rire : un rire dément. Et, sous les yeux horrifiés des employés qui s'enfuyaient, il se tira une balle dans la tête...

*

Réveillés à six heures du matin par le commandant Thorg, les deux couples se retrouvèrent bientôt dans la cabine de l'astronef posé sur la corniche au flanc des Verdugos Mountains.

- Pendant votre sommeil, annonça le Xarl, il y a eu un nouveau tremblement de terre : intensité douze sur l'échelle de Richter au niveau de la Californie. La secousse a été ressentie sur tout le territoire mais elle fut moins violente pour la côte Atlantique, où l'on compte cependant des dégâts et des victimes à New York et dans les autres grandes villes de l'est.

- Nous n'avons pourtant rien senti, s'étonna Dorval.

- Notre appareil n'était pas posé mais en sustentation gravito-magnétique au-dessus de la corniche ; précaution élémentaire. Peu après le séisme, nous avons survolé Los Angeles à très basse altitude et j'ai lancé des appels par mégaphone destinés aux... éventuels survivants de la Convention. Les congressistes qui les auront entendus se regrouperont au Griffith Park ou ici, au pied des Verdugos Mountains.

- Très bonne chose, Thorg, approuva Forrest. Mais avez-vous songé qu'avec la totale désorganisation des transports publics, avec les rues obstruées par les immeubles écroulés, nos camarades ne pourront se déplacer qu'à pied ? De Griffith Park aux Verdugos Mountains, il y a sept ou huit kilomètres, à vol d'oiseau. Dix ou douze en tenant compte des détours imposés par les quartiers anéantis ! Et tous ceux qui sont peut-être bloqués, à l'autre bout de la ville, à vingt ou trente kilomètres ?

- Ces éventualités ne m'ont pas échappé, Harry. Les isolés doivent se signaler, à partir de huit heures du matin, en allumant des feux, en faisant des signaux quelconques. Il nous appartiendra de survoler la ville méthodiquement selon un quadrillage est-ouest et nord-sud. S'il le faut, nous consacrerons toute la journée à cette exploration. Nous allons nous répartir ces divers secteurs : vous, vous survolerez le centre, le Griffith Park où se sont réfugiés un très grand nombre de survivants. Nous, nous irons survoler tout le reste de la ville.

Le Français tiqua :

- Je ne comprends pas, Thorg : comment pourrions-nous survoler le centre et vous la périphérie ? Ne sommes-nous pas ensemble, à bord de cet astronef ?

- Venez, fit-il en les entraînant vers les casiers alignés à la base du cockpit.

Il en retira quatre gros sacs en plastique renfermant des sortes de harnachements fixés chacun à un parallélogramme de métal brillant, du volume d'un parachute.

- Ce sont là les équipements individuels dont Sanorsh Vaxhan vous a parlé. Ces dégraviteurs vous permettront d'évoluer sans danger – leur maniement est fort simple – sur les secteurs qui vous sont impartis. Permettez-moi de vous aider à ajuster les sangles et ceinturon...

Dorval se prêta de bonne grâce à l'opération, passa les sangles sur ses épaules, sous les cuisses et serra le ceinturon dont la volumineuse boucle comportait diverses commandes. Le coffret dorsal, abritant le dispositif à la fois dégraviteur et propulseur, pesait une quinzaine de kilos.

Irina et Monica échangèrent un regard mitigé : même avec leur minirobe, s'affubler de ce harnachement ne serait point chose facile ! Thorg parut avoir saisi la signification de leur mimique.

- Vous devriez ôter ces robes, peu confortables pour cet équipement.

La jeune Italienne hésita, embarrassée :

- Si c'est indispensable, je veux bien, mais je... Vous savez, nous n'avons pas grand-chose en dehors de ces robes.

Le Xarl les considéra, la tête légèrement de côté, son œil droit curieusement étiré sur la tempe :

- Vous craignez d'avoir froid ? Il fait très chaud, pourtant ; la température au sol est de...

La géophysicienne soviétique ne put s'empêcher de rire à ce quiproquo dont le sens échappait au Xarl :

- Il ne s'agit pas de cela, Thorg, mais de..., d'un sentiment de pudeur. Vous comprenez ?

- Oh ! Oui ! s'exclama-t-il. Pardonnez-moi. Nos concepts à cet égard sont un peu différents, voyez-vous et je... Bon, nous allons arranger cela, déclara-t-il en prenant, dans une case voisine, deux combinaisons argentées qu'il donna aux jeunes femmes. Ce tissu isothermique est élastique ; pas de problème de taille, par conséquent. Je pense que cette tenue vous conviendra.

Elles retournèrent à leur cabine et en revinrent moulées dans ces combinaisons si étroitement ajustées à leur corps – au demeurant irréprochable ! – qu'elles semblaient nues et simplement enduites de peinture argentée !

- Comme cela, c'est parfait, convint le Xarl en les aidant à adapter les sangles et le ceinturon des dégraviteurs.

Monica coula vers lui un regard soupçonneux mais réalisa qu'il n'y avait absolument rien d'équivoque dans ces paroles. Pragmatique, le Xarl constatait un fait et point autre chose ! Déjà, il ne se préoccupait plus de cette accessoire question vestimentaire et ramenait d'un autre casier des gaines de plastique noir :

- Ce sont là des paralyseurs et des fulgurants à rayons thermiques. Je vais vous montrer leur maniement, aussi simple que celui des dégraviteurs...

Au bout d'une demi-heure, les deux couples évoluaient en effet avec aisance à travers la cabine et même les coursives de l'astronef, éprouvant cette étrange griserie que confère inmanquablement – après le premier moment de désarroi – la sensation d'apesanteur.

- Vous êtes au point pour... voler de vos propres ailes, constata le Xarl. Avez-vous bien retenu mes autres instructions ?

- Récapitulons, fit l'Américain. Nous récupérons les survivants de la Convention les uns après les autres ; nous les rassemblons au Griffith Park, en bordure de la rivière et ce soir, à vingt heures au plus tard, nous nous retrouvons ici, sur cette corniche. Toutes les deux heures, vous repasserez au-dessus du point de ralliement du Griffith, pour embarquer ceux que nous aurons « rabattus » au cours de nos recherches.

- Nous sommes bien d'accord, Forrest. Et, en cas de besoin, n'hésitez pas à me lancer un appel, fit-il en désignant le micro émetteur-récepteur fixé sur la sangle qui barrait sa poitrine.

- Nos mégaphones, Thorg, quelle autonomie ?

- Leurs batteries sont neuves et pourraient fonctionner sans interruption pendant deux mois ! Tranquillisez-vous sur ce point. Si vous êtes prêt, nous allons vous lâcher au-dessus de Griffith Park...

Tel un commando de parachutistes « futuristes », avec leur paralyseur et fulgurant au ceinturon, le cône diffuseur du mégaphone sur la cuisse gauche et le laryngophone fixé autour du cou, ils se rendirent au seuil de l'écotille ventrale. Les commandes des dégraviteurs réglées, ils n'eurent qu'une brève hésitation avant de se lancer dans le vide, à deux cents mètres d'altitude.

Le séisme de la nuit avait achevé de démolir les pans de murs encore debout, et, à l'est de cet immense champ de ruines, ils aperçurent une large crevasse, qui, à perte de vue, coupait en deux la ville de Los Angeles ; une crevasse large d'une trentaine de mètres et dont on ne distinguait pas le fond !

Après un salut de la main, les deux couples se séparèrent ; Forrest et Irina partirent vers le sud du parc, Dorval et Monica vers le nord. Ces derniers se séparèrent à leur tour avant de « ratisser » systématiquement les lieux selon un plan préétabli.

Volant dans le plus parfait silence, le Français descendit à une dizaine de mètres du sol et commença ses appels :

- Attention, attention ! Ce message est destiné à tous les congressistes ayant participé aux travaux de la Convention internationale des Groupes d'Etudes sur les U.F.O.'s. A tous ces congressistes, je demande de se rassembler au ord du parc, le long de la rivière, sur une aire plane située au nord-ouest. Dans deux heures, un astronef viendra les embarquer à son bord où ils recevront des consignes pour préparer ensuite l'évacuation des sinistrés. Attention, attention !...

Tout en diffusant son message, Dorval ne pouvait se défaire d'un sentiment d'angoisse, de culpabilité à l'idée de ce que ce mensonge allait susciter d'espoir illusoire chez ces malheureux qui levaient vers lui des yeux ahuris ou hébétés. Des yeux souvent brillants de fièvre, des visages creusés par la faim et l'insomnie. Parfois aussi, des bras implorants se levaient dans un appel pathétique, déchirant.

Ils étaient plusieurs dizaines de milliers rassemblés dans cet immense parc ; pauvres hères loqueteux, couverts de poussière, leurs vêtements en lambeaux parfois tachés de sang. Des chiens faméliques erraient parmi ces hommes, ces femmes, ces enfants, à la recherche d'une nourriture qu'ils ne trouveraient pas. Venus des cités de l'est en partie épargnées, des avions avaient parachuté des vivres, des médicaments, des vêtements ; mais ces dons ne suffiraient pas à sauver ces malheureux que l'appréhension d'un nouveau séisme clouait sur place dans ce parc où ils savaient – ou croyaient – être à l'abri de l'ensevelissement. Sans doute ignoraient-ils l'ouverture de la faille monstrueuse, plus à l'ouest, où des milliers de gens avaient dû être précipités ?

Ceux des rescapés qui avaient pu sauver leurs récepteurs à transistors étaient entourés d'une foule compacte. Tous s'accrochaient à l'espoir d'une bonne nouvelle : arrivée des secours ou de ces astronefs annoncés par le Président ; ces astronefs dont les occupants avaient édifié – le Président l'avait affirmé – des cités-refuges pour recevoir les survivants. Cet engin lumineux qui les avait survolés, une demi-heure plus tôt, était probablement un éclaireur précédant l'escadrille chargée de les évacuer. On reprenait confiance, on oubliait la faim, la soif, cette soif terrible, à deux pas pourtant de la rivière... qui charriait des cadavres ! On espérait que les malades, les blessés pourraient être soignés, guéris ; que les femmes en couche ou sur le point d'accoucher pourraient être délivrées dans des conditions d'aseptie que leur refusaient ces bivouacs lamentables.

Les milliers et milliers de corps ensevelis sous les décombres, par cette chaleur torride, répandaient une puanteur affreuse. Dorval, en grimaçant de dégoût et de pitié à la fois, frémissait en songeant à ce qu'il adviendrait des rescapés lorsque les inévitables épidémies éclateraient !

Les premiers parachutages de vivres avaient été largués la veille ; mais, auparavant, les rescapés mourant de faim avaient dû se résoudre à dévorer l'herbe, les jeunes pousses, les feuilles et même l'écorce des arbres du parc qui semblait avoir été rongé par une invasion de sauterelles !

Dans la foule agglutinée autour d'un récepteur à transistors, Dorval remarqua cinq hommes et trois jeunes femmes qui, entendant ses appels par mégaphone, lui adressaient des signes frénétiques. Il régla les commandes du dégraviteur et se posa au pied d'un magnolia dénudé tandis que ceux qui lui avaient fait ces signaux accouraient, suivis d'ailleurs par une partie de la foule. Malgré le brouhaha, il parvint à comprendre que les cinq hommes et les trois jeunes femmes avaient été des congressistes venus représenter l'Allemagne, la Belgique, l'Angleterre et l'Australie à la Convention.

- Rendez-vous au point de ralliement et ne perdez pas une minute ! fit-il en décollant pour échapper aux questions anxieuses de la foule.

Vers la fin de la matinée, les deux couples se rejoignirent au centre du parc mais à une cinquantaine de mètres de hauteur, sous les regards intrigués ou anxieux des sinistrés.

Après avoir confronté leurs résultats, le Français soupira :

- Au total, nous avons donc pu rassembler quarante-sept personnes et c'est assez maigre, Harry, si l'on songe qu'aux cent vingt congressistes devraient pouvoir s'ajouter les cent cinquante membres de ta Commission Delta, sans omettre leur famille ! Mais combien d'entre eux sont encore vivants ? Espérons que, de son côté, Thorg aura pu

en rassembler une bonne partie. Nous allons à présent prospecter les autres parcs ; à toi de nous donner tes directives, Harry. Tu connais mieux que nous Los Angeles... ou ce qu'il en reste, hélas !

- Au sud-ouest du Griffith, il y a trois petits parcs ou jardins, sans oublier le cimetière d'Hollywood où les gens ont pu se réfugier. Six autres parcs se trouvent au sud-ouest, des Countries Clubs...

- Une minute, l'interrompt Monica. On nous fait signe, là-bas...

Ils descendirent vers un groupe, légèrement à l'écart de la foule rassemblée autour des possesseurs de transistors et aperçurent un homme, un vieillard étendu sur le sol, la tête reposant sur une veste roulée en boule. La respiration sifflante, les yeux durement cernés, les joues excavées, il était veillé par une toute jeune fille blonde, une adolescente à peine, qui retenait ses larmes.

- Folksen ! Horace Folksen, murmura Dorval en reconnaissant en ce moribond le délégué scandinave à la Convention.

En entendant prononcer son nom, le vieillard ouvrit des yeux vitreux et finit par reconnaître le Français, Forrest et Monica :

- Merci... d'être venus. Il était... temps, vous savez ? Non, non, ne cherchez pas à me leurrer, fit-il en essayant de sourire malgré ses souffrances. J'ai été médecin, vous... comprenez ? Je ne... voudrais pas mourir sans... savoir... Pas pour moi, bien sûr... pour Gertrud, ma nièce...

Il haleta, essaya de se mettre sur un coude, aidé par l'adolescente aux yeux voilés de larmes et poursuivit, en français cette fois :

- Dorval, dites-moi si Lagarde, votre compatriote, avait raison. Les O.V.N.I., ce sont les failles... terrestres qui les intéressaient ? Ils redoutaient le... le pire, n'est-ce pas ? Oh ! Vous pouvez me le dire ; j'emporterai, très bientôt, le secret dans ma tombe.

Il eut une quinte de toux et chuinta, avec une ironie amère :

- Ma tombe ! Quelle dérision ! Il n'y aura... pas de tombe !

Emu devant l'agonie de ce vieil homme, Dorval inclina affirmativement la tête.

- Merci, Dorval. Je... m'en doutais. Et ces consignes, du... Président ? C'est la... préparation de l'exode ? D'un exode... limité, n'est-ce pas ? Ces Antariens... vont recueillir les spécialistes, c'est bien ça ?

- Oui, Folksen...

- Je vous adresse ma dernière prière, Dorval : sauvez Gertrud ! Elle a seize ans et se destinait à... la biologie... « Ils » auront besoin de... jeunes et de...

Le souffle lui manqua et il haleta avec une grimace de souffrance. Lorsqu'il rouvrit les yeux le Français lui prit la main, la serra avec émotion :

- Nous sauverons Gertrud, ami Folksen, je vous le jure...

Soudain, une immense clameur s'éleva : de toutes parts, les gens rassemblés autour des récepteurs à transistors présentaient les signes de la plus intense stupeur, laquelle céda bientôt la place à la panique ou à la fureur chez certains.

Dorval et ses compagnons ne comprenaient pas la raison de cette flambée de terreur chez les uns et de rage chez d'autres. Rapidement, ils furent entourés par une horde frémissante de haine.

- Salauds ! cria l'un de ces hommes, le regard fulminant de colère. Vous nous avez trompés ! Un émetteur de New York vient de divulguer la vérité ! C'est la révolution, là-bas ! Un journal a dénoncé le mensonge du Président et l'émetteur a été pris d'assaut par la foule : une femme a hurlé dans le micro que le monde allait périr dans un cataclysme !

Bouleversés, mais nullement privés de leur sang-froid, les deux couples avaient dégainé leurs paralyseurs et s'étaient mis dos à dos pour faire face à la meute qui les invectivait.

- Traîtres ! vociféra le meneur, l'écume aux lèvres. Vos amis de l'espace ne viennent pas nous sauver ! Ils viennent simplement chercher leurs complices ! Des gens comme vous ! Nous, ils nous laisseront crever !

Le cœur déchiré, Dorval dut se résoudre à tirer au paralyseur pour stopper l'élan de la foule. Couvert par ses compagnons, il saisit le bras de l'adolescente qui, en pleurant, s'était jetée sur le vieillard agonisant.

- Venez, Gertrud. Nous ne pouvons plus rien pour votre oncle et si nous restons une minute de plus, nous serons submergés par le nombre et lynchés !

Brisée de chagrin, la jeune fille se débattit en hurlant mais Dorval la ceintura, actionna la commande du dégraviteur et s'éleva rapidement avec son fardeau humain :

- Au point de ralliement ! cria-t-il à ses compagnons. Alerte Thorg, vite !

Les autres décollèrent à sa suite sous une grêle de pierres lancées par la foule en furie.

Le halo verdâtre de l'astronef apparut à l'horizon, fondant à une allure vertigineuse vers la Los Angeles river. De loin, ils le virent descendre et se stabiliser au ras des flots, en bordure de l'aire plane. Une marée humaine s'élançait vers le nord, vers la rivière et l'astronef salvateur qu'elle voulait prendre d'assaut ! Atterris les premiers, Forrest, Irina et Monica tiraient avec leurs paralyseurs pour dégager le point d'embarquement et protéger les « élus ». Le Français se posa enfin mais aussitôt, Gertrud, le visage en larmes, lui échappa pour courir vers le secteur du parc où son oncle avait cessé de vivre. Dorval n'hésita pas et la faucha en pleine course d'un flux de rayons paralysants !

- Thorg ! Embarquez cette enfant ! cria-t-il avant de rejoindre ses amis qui couvraient la fuite des congressistes rescapés vers l'astronef.

Le Xarl lui lança :

- Ne vous éloignez pas au-delà de vingt-cinq mètres, Ray : je vais dresser autour de nous une barrière de potentiel !

Sur un ordre du commandant Thorg, l'équipage créa instantanément un champ protecteur de vingt-cinq mètres de rayon à partir du bord d'attaque de l'aile annulaire et la meute vint buter aussitôt contre cette barrière invisible. Les deux couples cessèrent alors de tirer mais une trentaine d'hommes et de femmes, hirsutes, les traits déformés par la rage, restèrent prisonniers en deçà de ce dôme d'énergie.

Dorval les tint en respect pendant que ses compagnons faisaient grimper à bord les espiologues rescapés, puis il cria, sans se retourner :

- Thorg ! Combien de places encore disponibles ?

- Huit, Ray, pas une de plus. Choisissez, mais faites vite !

Les trente révoltés qui avaient entendu cet échange de paroles s'étaient figés : ils paraissaient même ne plus oser respirer, au comble de l'émotion devant l'espoir qui s'offrait à eux... Du moins, à huit d'entre eux !

- Y a-t-il des couples, parmi vous ? questionna Dorval.

Deux couples s'avancèrent ; moins de trente ans en moyenne.

- Montez !

Ils se ruèrent littéralement vers la rampe d'accès, les deux femmes pleurant d'émotion et de joie. Soudain, un étrange grondement souterrain se fit entendre et, presque sans transition, il y eut une formidable secousse qui projeta à terre la foule, au-delà de la barrière invisible, aussi bien que les rescapés qu'elle emprisonnait.

- Embarquez, Dorval ! ordonna Thorg.

Le Français se releva tandis que le sol alentour se fissurait et que la rivière, sortant de son lit une nouvelle fois, déversait ses flots tumultueux qui, contournant le champ de force, allaient envahir le parc et noyer les survivants. Forrest et Irina couraient vers l'écouille mais Monica hésitait, attendait au bas de la passerelle, joignant ses appels à ceux de Thorg.

Avisant, parmi le groupe dévoré par l'angoisse, quatre jeunes filles, les yeux baignés de larmes, Dorval leur cria :

- Vite ! Embarquez !

Et il tira aussitôt sur les autres, des hommes pour la plupart, qui tentaient de prendre d'assaut l'astronef sur les traces des jeunes filles. Le Français s'élança sur la passerelle et au moment où il franchissait l'écouille, une formidable secousse souleva le sol de plusieurs mètres qui heurta alors l'extrémité du plan incliné. Réagissant avec une rapidité fulgurante, l'équipage catapulta littéralement l'engin vers le ciel ! Thorg, avec une force dont on ne l'eût point cru capable avait saisi Dorval par une sangle de son harnachement pour l'attirer dans la coursive au moment où l'écouille se refermait lors du décollage précipité de l'appareil.

Thorg et le Français eurent du mal à parcourir les coursives, encombrées de rescapés qui n'avaient pu trouver place dans la soute axiale ni dans les deux – petites – cabines de l'appareil. Parvenus enfin au poste de pilotage, ils trouvèrent leurs amis frappés d'horreur devant le cockpit transparent. L'astronef, en s'élevant dans le ciel, leur permettait de découvrir un spectacle lamentable. Eventrant le sol en surface, la faille de San Andréas dessinait une plaie monstrueuse, large d'environ deux cents à quatre cents mètres selon les régions et qui, du nord au sud, séparait en deux la Californie.

Une formidable secousse ébranla le sol qui, semblable à une étendue liquide, frémit, ondula avec une étrange lenteur, positivement parcouru par des « vagues terrestres » d'une grande plasticité³¹. Du fond de la faille géante monta en bouillonnant un flot de lave incandescente qui déborda, se répandit en coulée visqueuse sur les ruines, carbonisant les cadavres ou brûlants vifs les rares survivants. Dans un soubresaut de cataclysme, depuis Seattle au Nord jusqu'au cap San Lucas, la portion ouest de la Californie se détacha du continent pour basculer dans le Pacifique, soulevant sur deux mille kilomètres de longueur une vague monstrueuse dont la crête balaya les nuages comme un titanesque cyclone, projetant vers le ciel des bateaux – yachts, ou transatlantiques de la taille du *France* – tels de simples fétus de paille ! Pris dans la tourmente, un chasseur à réaction vint s'écraser contre un pétrolier expulsé à quinze cents mètres d'altitude ; agissant comme un détonateur, l'avion fit exploser le navire dont les centaines de milliers de tonnes de fuel s'embrasèrent comme une torche démesurée !

Au bout de quelques heures, quand le reflux se manifesta, la montagne liquide du Pacifique déferla vers l'Est, inonda les trois quarts des Etats-Unis et balaya le Mexique tandis que l'Amérique centrale se disloquait, s'engloutissait dans les flots d'un déluge effroyable.

Tout comme s'ils avaient été reliés entre eux par un cordeau Bickford, les quinze ou vingt volcans actifs de la cordillère des Andes explosèrent successivement et, à l'instar de la Californie, la portion ouest de l'Amérique latine s'effondra dans le Pacifique. Dans le même temps, la fameuse et tristement célèbre « Ceinture de Feu » du Pacifique s'embrasa tout à fait et, après avoir dévasté le nouveau continent, les volcans ou les zones à haute sismicité des Aléoutiennes, du Japon, des Philippines, de Java, mais aussi de l'Antarctique, entrèrent en éruption, détruisant les côtes, disloquant les montagnes, faisant sur des milliers et des milliers de kilomètres disparaître sous l'eau une bande côtière large de plusieurs centaines de kilomètres tandis que l'intérieur des continents se craquelait, se fissuraient, s'éventraient avant d'être ravagés par un raz de marée à l'échelle planétaire !

L'astronef, qui cinglait vers la base spatiale, leur permit d'assister à cette fin du monde qui stoppa les foules en révolte, folles de rage, de terreur impuissante après avoir appris la duperie monumentale des chefs d'Etat à leur endroit. Dupées, certes, les populations l'avaient été, avec la « complicité » des grands d'ici-bas ; mais ces mensonges, ces complicités confinant au sublime de la part de ces « grands » qui se savaient condamnés, avaient pourtant permis d'arracher dix millions d'âmes au cataclysme ! Ces hommes, ces femmes, réunissant l'ensemble des connaissances humaines, redonneraient une impulsion à la vie en devenant les pionniers de Terra Deux. Grâce à eux mais, surtout, à l'intervention désintéressée des Antariens et des Xarls, l'espèce humaine allait pouvoir se perpétuer, engendrer une civilisation nouvelle sur un monde nouveau. Un monde duquel ils espéraient proscrire les turpitudes, les injustices, les vilenies de celui qu'ils avaient quitté à jamais.

Monica, le front appuyé contre la paroi transparente du cockpit, les yeux rougis de larmes, sanglotait. Dorval entoura de son bras ses épaules :

³¹ Phénomène effectivement observé par d'innombrables témoins, vérifié le 21 avril 1918 par le Dr Anderson, physicien à l'Observatoire du mont Wilson, dont le parquet de ciment du laboratoire dessinait des vagues de 12 à 15 cm de creux, espacées de plusieurs mètres, cela durant le tremblement de terre de San Jacinto (Californie). Or, après le séisme, le sol du laboratoire avait repris son aspect habituel sans conserver la moindre trace de ce phénomène inexplicable... et naturellement contesté par nombre de « savants » !

- La Terre a déjà connu des bouleversements géologiques, Monica. Rappelle-toi les vieilles traditions : le Déluge, l'Atlantide, la Lémurie perdue, les continents de Mu et Gondwana, engloutis dans le Pacifique. C'est l'inéluctable sort des mondes que d'être anéantis périodiquement. De ces « déluges » réchappent cependant, toujours, des survivants, une poignée ici et là, qui repartent de zéro pour gravir péniblement le long chemin de la survie, d'abord, puis de la vie...

De la Terre, sphère blanc bleuâtre secouée de convulsions, s'élevait une myriade de points brillants. Ces points grossirent, se présentèrent bientôt sous l'aspect de longs fuseaux de métal nimbé, d'une étrange lueur verte : les cosmonefs géants qui, après avoir orbité autour du globe, emportaient dans leurs flancs les « élus »...

Le disque volant à bord duquel Dorval et ses amis avaient pris place ralentit à l'approche de la base spatiale, où ils allaient être transférés dans un cosmonef. Tandis que Thorg accomplissait la manœuvre « d'appontage », les Terriens, la gorge nouée par l'émotion, suivirent un instant des yeux l'armada spatiale qui, elle, s'éloignait, mettait directement le cap sur Terra Deux ; puis ils reportèrent leur attention sur leur planète, sur ce monde agonisant auquel ils accordèrent un dernier regard.

Le commandant Thorg s'approcha des deux couples, muets, bouleversés :

- Amis, il faut nous séparer. Le dernier cosmonef à destination de Terra Deux n'attend plus que vous et ceux que vous nous avez aidés à sauver. Je resterai encore un certain temps à bord de cette base avant de regagner l'empire d'Antarès ; nous devons en effet procéder à l'étude des derniers soubresauts de ce globe agonisant.

Je ne vous dis pas adieu, mais au revoir... Vous êtes déchirés, brisés par la tristesse ; je vous comprends d'autant mieux que les Xarls, eux aussi, jadis, ont connu une fin du monde. C'est grâce aux « hommes » d'Antarès qu'une partie de nos ancêtres purent être sauvés... tout comme vous venez de l'être à votre tour.

Puissiez-vous être heureux un jour, sur Terra Deux ; vous, peut-être, mais vos enfants le seront sûrement pour qui ce cataclysme ne sera qu'une page d'Histoire...